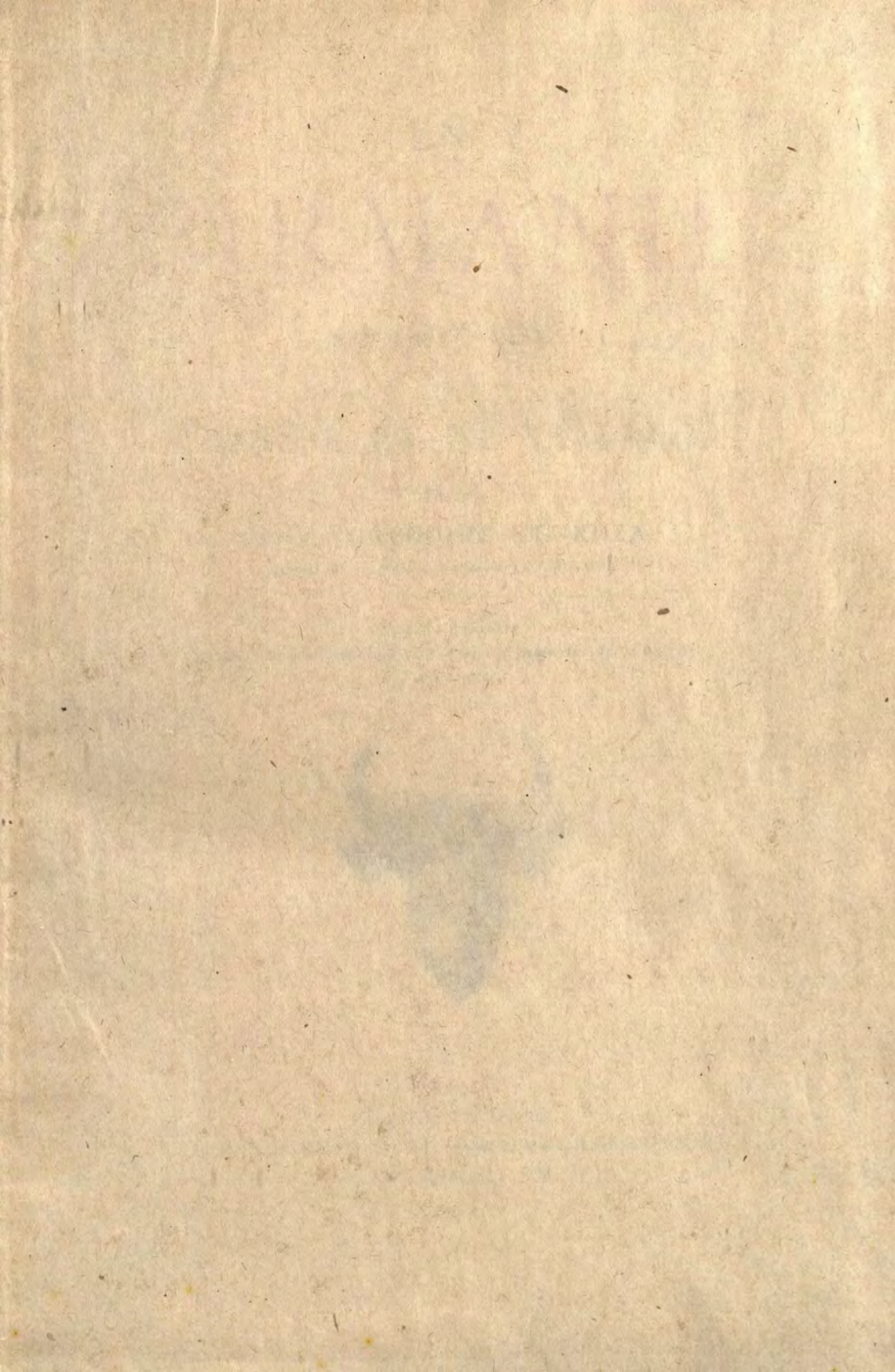
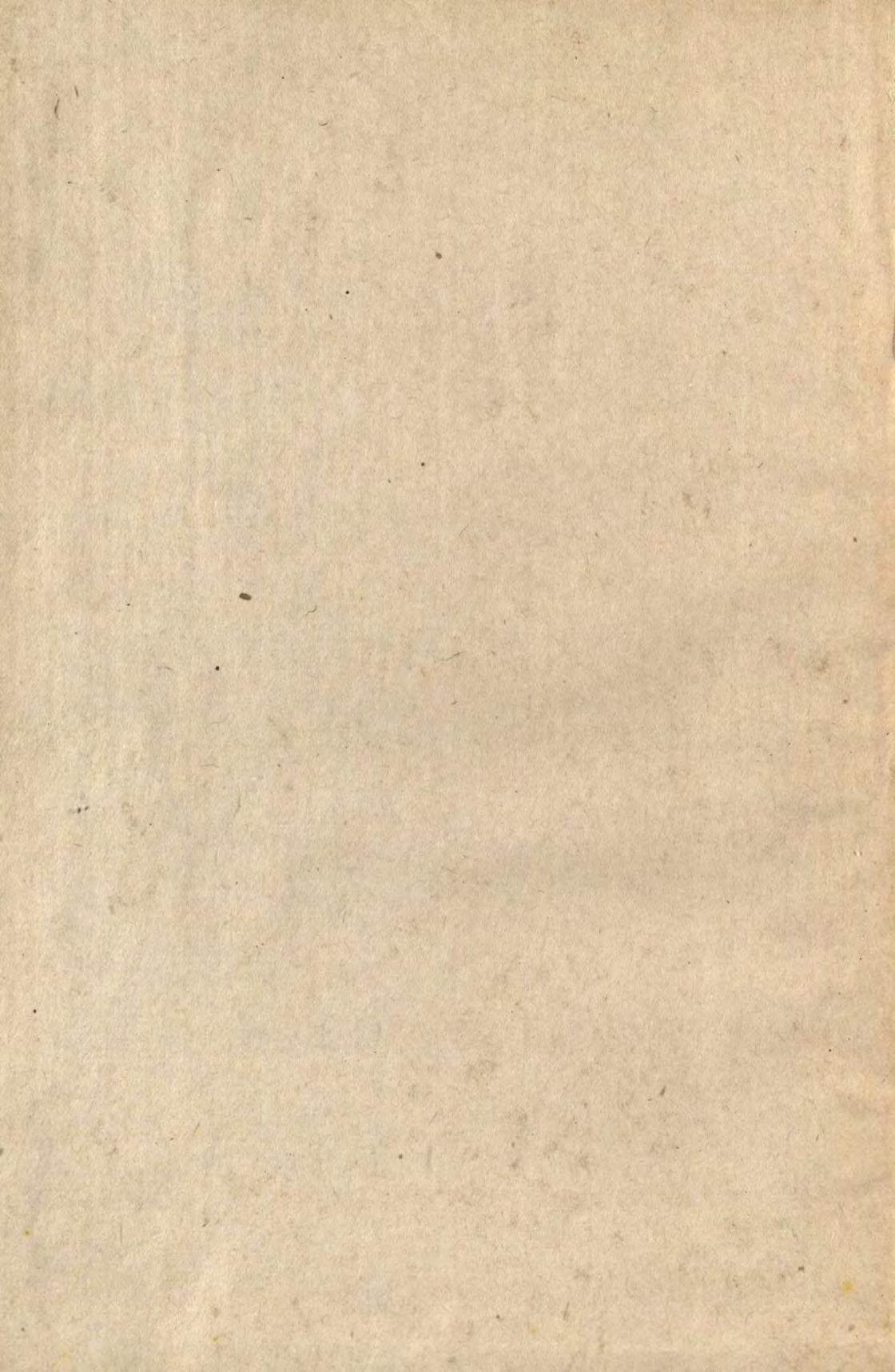


6 247









EN
BIRMANIE

SOUVENIRS

+6
195

DE

CHASSE ET DE VOYAGE

PAR LE

PRINCE GRÉGOIRE STURDZA

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROUMAINE DE GÉOGRAPHIE

Avec 62 gravures

*d'après les photographies et documents rapportés par l'auteur
et une carte.*



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1909

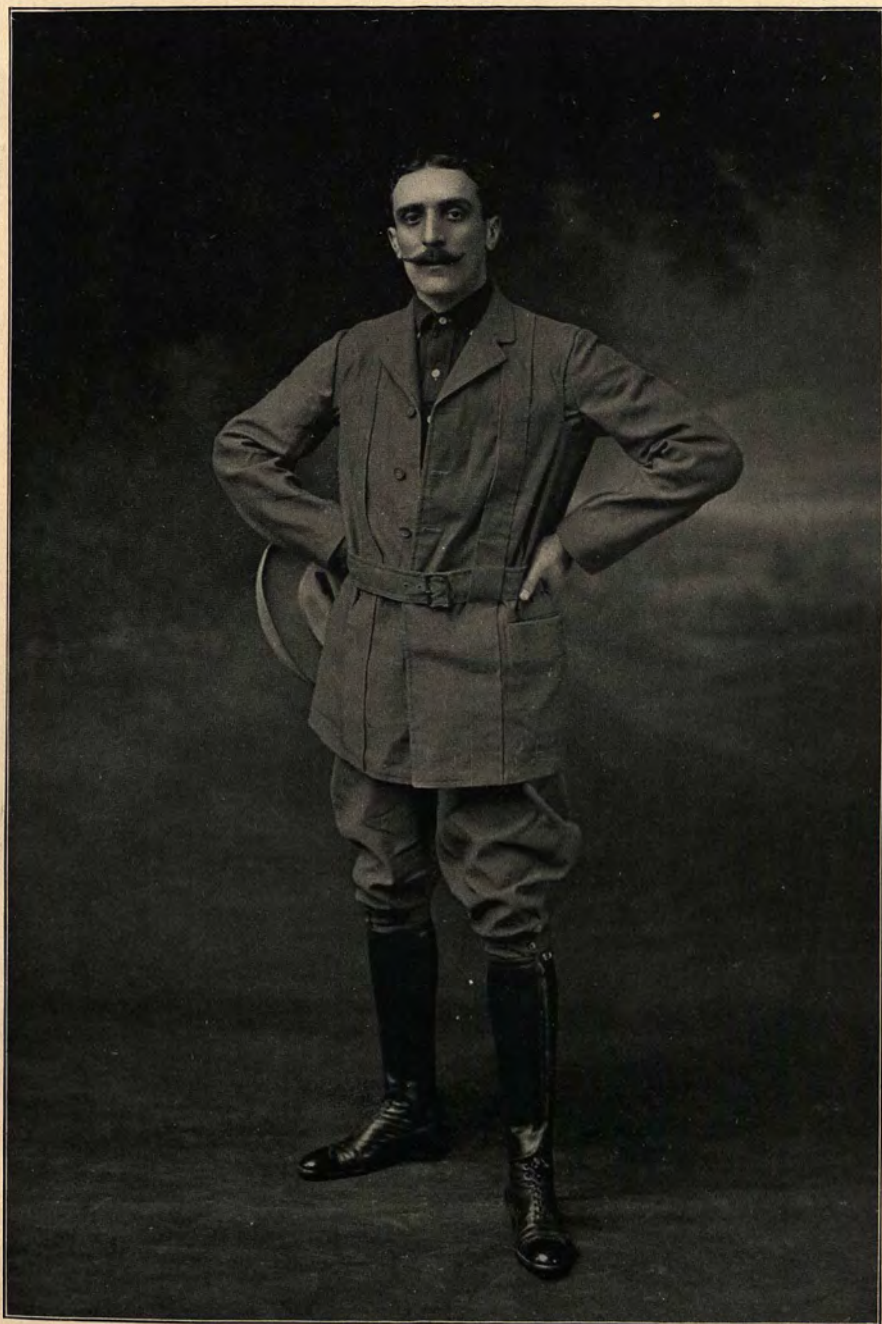


78382

*Helena Lotowska
Pogwizdowa*

EN BIRMANIE

Tous les droits de reproduction et de traduction demeurent la propriété de l'auteur, pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et la Roumanie.



I. — LE PRINCE GRÉGOIRE STURDZA

EN
BIRMANIE

SOUVENIRS
DE
CHASSE ET DE VOYAGE

PAR LE
PRINCE GRÉGOIRE STURDZA
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROUMAINE DE GÉOGRAPHIE

*Avec 62 gravures
d'après les photographies et documents rapportés par l'auteur
et une carte.*



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e
—
1909

*liberul. podroinim
Bilime*

CBGIÓS, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5167596



6247

Published 25 May 1909.
Privilege of copyright in the United States
reserved under the Act approved March 3^d 1905
by Plon-Nourrit et C^{ie}.

114-

11-4273618/TMK

Zbiornica
Księgozbiorów Zabezpieczonych
w Stalinogrodzie

EN BIRMANIE

INTRODUCTION

MERVEILLE du monde, centre de l'univers, pays des pagodes et des monastères, telles sont les épithètes caractéristiques ou flatteuses prodiguées à la Birmanie par les indigènes eux-mêmes ou par les étrangers. Pays certainement très curieux, intéressant et pittoresque, pas banal, attirant sous tous les rapports, impressionnant et même quelque peu mystérieux, la Birmanie offre au voyageur et au chasseur, au simple touriste comme au penseur, au sportsman épris d'émotions fortes, une saveur particulière, un attrait presque unique. Cet attrait tient à la variété des impressions et des sensations, des émotions et des observations, qu'y procure une vie intense, au sein des forêts gigantesques, dans la jungle profonde, dans les montagnes ou les vallées, sur les plaines, en chasse ou en course, à la recherche des grands fauves et des majestueux éléphants, ou bien encore parmi les exubérances populaires des bazars birmans, des villes animées et bigarrées, à l'ombre des sanctuaires et des temples, dans un spectacle de féerie sans cesse renouvelé, depuis l'aube lumineuse et renais-

sante jusqu'à l'agonie quotidienne des soleils couchants, pendant les heures lourdes des chaleurs estivales ou la magnificence étoilée des nuits fraîches et reposantes.

Si la Birmanie a ce remon de mystère, de légende et de merveilles, elle le doit autant à la splendeur de ses monarchies éteintes où le souverain était qualifié de « roi de l'Éléphant Blanc », qu'à la surprenante beauté de sa nature tropicale et à l'attraction puissante qu'exerce la jungle formidable sur le voyageur comme sur le chasseur.

Patrie des rubis et des éléphants, la Birmanie a des montagnes et des forêts, des fleuves et des plaines qui ne le cèdent en rien aux beautés naturelles des autres parties du monde.

On peut bien dire vraiment que la Birmanie est un pays de chasse par excellence, j'entends de la grande et belle chasse libre, au gré du chasseur, pour la recherche d'un gibier de choix, et non pas des chasses étiquetées et du gibier presque domestiqué de beaucoup de chasses européennes. Et cette chasse se pratique en Birmanie, le plus souvent, dans cette jungle attirante, la jungle embroussaillée, presque impénétrable, épaisse et touffue, la jungle vivante, pleine d'animaux de toute sorte et où abondent les éléphants et les rhinocéros, où les tigres, les panthères et les léopards errent la nuit en quête de nourriture, où les bœufs sauvages, les bisons, les cerfs et les ours vivent parmi les singes de toute taille et de toute couleur, les paons vaniteux, les perroquets, les coqs sauvages, et le ramage des jolis oiseaux multicolores.

J'ai vécu quelques mois de cette vie intense de chasse et de voyage en Birmanie. L'impression qui m'en reste est profonde, ineffaçable; les sensations, les émotions que j'y ai éprouvées ont été neuves et saines. Cependant je n'étais ni assez préparé, ni aguerri à ce genre de vie; aussi j'ai fait des expériences utiles et

des connaissances précieuses. Sous tous ces rapports, j'aimerais communiquer mes expériences et mes impressions aux autres. C'est la raison d'être de cet ouvrage.

La chasse en Birmanie est plus difficile, sous bien des rapports, que celle de certaines parties des Indes, et notamment que celle de l'Afrique, surtout à cause de la végétation, du moins de diversité et du moins grand nombre de gibier, etc... Cette chasse offre néanmoins un attrait spécial et se trouve être, par contre, sous d'autres rapports, plus aisée qu'en Afrique, où il faut aller en expédition et s'éloigner davantage des grands centres qu'en Birmanie. Cette chasse procure des émotions toutes particulières et que j'ai ressenties; je voudrais les faire partager au lecteur auquel j'offre ci-après quelques extraits de mon carnet de voyage, pris au jour le jour des événements et des impressions.

Néanmoins, je le reconnais dès l'abord, mon expérience personnelle de chasseur ne saurait être ni comparée, ni égalée à celle de célébrités et de maîtres comme les Selous, les Foà, le colonel Pollock, Thom, etc.

Le livre que je publie est surtout destiné aux chasseurs moins expérimentés encore que moi et qui voudraient se rendre en Birmanie. Je leur soumets mes indications et mes observations sur les animaux, leur vie, leurs habitudes, leurs traces étudiées de près, indications qui sont précises, notées avec soin; je crois qu'elles pourront être utiles.

Je ne suis ni écrivain, ni savant. Je ne saurais donc ni assumer la responsabilité d'une œuvre de références complètes, ni prétendre à un livre sans lacunes. On m'excusera donc si je ne donne au public qu'un recueil imparfait de notes et d'extraits, d'informations et de lectures, coordonnées cependant avec soin et

sincérité, avec le vrai désir d'être utile, mais non pas de remplacer des œuvres originales et spéciales, surtout à d'autres points de vue que ceux de la chasse. Celui qui voudra se renseigner plus amplement pourra consulter avec profit, sous divers rapports, les livres suivants :

HUTCHINSON, *Big Game Shooting*; SCOTT O'CONNOR, *The Silken East, a record of life and travel in Burma*; G.-W. BIRD, *Wanderings in Burma*; Colonel POLLOCK, *Wild Sports in Burma and Assam*; LA BOURDONNAIS, *Un Français en Birmanie*; VOSSION, *La Birmanie*; QUENEDEV, *Java, Birmanie*; Eugène GALLOIS, *En Birmanie*; MASSIEU, *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine*; Elysée RECLUS, *Géographie universelle*, etc.

J'ai divisé mon travail en deux parties bien distinctes. La première consacrée uniquement aux extraits de mon carnet de voyage et de chasse; la seconde consacrée à des notions spéciales et pratiques sur la Birmanie, et la vie de chasse dans cette contrée.

Un index raisonné et abondant des noms propres et des noms communs résume le tout et permet au lecteur de trouver rapidement une réponse immédiate et succincte aux diverses questions qui pourraient l'intéresser au sujet de la Birmanie.

C'est à mon arrivée en Birmanie que je fus heureux de retrouver mon ami d'enfance, le capitaine Percy Smith, avec lequel j'avais conservé des relations assez suivies. Son caractère aimable et loyal, son courage, son esprit d'initiative, son habileté sportive et même sa témérité quelque peu audacieuse, m'avaient séduit. Je lui dois un remerciement public pour les services et les conseils prodigués par lui au cours de ces chasses si difficiles, en un pays pour moi totalement inconnu.

Je remercie aussi les personnes qui ont bien voulu m'aider de quelques conseils pour l'élaboration de cet ouvrage, ainsi que la maison Plon-Nourrit et C^{ie} pour les soins qu'elle a mis à l'éditer dignement.

Je crois être le premier Roumain ayant voyagé et chassé en Birmanie; ce livre pourra peut-être aussi procurer quelque agrément de curiosité à mes compatriotes. J'en fais hommage à mon pays.

Paris, mai 1909.

L'AUTEUR.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Départ de Marseille. — En route pour Suez. — Impressions et sensations de mer. — Les côtes d'Italie et de Sardaigne. — Le détroit de Messine. — La Méditerranée. — Arrivée à Port-Saïd. — Le canal de Suez. — La mer Rouge. — Journées de voyage à bord.

7 septembre 1906.

JE pars, à bord du *Warwickshire*, capitaine G.-W. Barnett, docteur Wheeler. Les passagers sont au nombre de trente-trois, de nombreux Anglais, ainsi qu'une femme hindoue avec son mari. La plupart des matelots à bord sont Hindous. Le temps est merveilleux, quoique très chaud.

Un Anglais de ma connaissance, Mr. Jack, est venu m'accompagner jusqu'à bord; c'est un brave homme.

8 septembre.

Mer calme, temps chaud entre 8 et 10 heures. Nous longeons les côtes de Sardaigne; très jolis points de vue. Le paysage paraît accidenté; c'est un décor varié de petits monts chargés d'arbres, de ravins, de rochers, de torrents; d'ailleurs cette région paraît plutôt rocailleuse et revêt comme un aspect de désolation assez caractéristique.

9 septembre.

Mer très calme ; à 8 heures, nous passons en vue du mont Stromboli ; vers les 10 heures nous sommes déjà dans le détroit de Messine. La vue est vraiment jolie : à gauche l'Italie, à droite la Sicile.

C'est la première fois que je franchis le détroit de Messine, dont la renommée effrayait tant les anciens (1). Le temps magnifique qui nous favorise nous épargne, pour cette fois du moins, l'émotion, peut-être désagréable d'ailleurs, du vent, des tourbillons et du bouleversement des eaux. Malgré tout, le remous des vagues est bien plus sensible dans le détroit.

Notre voyage jusqu'à présent est fort agréable. J'ai fait ce matin la connaissance d'un Américain, de commerce aimable ; d'ailleurs, mes compagnons de route sont affables ; la plupart des passagers sont officiers anglais et j'en connais plusieurs.

10 septembre.

Rien de particulier ; toujours l'immensité de la mer et c'est tout ; pas même une barque ; temps chaud ; mer calme. Encore dix-neuf jours de route, et cela me paraît long, interminablement long et monotone, entre le ciel et l'eau, avec cette inaction forcée.

11 septembre.

Mer légèrement houleuse, ce qui me paraît une distraction ; temps chaud. Dans la matinée un petit héron blanc est venu voltiger autour du bateau. Je me rappelle en avoir tiré de

(1) Rien ne pouvait faire prévoir alors l'effroyable catastrophe qui vient de détruire récemment Messine. Le sinistre renom de danger attaché à cette partie du globe ne paraît donc pas devoir s'éteindre.

pareils dans la Dobroudja, en Roumanie. Ces petits détails paraîtront, ainsi à distance, presque enfantins ou futiles, à d'autres, qui n'auront pas navigué assez longtemps pour s'avi-



FIG. 2. — PORT-SAÏD
(Photographie de l'auteur.)

ser de comprendre quel intérêt on finit par attacher, en mer, à des choses très simples.

12 septembre.

A midi nous arrivons à Port-Saïd. — La vue du port n'a rien de bien intéressant, à part la statue de Lesseps qui se

trouve à l'entrée du bassin, sur une jetée qui s'avance dans la mer. D'ailleurs, cette statue est belle et de fière allure et elle immortalise le génie civil des ingénieurs français.

Après la visite du médecin sanitaire qui arrive dans un petit bateau à pétrole, nous descendons visiter la ville, quoique toutes les personnes l'ayant déjà visitée m'aient averti qu'elle était laide. Je l'ai trouvée au contraire très pittoresque; les costumes bigarrés sont d'un effet amusant et les différentes races que l'on rencontre sont vraiment curieuses; ce qui est surtout intéressant, c'est la Mosquée; une centaine de croyants étaient assis, couchés ou prosternés dans des poses bizarres. Ce qui est laid, par contre, c'est la foire, où l'on coudoie un ramassis innombrable de Juifs, de Levantins et du rebut de tous les peuples.

13 septembre.

Nous quittons Port-Saïd à 6 heures du matin. Le canal de Suez n'est qu'un désert de sable, contrée aride et sablonneuse; de-ci, de-là, des flamants roses, visibles de loin, et des centaines de chameaux qui cheminent en caravane sur le bord. Après midi, nous passons les deux grands lacs salés. La partie étroite du canal, avec, de chaque côté, des talus de sable, de véritables murs; l'ensemble est triste, nu, resserré. Ce n'est qu'à l'entrée de la baie de Suez que tout s'élargit; au fond de la baie, la ville de Suez, en partie cachée par les palmiers.

14 septembre.

Ce matin, le bateau glisse sur une eau d'un vert limpide, transparent; nous sortons du golfe de Suez pour entrer dans la mer Rouge.

Tout autour du vaisseau de petits poissons volants (*bonites*) prennent leur essor. C'est assez curieux de les voir s'élever en l'air à l'avant du bateau; ils le prennent pour un gros pois-



FIG. 3. — CANAL DE SUEZ
(Photographie de l'auteur.)

son et essayent de lui échapper; ils ne vont d'ailleurs pas très loin, leur parcours en l'air est de cent mètres environ; ils repiquent ensuite une tête dans l'eau.

La mer commence à devenir très houleuse; mais notre vaisseau est si bien construit que l'on ne sent pas de roulis.

15 septembre.

Rien de particulier. La mer Rouge est plutôt bleue. Réveil à 7 heures ; le steward m'apporte une tasse de thé. A 9 heures, le clairon sonne le *breakfast* qui correspond à notre déjeuner de midi, après quoi on cherche un endroit frais, ce qui est plutôt difficile à trouver sous ces latitudes. A midi et demi, nouveau clairon pour le *lunch* ; cette fois menu très varié. L'après-midi est le moment le plus désagréable ; la chaleur est intense, et va toujours en augmentant. Sur le pont, des toiles baissées garantissent du soleil et de la réverbération ; c'est un continuel transbordement de chaises à la recherche d'un endroit plus frais. A 4 heures, *afternoon tea*, thé, pain et beurre, marmelade, confitures, pâtisserie et nouvelle sieste, un peu plus fraîche celle-là, jusqu'à l'heure du dîner. On s'habille en smoking vers les 7 heures ; dîner à 7 heures et demi. Vers les 9 heures on déguste un bon cigare, on joue aux échecs dans le fumoir, ou bien aux cartes, aux dominos ; d'autres lisent ou causent ; d'autres encore somnolent toujours ou sont malades.

16 septembre.

Toujours rien. On a, paraît-il, communiqué cette nuit avec le *Herefordshire* (1). On dit que la mousson continue à souffler dans l'océan Indien. Ce matin à 11 heures nous avons fait une partie de quilles sur le pont. Cette vie à bord, quoique monotone, a son charme ; d'ailleurs tous les

(1) Bateau de la même Compagnie.

Anglais à bord sont charmants, spécialement les officiers.

Dans l'après-midi, j'ai aperçu un énorme requin qui nous a suivis pendant cinq à six minutes; l'on voit aussi



FIG. 4. — A BORD DU « WANWICKSHIRE »
JEU DE QUILLES SUR LE PONT
(Photographie de l'auteur.)

souvent de gros marsouins qui font des bonds sur l'eau.

17 septembre.

Enfin nous sortons de la mer Rouge. Quel vrai bain turc nous avons pris pendant ces deux derniers jours, en transpi-

ration d'un matin à l'autre. Nous passons à 4 heures le détroit de Perym avec une bonne petite brise de l'est. L'île de Perym est à un kilomètre sur notre gauche; il paraît qu'elle est habitée par deux cents hommes de troupes anglaises; je l'aime mieux pour eux que pour moi. C'est un rocher aride sans le moindre brin de verdure.

18 septembre.

La mer, d'un bleu plus foncé, devient légèrement houleuse. Nous passons à cent mètres d'une grosse baleine.

19 septembre.

Ce matin la mousson souffle dru. Je reste couché jusqu'à 11 heures et je sens que si je me levais, j'aurais le mal de mer; heureusement qu'en arrivant auprès de Socotra, la brise tombe.

20-21-22 septembre.

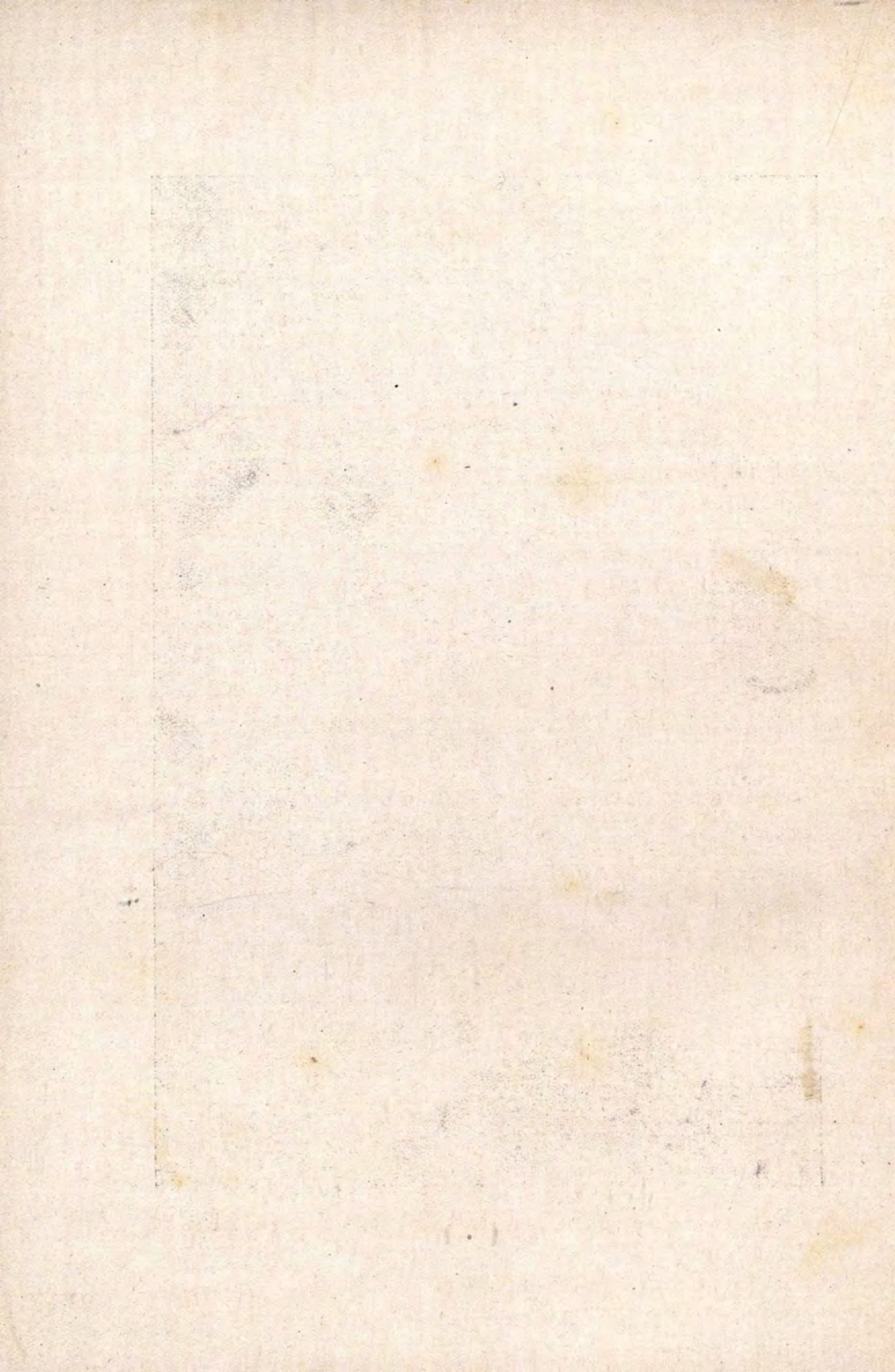
Mousson du sud-est. Je suis couché, malade, avec la fièvre... et je rêve d'actions épiques au sein de forêts impénétrables remplies d'animaux féroces...

23 septembre.

Rien, à part un gros cormoran blanc et noir qui suit le vaisseau pendant une heure et s'amuse à prendre les poissons volants qui se lèvent au passage du bateau.




FIG. 5. — ÉLÉPHANTS A CEYLAN



CHAPITRE II

En vue de Ceylan. — Entrée pittoresque du port. — Colombo et les Cingalais. —
Le lac et le monastère de Kardy. — Intérieur du pays; magnificence de la flore
de Ceylan. — Le bouddhisme cingalais.

24 septembre.

 une heure nous arrivons en vue de Colombo (île de Ceylan). En approchant, les brise-lames sont plus visibles, et des vagues énormes passent par-dessus nous. A peine sommes-nous entrés dans le port qu'un tas de Cingalais nous arrivent sur de petits bateaux de pêche très primitifs, faits de deux ou trois poutres accrochées ensemble, et entourent notre vaisseau. Ils nous crient : *Have a dive! Have a dive!* et *Good boy! Good boy!* puis un tapage invraisemblable; on leur jette alors des sous et ils plongent pour aller les chercher sous l'eau; ce sont des nageurs extraordinaires. Il leur arrive cependant quelquefois d'avoir une jambe ou un bras enlevés par un requin. Aussitôt le bateau ancré, deux amis que j'ai faits en route, le capitaine Burrows et Mr. Brown, descendent avec moi à terre; nous allons déposer nos valises au B. O. H. Hotel, puis nous allons faire un tour en *rickshaw* (abrégé du mot japonais *jînrickshaw*) (espèce de pousse-pousse); c'est un petit *buggy* traîné par un Cingalais, il court plus vite que les fiacres à cheval de ce pays qui sont très mal montés en canassons.

Nous longeons le bord de la mer et allons prendre le thé au Gall Face Hotel.

Singulières, bizarres, les impressions que je ressens à



FIG. 6. — LES PLONGEURS A CEYLAN (COLOMBO)
(Photographie de l'auteur.)

Colombo. Tout me paraît rouge ici; le sol, les maisons en brique rouge, la terre, les pierres, le ciment, le soleil ardent; une volupté prenante, enveloppante de tous côtés. D'ailleurs, cette ville est essentiellement cosmopolite. Il s'y mêle, indépendamment des Anglais qui y apportent, en s'installant, leur civilisation et leurs habitudes, des étrangers de tous pays,

passants sans cesse renouvelés, amenés et repris par les paquebots, et puis des indigènes de races diverses, Cingalais, Hindous, Tamouls, Musulmans, Égyptiens, qui mettent partout la vie et le mouvement, la variété de leurs costumes, où le blanc, le rouge et le jaune dominant.



FIG. 7. — RUE A COLOMBO

Les Cingalais ont la figure longue, intelligente; ils sont lestes, minces, pour la plupart vêtus d'une pièce enroulée en jupe et d'une veste qui fait souvent défaut aux pauvres, dont la nudité d'ailleurs paraît naturelle et ne choque personne; ils portent leurs cheveux noirs, soyeux et légers, tordus en chignon au bas de la nuque, avec un peigne circulaire ouvert devant et placé en couronne autour de la tête.

A ma grande surprise, les rues sont sillonnées de tramways électriques toujours pleins ; il circule aussi des petites charrettes attelées de petits zèbres fins, gentils, vifs, et puis toujours les *rickshaws* ou pousse-pousse déjà nommés, trainés par d'agiles coureurs, sommairement vêtus et ruisselants de



FIG. 8. — TYPES CINGALAIS

sueur au grand soleil. Et puis encore des corbeaux, d'innombrables corbeaux, de petite taille, jacassent de tous côtés, se posent partout, effrontément, et croassent désagréablement, le matin surtout.

Après un très bon dîner, nous prenons le train pour Kandy où nous arrivons à 2 heures du matin ; nous nous sommes fait envoyer un auto à Kandy pour nous ramener demain.

25 septembre.

Kandy paraît assoupie et rêveuse au pied de collines verdoyantes, au bord d'un lac charmant et qui contient le fameux temple bouddhiste de Dalada. Que dire des merveilles vues aujourd'hui? C'est un paradis des yeux; en face, le Queen's Hotel où nous sommes descendus, le lac, entouré d'un mur bas, crénelé, est comme enchâssé dans la verdure, avec la végétation la plus luxuriante. Je regrette de ne pas être compétent en botanique pour décrire par leurs noms tous les beaux arbres qu'on rencontre dans ce pays. Je vais cependant en nommer quelques-uns : le *cashew*, le *bread fruit*, le *jack*, la frangipane blanche à cœur jaune, au doux parfum et destinée aux sanctuaires, les différentes espèces de palmiers, *cocoa nut*, *arrecá bitul*, et le talipot, spécimen de la gigantesque fleur blanche. Sur les collines aux épais ombrages, les chemins sont bordés de buissons fleuris d'hibiscus aux corolles rouges veloutées ou frisées et de latanas couverts de fleurettes orange au parfum doux, fin et discret; des lianes, aux fleurs d'un mauve délicat ou d'un violet plus riche, escaladent les hautes branches et couvrent même complètement certains pans de murs. Des cannas, des daturas, des arums émaillent les fourrés épais de rouge, de blanc et de jaune. C'est une incroyable profusion de caladiums, de dracœnas, de fougères énormes, aux teintes étonnantes, dont les feuilles étalent en tous sens leurs larges palmes vertes en l'élégance de leurs découpures délicates. Des masses de scolopendres et de capillaires, de mousses infiniment variées tapissent le sol des collines et des montagnes, tandis que les types élancés des cocotiers aux longues palmes se dressent vers le ciel, ainsi

que les aréquiers, sous le couvert d'une incroyable multitude d'autres arbres : mimosas flamboyants, jacquiers aux gros fruits verts attachés au tronc même, arbres à pain aux grandes feuilles luisantes, découpées, d'un vert sombre, cacaoyers, manguiers, papayers, magnoliers, eucalyptus im-



FIG. 9. — BORD DE RIVIÈRE A CEYLAN

menses, touffes fabuleuses de bambous, hautes et serrées, qui s'enlèvent comme un véritable feu d'artifice; et la délicate sensitive, chère au poète anglais Shelley, couvre ici le bord des chemins. Puis ce sont encore l'arbre à caoutchouc, une variété superbe de palmiers, dont l'une aux palmes longues, effilées, l'arbre en éventail qu'on appelle l'arbre du voyageur, des banians, des acajous, des pandanus, des



FIG. 10. — PAYSAGE A CEYLAN

ylangs-ylangs ou arbres à chandelle aux longs fruits pendants, des brownen aux grappes rouges, et une flore tellement invraisemblable que la plus complète des nomenclatures scientifiques ne saurait en donner une idée.

Après une promenade en auto autour du lac et dans la ville, nous déjeunons, puis nous repartons pour Colombo. La route ressemble vaguement à une serre exotique du Jardin d'Acclimatation de Paris, en beaucoup plus beau cependant. Nous descendons la montagne par une route tortueuse, bordée de précipices, sous des ombrages merveilleux. Notre chauffeur est Cingalais; il nous conduit avec beaucoup de maëstria à travers les villages et la nombreuse population que l'on rencontre sur la route, Cingalais, Cingalaises, plutôt jolies, avec leur torse nu et leurs costumes coloriés, puis les prêtres bouddhistes en longues robes jaunes. Les animaux sont aussi bizarres; les buffles et les bœufs avec des bosses sur le dos; les chiens sont terriblement laids et très maigres.

Nous arrêtons à 5 kilomètres environ de Kandy pour visiter une exposition qui a lieu en ce moment et qui est très intéressante : l'industrie du caoutchouc, puis les machines à coton; les danseurs cingalais sont très drôles et portent des costumes argentés, enfin les charmeurs de cobra, prestidigitateurs. Nous prenons le thé en route, pendant qu'on répare un pneumatique crevé. La nuit tombe avant notre arrivée à Colombo et j'en suis ravi, car cela me donne l'occasion de voir la pluie de feu, c'est-à-dire le vol des *fire-flies* (mouches à feu) qui voltigent de tous côtés, faisant l'effet de grosses étincelles. Nous arrivons à Colombo à 9 heures; on dîne et l'on se couche.

Kandy a une population de 26 000 habitants.

Je ne saurais passer sous silence l'impression que m'a faite à Kandy, dans la cour circulaire du monastère, tout près du lac, le fameux arbre *Bo*, au port magistral, au feuillage tenant du figuier et du peuplier. C'est l'arbre sacré entre tous pour les bouddhistes, qui voient en lui un rejeton de celui qui abrita les méditations du divin Sakya Mouni.

D'ailleurs, c'est à Ceylan que se pratique le bouddhisme dans son expression la plus pure; les prêtres y vivent en communauté et observent le célibat. Ils n'ont pas, comme le brahme hindou, charge de famille, et peuvent s'absorber entièrement et sans préoccupation matérielle dans l'abstraction religieuse.

26 septembre.

Colombo a une population de 156 000 habitants. Le phare, très puissant, est situé au milieu de la ville qui est très jolie, mais certes pas comparable à Kandy. Nous repartons à midi, notre bateau ayant fini son déchargement.

27-28-29 septembre.

Mousson légère du sud-est pendant deux jours. Le 29 nous passons tout près des Cocoa-Islands, pêcheries de perles et de corail.



FIG. II. — PAYSAGE A KANDY (CEYLAN)

CHAPITRE III

Arrivée aux Indes. — L'Irraouadi — Rangoun et la Pagode merveilleuse. — Le bazar birman. — Le bouddhisme birman. — Sanctuaires et religion. — Le Boudha Gautama.

30 septembre.

NOUS arrivons à midi dans l'Irraouadi, aux bords parsemés de rizières et de palmiers. Bientôt la terre apparaît, nous quittons le golfe de Martaban pour entrer dans le vaste estuaire de la rivière de Rangoun (Hlaing). On n'aperçoit d'abord qu'une grande ligne verte, puis les rives se rapprochent, nous reconnaissons la poussière dorée d'Orient poudrant palmiers et villages; les dagobas immaculées, parsemées dans la campagne, s'enlèvent pointues vers le ciel; les aigles noirs étendent leurs larges ailes au-dessus de nous; voici, à droite, la pointe du Singe, avec ses canons braqués au confluent des deux rivières et, immédiatement après, Rangoun. Depuis longtemps déjà, la vue est captivée par une apparition superbe, dominatrice : une pagode, la Shwe-Dagon toute dorée, étincelante, sur sa colline et, tout près, la Soulay-Dagon; elles ressortent de la verdure et donnent à la ville un cachet d'originalité inattendu, tout spécial.

Enfin à 2 heures, arrivée à Rangoun, où je trouve mon brave ami Smith, qui m'attend depuis le matin.

Quelle population bizarre ici ! Toutes les races sont représentées dans un méli-mélo extraordinaire : musulmans,



FIG. 12. — RUE A RANGOUN

(Photographie de l'auteur.)

bouddhistes, Chinois, Japonais, etc. Nous descendons au Stand Hotel, où je trouve les domestiques que Smith a retenus pour moi ; mon intendant est Birman et le boy Hindou. Plus tard, visite à la grande Pagode ; c'est unique au monde ; le toit est enduit d'une épaisse couche en or pur, puis tous les petits temples à l'intérieur en bois d'ébène, en verre, et sculptés à merveille. La ville elle-même est très étendue. La Birmane est plutôt jolie, elle est aussi très propre.

Nous dînons le soir au Piu Club, avec un ami de Smith,

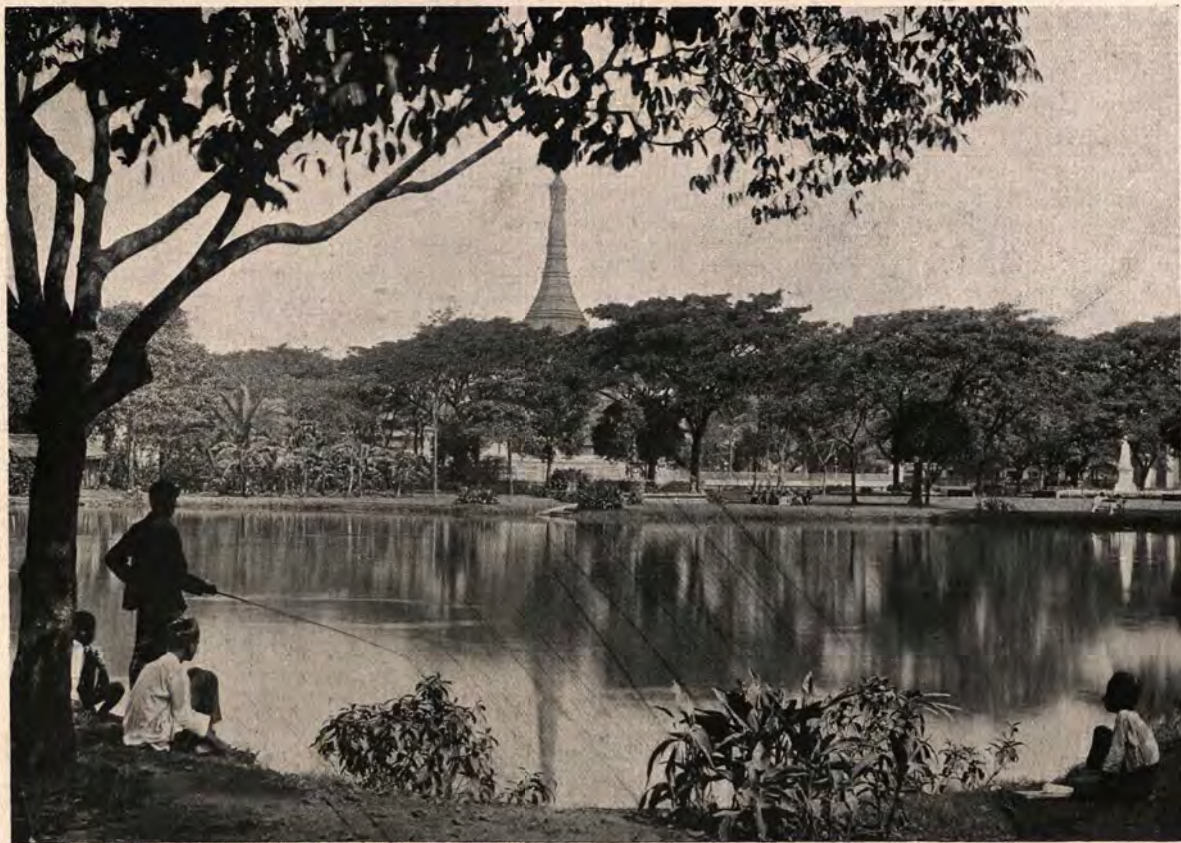


FIG. 13. — VUE DE RANGOUN

chasseur d'éléphants; à table la conversation roule naturellement sur la chasse au grand fauve. Dans ce pays le tigre est, paraît-il, très difficile à tuer, ainsi que la panthère; mais c'est largement compensé par les éléphants, bisons et cerfs qui sont en grand nombre. Nous avons de la chance : un *rogue*



FIG. 14. — RUE A RANGOUN

(éléphant) qui a tué quatre Birmans sans provocation et manqué tuer Smith, il y a deux ans, est en ce moment tout près de Mag-Wé; nous allons donc essayer de le tuer; personne dans le pays n'ose s'y attaquer. Son nom est déjà célèbre; on l'appelle Kwa-Biouk. Smith me raconte, pendant cette soirée, sa rencontre avec le terrible éléphant; elle vaut la peine d'être notée et retenue.

Le capitaine Percy Smith, qui est depuis de nombreuses

années officier de cavalerie aux Indes et qui a beaucoup d'expérience dans toutes sortes de chasses, notamment dans celles du tigre, du buffle sauvage, etc., n'avait cependant, il y a deux ans, pas encore chassé l'éléphant. Lorsqu'il fut en 1904 changé de résidence et envoyé en Birmanie, il apprit que dans le voisinage de sa nouvelle



FIG. 15. — JARDIN PUBLIC A RANGOUN
(Photographie de l'auteur.)

garnison se trouvait le fameux solitaire cité plus haut.

Il s'adressa à un de ses amis qui habitait Rangoon pour lui demander une arme avec laquelle il pourrait tuer un aussi gros animal. Son ami possédait une arme du vieux calibre 4, à deux coups, et à poudre noire, qu'il s'empressa de mettre à la disposition du capitaine.

Smith, à peine de retour à sa résidence, se mit aussitôt à la recherche de Kwa-Bioux. Encore inexpérimenté, il s'avisa, aussitôt l'animal aperçu, de le tirer à 80 pas, au lieu d'en approcher davantage. Néanmoins il toucha l'éléphant

en pleine tête; celui-ci s'affaissa, mais, comme la balle n'avait pu, à cause de la distance, pénétrer profondément, Kwa-Biouk se redressa et chargea le capitaine avec fureur. La bête en colère était à une dizaine de mètres de lui et Smith tire son second coup de fusil qui rate; sentant sa vie en danger, il prit rapidement la prudente résolution de fuir.

A peine eut-il fait quelques pas qu'une liane malencontreuse l'arrêta; il s'y accroche la jambe et tombe. L'éléphant, dont rien n'arrêtait la course et la poursuite, passe comme une trombe par-dessus Smith, lequel, par bonheur, ne fut ni blessé ni touché. L'ordonnance *sikh* du capitaine fuyait aussi, mais, malheureusement pour lui, son costume bleu tranchait sur le fond sombre des arbres et attirait les regards de l'éléphant furieux qui se mit à la poursuite du soldat, en laissant l'officier empêtré dans l'écheveau des lianes. Lestement, l'ordonnance parvient à se dissimuler derrière une grosse racine et Kwa-Biouk, lancé ainsi à nouveau à fond de train, continue sa course furibonde loin des deux chasseurs, heureux d'en être quittes à si bon compte.

Cette histoire, contée avec verve et talent par le héros même de l'aventure, avait pour moi, le novice en ces sortes de chasses, un attrait piquant qui m'enhardit davantage dans ma résolution de rechercher le fameux éléphant, terreur de la contrée.

1^{er} octobre.

Course dans les magasins, toute la journée, pour acheter camp, équipement, cartouches, etc.; nous prenons le thé chez un Birman élevé à l'anglaise et très aimable.

2 octobre.

Shopping toute la journée; le quartier chinois, qui est le plus commerçant, mérite d'être visité; je crois qu'il n'y a pas d'autre ville au monde où il existe autant de diversité de races : Chinois, Japonais, Birmans, Hindous, Mongols,



FIG. 16. — LA GRANDE PAGODE A RANGOUN
(Photographie de l'auteur.)

Mahométans, Cingalais, Persans, Allemands, Français, Anglais, etc. Le soir visite au quartier des femmes japonaises : sur toutes les portes elles sont assises et appellent le client.

3 octobre.

Visite détaillée de la ville de Rangoun à laquelle je tiens à honneur de consacrer quelques lignes plus amples,

m'excusant d'avance pour mon inhabileté d'écrivain (1).

La tradition fait remonter la fondation de Rangoun au septième siècle avant l'ère chrétienne. En réalité, la ville ne daterait que de 1579. Elle devint capitale en 1755 et fut florissante depuis 1841. Elle est actuellement le premier port de la Birmanie. Dès l'abord, sur le fleuve, des bâtiments peu pittoresque, usines, magasins, scieries, moulins à riz, réservoirs à pétrole, tout l'attirail de la civilisation et de l'industrie britanniques. La partie qui s'étend le long du fleuve est moderne : rues tirées au cordeau, larges avenues, constructions massives. L'intérieur est bien plus attrayant. Je m'y rends en *garry*, mauvais fiacre local en bois.

On se sent dès l'arrivée dans un pays de lumière et de gaieté. Quelle joie pour les yeux ! J'ai hâte de courir et de voir ; avant tout, la couleur populaire locale, aussi nous dirigeons-nous vers le bazar birman, dont l'aspect, la physionomie sont très particuliers et tout différents de ce que j'ai pu voir ailleurs dans ce genre, avec un cachet d'originalité bien accusé. Les femmes, dont l'allure est singulièrement décidée, excellent à la vente. C'est un marché bruyant, très bruyant même, achalandé et débordant de toutes sortes de légumes, de poissons, de fruits et où règne un bruissement continu de papotages humains, comme un bruit de crécelle. Parmi les poissons il en est un de fermenté, de fumé, très avancé, d'une odeur fort désagréable due à une espèce de pâte appelée *ngapi* qui sert à préparer ce poisson et qui fait les délices des indigènes, très friands de ce mets étrange.

(1) On trouvera d'intéressantes descriptions de la Birmanie dans l'ouvrage récent de Mme MASSIEU, *Comment j'ai parcouru l'Indo-Chine*, dans celui de QUENEDY, *Java, Birmanie*, et surtout dans le superbe ouvrage de SCOTT O'CONNOR, *The Silken East, a record of life and travel in Burma*.

Le bazar proprement dit est grand, couvert, avec des boutiques alignées à la file de chaque côté des sentiers, où circulent même des Birmanes élégantes, en quête de mousselines de soie très fines et d'épaisses et souples étoffes roses, vertes, oranges, jaunes, généralement à dessins, à carreaux, à traits disséminés figurant des fleurs décoratives. On y vend aussi des bijoux, des boucles d'oreilles de diamants,



FIG. 17. — BAZAR BIRMAN A RANGOUN

(Photographie de l'auteur.)

de lourdes chaînes d'or, des bracelets d'argent, des bagues avec grosses pierres enchâssées.

J'ai rapporté avec moi, achetés au bazar ou ailleurs, de nombreux objets de curiosité, dont quelques-uns sont même très intéressants au point de vue de l'art, notamment un grand coffre de bois revêtu d'argent et à incrustations de nacre et de jade.

Il règne partout, dans cette ville de Rangoun, un mouvement, une circulation, une vie exubérante, et surtout une

excessive variété de couleurs, quelquefois foncées, presque toujours claires, hardies, criardes même, mais se mêlant en un admirable ensemble sous l'ombre des avenues, sous le soleil des chemins, dans le rougeoiement de la poussière et de la chaleur; c'est étourdissant! C'est une griserie pour



FIG. 18. — ESCALIER ET LÉOGRYPHES DE LA GRANDE PAGODE DE RANGOUN

l'Européen, habitué aux nuances sobres et discrètes, aux villes plus froides et plus guindées; mais ici c'est l'Orient joyeux avec la folie des couleurs éclatantes.

Je note qu'après l'incomparable pagode Shwe Dagon, que je vais décrire, après la jolie Birmane aperçue au bazar, ce sont les éléphants ouvriers qui ont droit à ma visite, je n'ose dire admiration, car le mot paraîtrait impropre, quoique ce soit mon impression réelle.

Rassasiés de bruit et de tapage, nous allons voir la merveille de l'endroit, la grande pagode, la Shwe Dagon; nous traversons au galop de notre mauvais fiacre une ville aux longues rues droites, aux larges *roads* plantés d'arbres, belles voies aérées, poussiéreuses, dont la population est encore une merveille de couleurs.

Il y a une véritable affluence de voitures et de peuple autour de la grande pagode; deux léogryphes blancs, en brique et ciment, têtes peintes, gros yeux, mâchoires ouvertes, semblent en défendre l'entrée, mais nuisent plutôt au temple par l'excès de leurs proportions; entre ces deux monstres commence un escalier, si haut que du bas il faut en deviner la fin. Les toits de bois, aux coins sculptés, s'étagent les uns au-dessus des autres. Les plafonds à caisson et rosaces sont peints, un peu effacés. Tous ces toits successifs sont supportés par une forêt, ascendante et régulière, de colonnes faites chacune d'un seul tronc de teck, lissé, peint en rouge, ornementé d'or. Tout en haut, la porte où finit cette ascension est entourée, à sa partie supérieure, d'admirables et fines sculptures de bois doré.

Nous débouchons sur une immense plate-forme circulaire; en face de nous se dresse l'imposante *dagoba*, éclatante de sa dorure toujours fraîche. Quelques lions de pierre se trouvent disséminés autour de la pagode; une légende touchante se rattache à la présence de ces figures qui ornent parfois les temples où en gardent les entrées dans toute la Birmanie : Un fils de roi, qui avait été abandonné dans une forêt, fut trouvé par une lionne qui le nourrit de son lait et s'attachâ si



FIG. 19. — ESPLANADE INTÉRIEURE DE LA GRANDE PAGODE DE RANGOUN

passionnément à son royal nourrisson, que lorsque celui-ci, décidé de la quitter, partit un jour en traversant à la nage



FIG. 20. — PETITS SANCTUAIRES SUR L'ESPLANADE
DE LA GRANDE PAGODE DE RANGOUN

une large rivière, son cœur de pauvre bête se brisa et elle mourut sur la rive où elle était restée seule. En souvenir de cette tendre et peu ordinaire nourrice, le prince, devenu roi,

ordonna que des statues de lions fussent placées dans les pagodes partout où on les voit encore maintenant.

La Shwe Dagon est la pagode sacrée entre toutes, non seulement pour la Birmanie, mais encore pour le Cambodge, le Siam, la Corée, Ceylan, qui lui envoie de nombreux pèlerins.

Sur la plate-forme règne un continuel va-et-vient; aux pèlerins étrangers se mêlent les Birmans qui sont là chez eux, gais et contents de vivre, foule animée, colorée, car on ne peut pas toujours être en extase, quoique bouddhiste aspirant au nirvâna.

En face des escaliers qui aboutissent à cette plate-forme, des sanctuaires plus petits se trouvent symétriquement disposés autour de la grande *dagoba*. Ils sont tous surmontés de ces toits bizarres, en bois, au nombre de cinq ou de sept, placés les uns au-dessus des autres et diminuant progressivement, d'ailleurs délicatement sculptés, et parfois agréablement festonnés. Par ailleurs, de grands pavillons couverts de feuilles et de fleurs de bois dorés sur le même éternel fond rouge se détachent brillants et colorés sur la verdure bien nette de quelques énormes palmiers qui les ombragent par derrière.

Les quatre sanctuaires qui garnissent le centre de l'esplanade, indépendamment des nombreux édicules serrés les uns contre les autres, comme autant de soldats de bois en bataille rangée, sont néanmoins placés de façon à laisser un espace vide pour la circulation. La grande porte est d'une finesse de travail charmante; on dirait d'une dentelle de bois doré s'élargissant vers le haut et retombant en pointe vers le milieu.

Autour de cette aire circulaire, spacieuse, se multiplient encore les pavillons, les sanctuaires et des *dagobas* plus petites, dont la décoration est des plus variées, des plus fantaisistes. On voit partout s'élever de longs mâts, couverts de glaces et d'ornements dorés, au sommet desquels se dres-



FIG. 21. — SCULPTURES A LA GRANDE PAGODE DE RANGOUN

sent, tordus et bizarres, de longs serpents en clinquant. On y voit aussi une quantité incroyable de cloches de toute dimension, également ornementées. La plus colossale de ces cloches, qui passe aussi pour la plus grande cloche du monde après celles de Mingon et de Moscou, est si grosse que six hommes peuvent tenir à l'aise à l'intérieur. On l'appelle *Maha Gunda* et elle fut donnée à la sainte pagode par le roi Tarraouady; les Anglais, paraît-il, avaient voulu

l'emporter, mais elle tomba dans la rivière et lorsque, quelques années plus tard, on parvint à la retirer de l'eau et à la remettre en place, il y eut fêtes et réjouissances publiques.

Le *hti*, ou ombrelle sainte de la grande *dagoba*, en est la partie la plus précieuse; elle est faite d'une série de cercles



FIG. 22. — MOTIF ORNEMENTAL DE LA PORTE PRINCIPALE
DE LA GRANDE PAGODE A RANGOUN

en fer plaqué d'or et qui vont en diminuant vers le haut; au bord de ces cercles pendent des cloches d'argent et d'or qui tintinnabulent toujours gaiement au moindre souffle d'air; au sommet est une fleur de lotus formée de pierres fines. Cadeau magnifique du roi Mindon-Miu, cette ombrelle gigantesque fut, à son inauguration, l'objet de fantastiques démonstrations de foi fanatique et de dons en pierres précieuses dus aux fidèles, et qui sont estimés, comme valeur



FIG. 23. — L'OMBRELLE SAINTE DE LA GRANDE PAGODE DE RANGOUN





monétaire, à sept lacks de *roupies* (environ un million de francs) (1).

A l'intérieur des pagodes, les autels sont couverts de fleurs, d'offrandes, de cierges décollant leur graisse noire et illuminant les innombrables Bouddhas. En effet, dans tous les sanctuaires, dans tous ces édicules, dans toutes ces pagodes, on ne voit que de nombreux Bouddhas figés dans les trois poses hiératiques, consacrées et orthodoxes, poses d'ailleurs toujours les mêmes : assis, debout ou couchés. Quant il est assis, les jambes croisées, le Bouddha médite, sous l'arbre sacré, pour arriver à la connaissance. Quand il est debout, il enseigne, tenant de sa main gauche les plis de sa robe largement ouverte et la main droite levée. Quand il est couché sur le côté, il est dans l'attitude qu'il choisit pour quitter ce monde et s'absorber dans le Nirvâna ou béatitude finale et pérennelle.

Il est une galerie, dans ce sanctuaire, où l'on peut compter jusqu'à soixante-deux Bouddhas, de toute taille, en bois doré, en acier, en bois noir, en bronze, en ciment, les yeux et la bouche colorés, vêtus de draperies aux bordures incrustées d'or, de pierres rouges, vertes ou bleues. Dans une autre galerie, tous les Bouddhas sont debout, en une procession tout au long des murs. On pourrait prendre ces galeries pour de véritables magasins de statues.

Le dieu revêt ici toutes les expressions possibles, sérieuses ou sévères, plaisantes, placides ou souriantes, ironiques même parfois. Il est rarement beau, laid le plus sou-

(1) La valeur d'une *roupie* est variable, de 1 fr. 40 à 1 fr. 50.

vent, avec son nez long, large, la bouche trop accentuée, les oreilles toujours démesurément allongées et pendantes; l'exécution en est simple, pas un pli, sauf les trois plis réglementaires du cou; les épaules sont hautes, les pieds et les mains primitifs. Aucune valeur d'art réelle, sauf la valeur archéologique ou la valeur des matières mêmes dont ces statuettes sont composées, l'or, l'argent, le bronze, et les pierres précieuses n'étant pas épargnés par les fidèles.

Or ces fidèles, dans les sanctuaires, prient à haute voix, avec ardeur, et les mains jointes; ils y mettent, on le sent, toute leur âme. La tête inclinée jusque par terre, la croupe ronde sur laquelle la soie du *thamein* se tend, prosternées, les femmes sont comme prostrées plutôt dans une attitude de recueillement indicible et que rien, à aucun moment, ne parvient à distraire de leur mystique abandon. C'est là une atmosphère presque effrayante de foi et d'ardeur, de fanatisme et d'adoration pour ce dieu qui ne fut qu'homme, divin à force de gloire et de douceur, magnifié et déifié à force d'adoration et de prières séculaires qui montent vers lui, vers son image, magnétiquement.

On connaît d'ailleurs assez l'histoire du Bouddha; néanmoins je me fais un plaisir tout personnel de la noter pour moi-même.

Sakya Mouni (docteur de la famille des Sakya), Siddharta ou Gautama, nom sous lequel il est le plus connu, naquit au sixième siècle avant Jésus-Christ. Son père Sudhodana régnait sur le royaume de Kapila-Vastu, près du Népaül actuel; à seize ans, il épousa Gopa, fille d'un roi également de la famille des Sakya. Une prédiction avait annoncé à

Sudhodana que son fils deviendrait un Bouddha à la vue des quatre signes suivants : la vieillesse, la maladie, la mort et la vie ascétique. Le roi prit donc ses mesures en conséquence, afin d'en éviter la manifestation devant le jeune prince ; mais Gautama rencontra successivement un vieillard accablé du poids des ans, un lépreux, un cadavre et enfin un ascète à l'allure calme et digne. Ce fut pour lui comme une révélation ; décidé de quitter le monde, il rentra dans son palais, où Gopa venait de lui donner un fils ; malgré toutes les supplications des siens, il partit la nuit suivante, jetant un dernier regard à la femme aimée et à l'enfant qu'il abandonnait. Il eut ainsi l'héroïque courage de partir ; quand il fut loin de sa demeure, il renvoya son cheval et son écuyer, échangea ses habits princiers contre de pauvres vêtements de mendiant errant et coupa sa longue chevelure avec une serpe ; la bosse que l'on voit sur la tête des images du dieu figure le tronçon inégal des cheveux tranchés par l'outil grossier. Cet épisode de sa vie s'appelle la « Grande Renonciation. »

Après, commença la seconde période, celle de « la Préparation » ; il alla étudier à Patna avec deux brahmes ermites qui l'instruisirent et lui apprirent la mortification. Puis, il vécut pendant six ans dans la forêt de Wimla, pratiquant l'austérité la plus sévère, ne mangeant plus qu'une seule graine ou un seul fruit par jour ; à ce régime, il tomba dans un état de misère physique effrayante ; ce n'était plus qu'un squelette vivant dont la statue du Bouddha ascète, de Likri, qui est au musée de Lahore, peut donner une idée précise. Il dut donc se résigner à se nourrir pour reprendre de nouvelles forces. Ensuite il eut à résister aux filles du démon

qui déploierent, pour le tenter, toutes leurs séductions... et cependant la divine lumière ne descendait pas en lui. Il se retira alors, par surcroît de pénitence, dans une autre partie de la forêt (Bodhimanda, à Gaya), où il resta pendant sept semaines; dont quatre, sous le célèbre arbre *Bo* (1), assis, les jambes croisées dans la pose bien connue, ne prenant aucune nourriture, et comme soutenu par une puissance surnaturelle; long jeûne, incessante et profonde méditation, dont il sortit en atteignant enfin la suprême sagesse : il était *bouddha* (sage, illuminé).

Ayant donc reçu pour ainsi dire la grâce, il commença la troisième période. Il alla prêcher à Bénarès et dans un certain nombre de villes de l'Inde, où il répandit sa magnifique doctrine. Il mourut, âgé de quatre-vingts ans environ, près de Delhi ou en Assam; on n'est pas fixé sur le lieu précis.

Selon la doctrine nouvelle, l'homme pratiquant la vertu peut parvenir sur terre à la dignité de Bouddha; après sa mort, il entre dans le Nirvâna (2), béatitude ou anéantissement final qui met un terme à la série des existences par lesquelles tous doivent passer, la vie étant considérée comme un fardeau dont il importe d'être délivré à jamais. Ceux qui se sont mal conduits transmigrent dans le corps des animaux. Le bouddhisme est plutôt un système de philosophie qu'une religion, la morale en est pure et très élevée; il prescrit la compassion et la charité, l'amour du prochain, la mortification, ce qui le rapproche le plus de la morale chrétienne. Tout en ayant conservé le culte de la plupart des dieux hindous et une partie des cérémonies brahmaniques, il n'accorde à ces

(1) *Ficus religiosa*.

(2) Signifie littéralement : repos, félicité, béatitude.



FIG. 24. — VOITURE DE FÊTE BIRMANE



divinités qu'un respect mitigé et adresse des prières au fondateur et aux autres bouddhas ou illustres docteurs, considérés comme demi-dieux; il rejette les prescriptions des Védas, repousse les sacrifices sanglants, le culte impur du lingam, supprime les castes et n'admet, au pied de ses autels, que des offrandes de fleurs, de fruits, de riz.

Gautama transmet sa doctrine à son principal disciple Mahakaya, et, de disciple en disciple, ou plutôt de bouddha en bouddha, les chefs religieux se succédèrent directement après lui; le dernier mourut en Chine au treizième siècle. Au quatorzième siècle le pontife se transporta au Thibet, où il prit le titre de *Dalaï lama* (prêtre de la mer), qu'il porte encore aujourd'hui.

Les prêtres bouddhistes, au contraire des brahmes qui doivent se marier, vivent dans le célibat, se rasant la tête; ils sont amplement vêtus de jaune et demeurent généralement en communauté; ils sont appelés *lamas* en Mongolie, *bonzes* au Japon, *ponghys* en Birmanie et *mamodururs* à Ceylan.

Les religieuses sont vêtues d'amples vêtements disposés à peu près de la même manière que ceux des *ponghys*; elles sont, en quelque sorte, d'institution divine, puisque leur fondation remonte à Sakya Mouni lui-même. Le Bouddha n'avait aucune confiance en la vertu et la persévérance féminines; ce ne fut que sur les instances réitérées de son disciple Ananda, et bien à contre-cœur, qu'il consentit à l'établissement de communautés qui furent soumises à une règle sévère, et dont son ex-épouse et sa tante Gautami, qui l'avait élevé, furent avec cinq cents autres femmes de la famille des Sakya, les

premiers membres très fervents. Les couvents sont maintenant plus rares qu'au commencement du bouddhisme; il y a aussi des religieuses qui vivent séparément dans de petites maisons attenant aux pagodes. Souvent moins réservées que les religieux, elles sollicitent volontiers la charité du passant; beaucoup de celles que j'ai aperçues jusqu'ici étaient plutôt vieilles et absolument dépourvues d'attraits avec leur tête rasée, ce qui met le comble à leur disgrâce physique.



25. — ÉLÉPHANTS TRAVAILLANT SUR LES CHANTIERS A RANGOUN

CHAPITRE IV

En route pour l'intérieur. — Mœurs et coutumes des Birmans. — La femme birmane.
— Le village de Mag-Wé.

4 octobre.

APRÈS une nouvelle journée de *shopping* très fatigante, nous prenons le train à 10 heures du soir pour Prone.

Pendant le trajet j'étais endormi, quand tout à coup je sens tirer la couverture qui était étendue sur mes jambes; c'était, me dit-on, un voleur, de ceux qui ont ici l'habitude de chiper tout ce qu'ils peuvent attraper par la portière du compartiment.

Après une nuit d'insomnie, nous arrivons à 6 heures du matin à Prone, d'où nous prenons le bateau pour Mag-Wé. Ma cabine à bord est certainement plus agréable que celle que j'avais sur le *Warwickshire*.

Cette ville de Prone que je viens de quitter est située dans un cadre à la fois gracieux et pittoresque, entourée de collines aux teintes variées. Avec ses trente mille habitants, et perchée sur un promontoire verdoyant qui domine le cours du fleuve, Prone est le chef-lieu de la région du delta et la résidence d'un gouverneur anglais.

A partir de Prone, le paysage se déroule de chaque côté

de l'Irraouadi, de plus en plus gracieux, avec de jolies montagnes se détachant sur un ciel turquoise. Plus loin le fleuve commence à se rétrécir, les villages sont plus rapprochés et des cultures dénotent la présence d'une population plus nombreuse.

Peu après, sur la rive gauche, en amont, s'étage sur une



FIG. 26. — SUR L'IRRAOUADI. — BATEAU DE LA COMPAGNIE BRITANNIQUE

colline Tha-yet-mio, dite « Cité du manguier ». C'est plutôt un grand village, très important, autrefois ville frontière, et où les Anglais avaient établi des cantonnements avant l'annexion. Plus loin, au pied des montagnes violettes, on passe près de Minhla, où il y a un fort birman démantelé.

Pendant le trajet on croise souvent des chaloupes à vapeur, avec leurs chalands et des barques chargées de cultures. Bientôt le paysage change d'aspect, et devient d'au-

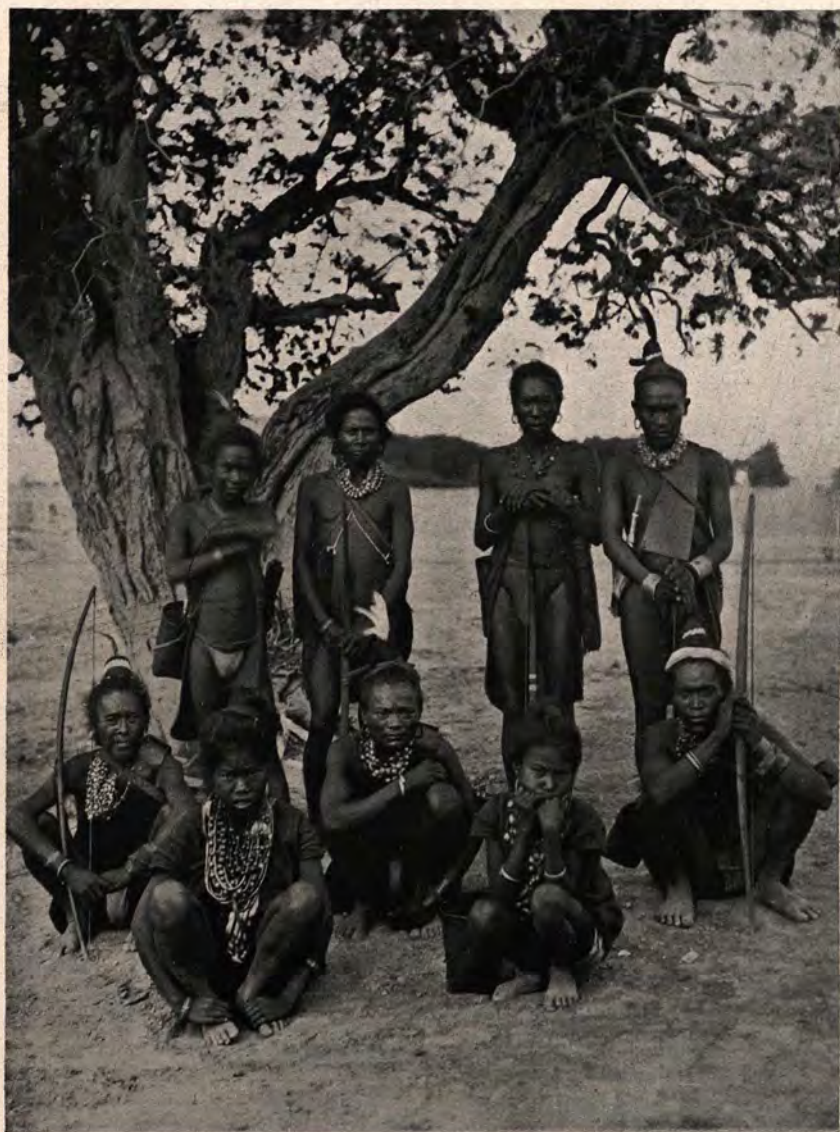
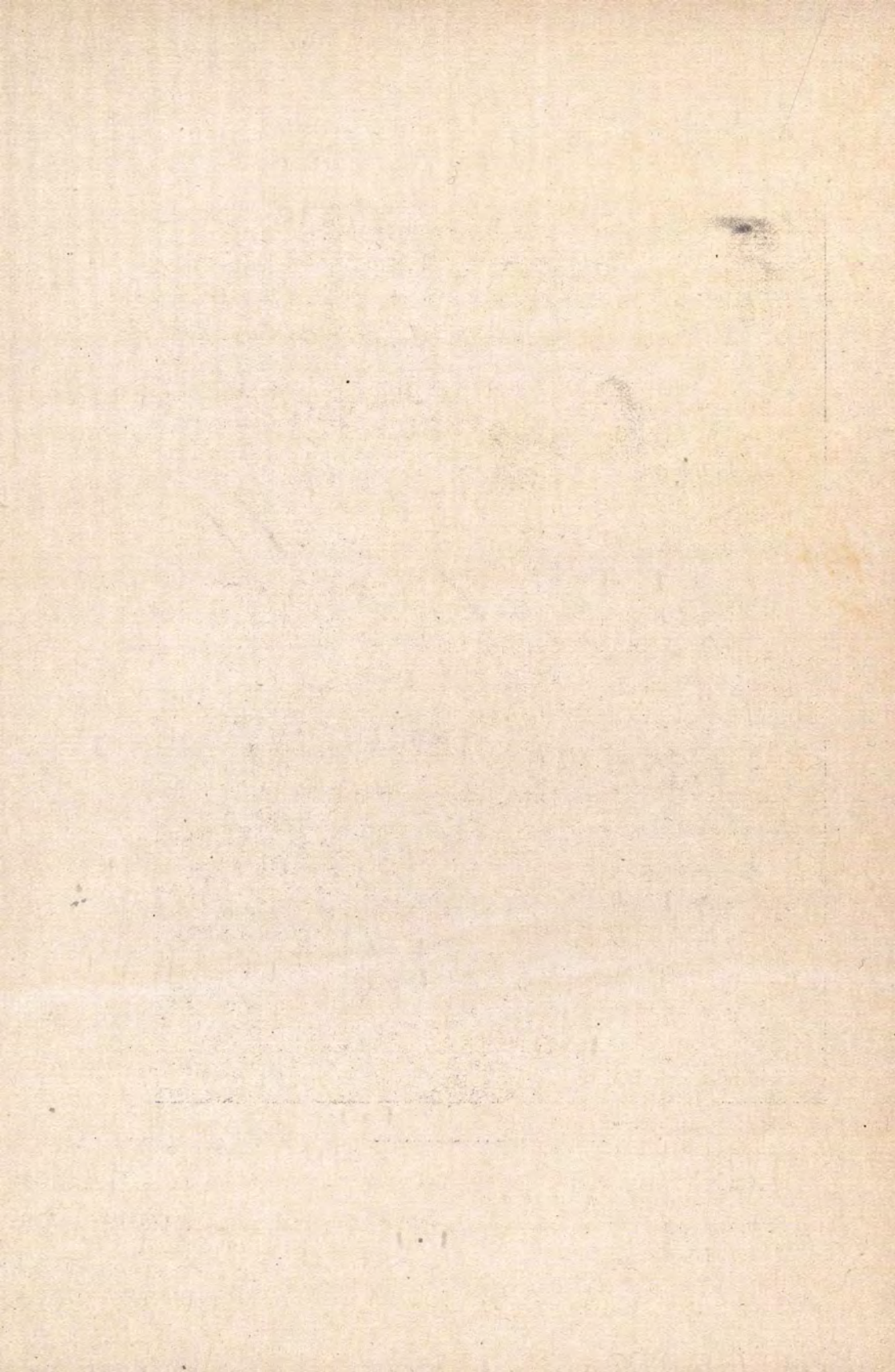


FIG. 27. — TYPES TCHINES



tant plus fantastique que la nuit est venue, avec un clair de lune merveilleux. Le sol paraît boursoufflé, comme raviné de divers côtés sur les rives et dans le lointain. On me signale à droite, pas loin de Minbu, dont nous approchons, des volcans de boue jaillissante, situés dans le voisinage.

Au delà s'étend une grande plaine et le lit du fleuve est garni de nombreux bancs de sable. Bientôt les rives se relèvent, on voit de curieuses falaises très ravinées par les eaux, et vers minuit nous arrivons, sur la rive gauche, à Mag-Wé, situé presque en face de Minbu.

5 octobre.

J'ai enfin passé une bonne nuit. Smith me présente aujourd'hui à une dame Birmane de sa connaissance et qui est vraiment ravissante et amusante.

C'est maintenant la « grande semaine » à Mag-Wé : courses, polo, tir au ball-trap, etc.

Après le déjeuner, nous assistons à une course, très drôle, de poneys minuscules tout à fait comiques.

J'observais les habitants qui sont certes intéressants. Les Birmans sont en général très joueurs et risquent de grosses sommes. Le gros pari de la journée, entre deux indigènes, était de 2 000 roupies.

Dans la rue, les Birmans apportent la bonne humeur des gens bien portants et insouciant; ils ne sont pas grêles comme les Hindous, mais trapus, bien campés sur leurs reins, solides et bien musclés; larges figures sans barbe, couleur d'ambre doré, et d'expression ouverte; de tournure dégagée, ils sont coquets, bien tenus dès qu'ils le peuvent, aimant passionnément les couleurs claires et surtout le rose,

toujours le même, un rose de Chine, vif, écrasant pour tous les teints, sauf pour ceux-là qui ne peuvent avoir aucune prétention à la fraîcheur. Tous ou presque tous en portent, soit en *putso* enroulé autour d'eux, soit en écharpe; leur tenue ne diffère de celle des femmes que par la manière de



FIG. 28. — VOITURE ET TYPES BIRMANIS

disposer la jupe, plus bouffante en avant, et par la coiffure; ces dernières, toujours nu-tête, ont les cheveux très lisses à la chinoise, le chignon haut placé, souvent orné de fleurs; les hommes portent de même les cheveux longs, tordus, noués ou enroulés dans leur écharpe rose en soie légère, qui fait deux fois le tour de la tête et se rentre en bout, sortant sur le côté; enfin, l'*unghy*, petite casaque courte, blanche, s'envole en arrière; ils ont vraiment l'air confortable et à



FIG. 29. — BATEAU BIRMAN POUR LE TRANSPORT DU RIZ



30. — PRINCESSE BIRMANE

l'aise. C'est un vrai plaisir de voir ainsi les deux sexes habillés à peu près de même, possédés de la même prédilection pour les belles étoffes de soie; les hommes froufroutent comme les femmes et le contentement luit sur les larges faces aux larges bouches bien meublées.

Les Birmanes sont souvent charmantes, volontiers rieuses et coquettes dans la bonne acception du mot, très chics, très intelligentes et pas très grandes, mais robustes; le *thamein*, bien entendu, accuse des formes bien prises.

Le Birman est pacifique, il déteste la bataille et l'a, du reste, bien prouvé; il est aussi de nature extrêmement indépendante, d'où il résulte qu'il ne veut être ni soldat ni domestique; c'est bien juste s'il y a moyen d'en tirer quelque service de police; cela explique la présence, en Birmanie, de militaires *sikhs* et hindous, et des Madrasiens qui font les gros travaux ou sont employés comme *boy*.

Lorsque le Birman possède un champ de riz, petit ou grand, l'ensemencement est dévolu à la femme; pour le reste de la culture et la récolte il prend des *coolies* qu'il paie avec la dite récolte; le surplus est pour ses besoins, qui ne sont pas grands. De leur côté, les femmes, qui sont aussi très indépendantes, aiment à tenir boutique; dès qu'elles ne sont plus des enfants, leur rêve est d'être marchandes; leur but est, après avoir pourvu à la vie quotidienne, d'acquérir des bijoux, or et pierres précieuses, sauf à les engager pour vivre dans des jours moins heureux, car d'économie il ne saurait être question.

Le soir, nous dînons en plein air, éclairés par deux bou-

gies, ce qui m'arrive pour la première fois dans ce pays. Je suis absolument stupéfait de la quantité invraisemblable d'insectes qui viennent nous incommoder pendant le repas, entrer dans nos verres, envahir nos plats, et obscurcir littéralement nos faibles lumières.

6 octobre.

Je tombe malade de la fièvre paludéenne.

7 octobre.

Toujours la fièvre.

8 octobre.

Ma fièvre se passe. Je vais voir le polo; cavaliers et poneys sont très bons; la plupart des Anglais sportifs jouent au polo et en raffolent.

9 octobre.

Jeu birman, pour commencer. C'est une course de poneys en liberté; le premier arrive dix longueurs en avance; ensuite course de chariots à bœuf, puis boxe, etc.

10 octobre.

Je retourne voir Smith jouer au polo. Quel jeu sportif! Je comprends fort bien le rajah d'Ullavar qui, pour le tournoi international du 1^{er} janvier 1903, amena sur le terrain du jeu un éléphant avec un énorme écrien en ébène, avant le jeu, pour remporter la coupe, et qui jura d'abandonner son trône s'il perdait la partie. Il la gagna, d'ailleurs; son adversaire

partit déconfit après une joute superbe. Ce soir, dîner du polo, et Smith mis en gaieté nous chante tout son répertoire.

11 octobre.

Aujourd'hui promenade dans Mag-Wé. Ce village est très intéressant, plein de pagodes, les unes plus curieuses que les autres.

La maison du capitaine Smith, à Mag-Wé, est située hors de la ville, sur le bord même de l'Irraouadi, large en cet endroit d'au moins deux ou trois kilomètres. La vue y est superbe et imposante. En face, sur le sommet d'une colline, brillent les dômes blanc et or de plusieurs pagodes. Au bord du fleuve majestueux, sur l'autre rive juste en face, à Minbu, se trouve l'embarcadère de la Compagnie des bateaux de l'Irraouadi. Aux environs, et tout autour de la maison, la jungle, moins épaisse cependant qu'ailleurs.

La ville elle-même s'étale sur un terrain plat. Elle n'a guère que sept à huit mille habitants environ, en partie Birmanes et en partie Chinois; c'est entre les mains de ces derniers que se trouve presque tout le commerce. Les Anglais occupent les environs et une grande place où ils ont installé le cercle, le polo, etc.

Le soir, grand dîner chez Mme Drury, où je vis plusieurs jolies femmes. Il est bizarre de retrouver ici, à cent kilomètres à peine de la jungle épaisse où sont les grands fauves et les buffles sauvages, un centre aussi civilisé, un milieu aussi policé, un salon du meilleur ton, avec d'aussi jolies femmes élégantes, une conversation aussi agréable et un

dîner presque aussi exquis que chez Voisin, à Paris. Quelle charmante femme que Mme Drury et ses charmantes compagnes! Son mari, M. Drury, m'a beaucoup aidé par son autorité comme gouverneur du district de Mag-Wé.

12 octobre.

Nous partons dans le *launch* du gouverneur du district, pour un *garden-party* projeté à Minbu.

13 octobre.

Mais c'est assez de repas et de repos. Je coupe court à toute cette vie mondaine et oisive, qui rappelle inutilement Paris et Londres, que j'ai justement fui pour me retremper au sein d'émotions neuves, dans une nature fruste.



31. — VILLAGE BIRMAN

CHAPITRE V

Départ pour la chasse. — Traqueurs et compagnons; les préparatifs de chasse dans la jungle. — Chasses à l'éléphant. — Mon premier succès. — Impressions et sensations d'un Européen dans la jungle. — Le célèbre Kwa-Biuk. — Une épitaphe bien moderne.

14 octobre.

NOUS partons enfin en chasse, ce qui n'est pas trop tôt, car je me sens vraiment las de toutes ces fêtes et j'ai soif de vie active, de vie au grand air, de mouvement et d'émotions neuves et fortes.

Dès 6 heures du matin nos chevaux sont sellés. Nous partons ainsi, à l'aube, au petit galop, par un temps superbe, frais et dispos, le cœur plein d'espoir.

Nous arrivons pour déjeuner à Tha-Ghain, où notre chef, parti dès la veille avec mon *boy* Nany, nous a préparé un excellent déjeuner. Après quoi nous faisons une sieste jusqu'à 4 heures. Nous remontons ensuite d'autres poneys et nous partons avec l'intention de passer la nuit à Ne-Mauc, dans l'un des *bungalows* installés à peu près tous les dix milles par le gouvernement anglais pour les commodités de ses subordonnés.

Cette chevauchée, depuis l'aube jusqu'à la nuit, nous a fait une soixantaine de kilomètres pour la première journée, ce

qui est beaucoup. Je m'en ressens, je l'avoue; je suis fatigué, n'étant pas encore entraîné, et mes cuisses me font mal de m'être tenu aussi longtemps à cheval. Je compte bien cependant m'y faire, ayant une nature assez endurante.

15 octobre.

Nous repartons de Ne-Mauc à l'aube encore, vers 6 heures du matin. Au bout de quinze milles, nous arrivons à notre lieu de destination, Polimbia, village assez étendu.

A peine arrivés, voici le chef du village, ancien *dacoït* (brigand), qui vient nous prévenir qu'un éléphant, terreur de la contrée, le fameux Kwa-Biouk, dont j'ai déjà précédemment parlé, avait trompété toute la nuit autour du village. Le *dacoït* nous supplia d'aller le rechercher et de le tuer, nous assurant que l'éléphant ne devait pas être bien loin.

D'ailleurs, il disait vrai, car, à peine étions-nous sortis du village que nous trouvons ses traces dans les champs de riz. En somme, la piste d'un éléphant est le plus souvent visible. Quelle joie l'on éprouve quand on voit pour la première fois, imprimée sur le sol, une large empreinte du pied de l'animal et qui fait dans la terre molle, comme un trou! Il peut arriver aussi, quand le terrain est sec, que l'on trébuche sur une dénivellation du sol, ce qui n'est autre chose qu'un de ces trous, datant du moment des pluies. Enfin, quand la trace est toute fraîche, elle se trahit à mille autres indices que les traqueurs reconnaissent tout de suite avec une rapidité surprenante et une sûreté de coup d'œil qui m'a toujours émerveillé.

Pendant une dizaine de kilomètres, nous pouvons suivre

les traces de notre éléphant à travers la jungle, sans résultat cependant. Comme il se fait tard et que nous sommes loin du village, nous rentrons avec l'intention de recommencer le lendemain.

Rentrés à Polimbia, Smith envoie son ordonnance acheter des vaches dans le village, afin de les attacher à quelques kilomètres du village, dans la jungle même, dans le but d'attirer les tigres.

Nous assistons à une grande discussion entre le vendeur et Smith, le premier tenant à vendre ses vaches quinze *roupies*, et nous ne voulant en donner que dix; enfin nous nous arrangeons au prix de quinze *roupies* pour les vaches tuées et nous devons lui rendre les autres au prix de location de cinq *roupies*. D'après eux, d'ailleurs, le tigre est un animal sacré ici, et il ne touchera pas les vaches, l'esprit malin l'en empêchera. Le tigre, dans ce pays, paraît être d'ailleurs assez inoffensif, et il est rare qu'il devienne *man eater* (1) ou *cattle eater* (2), grâce à la profusion du gibier. Le vieux chef *dacoït* nous conseille d'offrir ce soir à leur dieu, appelé *Knat*, une noix de coco, deux rameaux et quelques feuilles de tabac, car sans cela nous serions tués par les éléphants ou bien nous ne les trouverions pas. Pour leur faire plaisir, je donne l'ordre à mon intendant (qui s'appelle Po-Cheat) de faire ce petit sacrifice.

Cette histoire de tigres me rappelle le récit que me fit Smith de ce qui était arrivé environ deux ans auparavant à

(1) *Man eater* : mangeur d'homme.

(2) *Cattle eater* : mangeur de bétail domestique.

Rangoun. Un tigre fut trouvé un beau matin dans la grande pagode du milieu de la ville, semant la terreur partout. Un officier ayant résolu d'aller le tuer, les bouddhistes voulurent l'en empêcher, disant que c'était leur dieu qui s'était mis dans la peau du tigre. L'officier ne les écouta pas et tua l'animal. Cette histoire est connue dans tout le pays et sa véracité ne peut être mise en doute.

Ce soir des cris retentissent aux alentours du village; un troupeau d'éléphants est dans les champs de riz et les indigènes, postés dans les arbres, crient pour les effrayer. Nous avons de bonnes chances pour réussir demain; le pays est rempli d'éléphants; un *boy* arrive nous dire qu'ils sont tout près, mais la nuit est si noire que nous n'aurions que l'occasion de nous faire tuer.

16 octobre.

Levé dès l'aube, il est à peine 5 heures du matin que je suis prêt. Pendant que Po-Cheat sort nos carabines de leurs gaines, nous nous attablons, Smith et moi, devant un bon café au lait réconfortant, avant le départ. Les *shikaris* entourent notre petite table de camp et discutent entre eux. Ils nous indiquent de quel côté nous aurions le plus de chance de tomber rapidement sur des traces fraîches, avec l'espoir, bien entendu, de trouver celles du fameux Kwa-Biok.

Nos traqueurs sont au nombre de quatre : Tun-Ling, le plus connu de ce district; son frère, San-Nuyen, un jeune homme appelé Po-Aung qui, avec ses longs cheveux noir d'ébène et ses traits minces, ressemble plutôt à une jolie femme birmane; enfin le quatrième, un véritable sauvage, qu'on appelle Po-Aung. Nous avons aussi avec nous le chef

dacoït, grand vieillard desséché, âgé, au dire de ses camarades, de plus de quatre-vingts ans. Une vingtaine de *coolies* portent, en plus, nos provisions et nos lits de camp.



FIG. 32. — HALTE DANS LA FORÊT. — COOLIES TCHINES
(Photographie de l'auteur.)

On tombe enfin d'accord sur la direction à suivre et nous voilà en marche.

Je me sens, il est vrai, encore un peu raidi par notre chevauchée de la veille; mais, au fur et à mesure que j'avance,

je me détends, comme un cheval en course et je me sens bientôt plus à mon aise.

Après avoir traversé le petit village de Polimbia nous rentrons dans les champs de riz qui l'entourent et nous trouvons, au bout de peu de temps, des traces fraîches d'éléphants, qui doivent peut-être avoir passé près du village pendant la nuit. Comme le port des armes est interdit à tout Birman, et que depuis de nombreuses années les éléphants ne sont pas molestés, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils pénètrent la nuit presque dans le village même et chargent les hommes qui veulent les en chasser.

Nos *shikaris* nous signalent, parmi ces éléphants, deux surtout comme particulièrement dangereux, l'un Kwa-Biok, surnommé, et qui porte déjà à son actif huit morts d'hommes, l'autre, un vieux solitaire sans défense, tout aussi méchant que le premier.

Les traces que nous venons de découvrir sont fortement empreintes dans la terre molle de la rizière et décèlent visiblement, à un examen attentif, que l'auteur de ces marques doit être de grande taille. Après les avoir suivies pendant quelques centaines de mètres, nos traqueurs nous demandent, à l'aide de notre interprète, s'il faut continuer plus avant, car nous sommes sur les traces de l'autre solitaire et non pas sur celles de Kwa-Biok, que nous recherchons plus spécialement. En outre, l'interprète nous explique que l'autre solitaire n'est pas porteur d'un aussi beau trophée que Kwa-Biok. Aussi préférons-nous abandonner cette piste et courir les chances de celle de l'antagoniste de Smith, du fléau de la contrée, depuis si longtemps fameux.

Nous repartons donc à la recherche de traces nouvelles

que nous trouvons au bout de peu de temps. Elles sont encore plus grandes et nos hommes nous expliquent que celles de Kwa-Biouk sont faciles à discerner de celles des autres éléphants, vu qu'il traîne davantage ses pieds de derrière, que ceux-ci, comme ceux de devant, ont sous la plante des pieds des crevasses très visibles pour eux.

La trace est vraiment toute fraîche, et il est facile de s'en rendre compte, même pour un œil non exercé comme le mien.

Après avoir fait un kilomètre dans la rizière, la trace s'enfonce dans la haute jungle dont l'aspect grandiose m'impressionne vivement avec ses hautes herbes touffues, ses arbres énormes et variés, sa flore abondante et colossale. Nous marchons à la file indienne, vite et silencieusement, nous baissant, nous fauflant, nous glissant à travers les fourrés, ne perdant pas de vue les traces si clairement discernables malgré tout. Nous respirons à peine, retenant presque notre haleine, sans faire halte un instant, même dans les petites clairières, les rares clairières où pénètrent les rayons du soleil déjà brûlant malgré l'heure matinale.

Nous allons ainsi longtemps, dans le même ordre de file, nos traqueurs d'abord, Tun-Ling, puis Po-Aung, moi ensuite et enfin Percy Smith, lequel est assez sportif pour me laisser tirer le premier si nous devons rencontrer Kwa-Biouk.

La jungle devient de plus en plus épaisse; il est bientôt difficile de voir à plus de quelques mètres devant soi. J'avoue que mon cœur bat quand un des pisteurs entend un bruit. Malgré les lianes, les épines et les racines qui s'enchevêtrent et entravent notre marche, nous parvenons à aller encore assez bon train. Un peu plus loin nous trouvons des

fumées toutes fraîches; décidément l'éléphant ne doit pas être bien loin de nous. Il prend sa nourriture tout en marchant, car çà et là des branches de bambous cassées ou arrachées l'indiquent. Le vent est heureusement en notre faveur et nous sommes pleins d'espoir. Tandis que l'animal avance ainsi lentement dans les hautes herbes et que nous espérons le rejoindre bientôt, nous nous rendons compte au bout de peu de temps que nous ne gagnons guère de terrain sur lui.

Il est midi maintenant; Smith, qui est très fatigué, me conseille, en homme prudent, de nous arrêter pour déjeuner, ce que j'accomplis à regret. Nous faisons donc halte auprès du premier ruisseau que nous rencontrons et nous dévorons en toute hâte notre poulet au curry, pendant que le vieux chef *dacoït*, contraire à notre projet d'arrêt qu'il déconseillait, part en avant sur la trace de Kwa-Biouk.

A peine avons-nous fini de déjeuner que le *dacoït* revient sur ses pas nous prévenir qu'il a aperçu l'éléphant en train de se baigner dans une mare toute proche. Il nous supplie de repartir sans retard, afin d'arriver à temps pour rejoindre l'animal dans son bain. Regrettant un instant de gourmandise et d'avoir perdu la grosse bouchée pour une de moindre importance, nous repartons vivement, pour arriver bientôt à la mare indiquée, trop tard, et pour n'y constater que les traces certaines du bain que l'éléphant vient de prendre, comme pour nous narguer.

Il est environ 2 heures de l'après-midi quand Tun-Ling s'arrête et nous fait signe qu'il vient d'entendre l'animal tout près. Nous lui demandons d'avancer; mais il s'y refuse obstinément. Nous prenons donc la tête de la file et avan-



33. — LA JUNGLE EN BIRMANIE



çons d'une vingtaine de mètres avec beaucoup de précautions. Comme l'endroit où nous nous trouvons est complètement dénué d'arbres et qu'ici la jungle, qui change parfois d'aspect, est composée de hautes herbes, dites *elephant grass*, de beaucoup plus hautes que nous, nous voyons difficilement devant et autour de nous, même à deux ou trois mètres.

Je retourne sur mes pas et fais signe à Tun-Ling de monter sur un arbre qui se trouve à quelque vingt mètres en arrière. A peine celui-ci s'y est-il juché qu'il redescend nous prévenir avoir aperçu l'éléphant à trente ou quarante mètres devant nous, en train de se renfoncer dans la haute jungle arborescente. Nous avançons alors vivement et apercevons à distance une colossale croupe grise qui s'éloigne devant nous et nous cache ses défenses lesquelles, à en juger d'après le pied qui est grand, doivent être de bonnes dimensions.

Nous pensons un moment qu'il va s'arrêter de nouveau pour manger, mais il n'a plus l'air d'avoir faim et voilà qu'il a déjà disparu dans l'épaisseur formidable de la jungle. Vraiment les bambous sont si épais que ce serait folie d'avancer davantage. Tun-Ling nous a fait signe qu'il doit être arrêté devant nous. Erreur ! On entend les bambous craquer, puis le bruit s'éteint, comme un ressac lointain d'océan, au passage d'un grand vaisseau, et le silence morne et désolant de la jungle succède à ce fracas. Après un nouveau moment d'anxiété, nous entendons comme un grognement sourd et coléreux. Nos hommes s'imaginent que l'éléphant charge et s'enfuit avec vélocité.

Smith et moi nous sommes seuls à environ dix mètres de l'endroit où il a disparu ; épaule contre épaule nous atten-

dons. Smith est derrière un petit arbre rabougri où il n'y a place que pour un; je suis en somme le seul à découvert. Les roseaux craquent encore, l'éléphant va sans doute charger; pensais-je, mais il ne paraît pas d'humeur à le faire, ou bien il ne nous a pas entendus. En tout cas, rien ne vient; nous attendons quand même. Je sens le cœur de Smith battre contre le mien qui lui fait écho pendant deux à trois secondes qui nous paraissent des heures. Puis, nos traqueurs se rapprochent sur la pointe des pieds. Nous comprenons par là que l'éléphant doit s'être éloigné. C'est extraordinaire qu'une grosse masse comme un éléphant fasse souvent si peu de bruit à travers les bambous, les roseaux, les branches d'arbres. L'on n'entend d'habitude que quelques roseaux craquer de temps en temps et c'est tout.

Nous nous reposons quelques instants et puis nous continuons notre chemin. Nous avons déjà franchi une dizaine de milles et notre marche s'en ressent. Nous gravissons des collines, nous descendons dans des ravins, mais Kwa-Biouk nous a sans doute entendus, car nous ne regagnons pas de terrain sur lui. Après une autre marche de quatre à cinq milles, nous entendons derechef l'animal à environ deux cents mètres de nous, de l'autre côté d'un ravin. Mon cœur bat de nouveau. Je ne conseillerai certainement pas à quelqu'un ayant une maladie de cœur la chasse à l'éléphant, ni surtout celle du *rogue* (solitaire).

Je me demande en vain où cette course va nous mener, si l'animal va nous charger et si cette attente n'aura pas une fin plus digne que celle d'une mésaventure. Nous avançons dans la jungle formidable et voici qu'à tout moment nous assistons à un spectacle varié qui nous distrait de notre pour-

suite. Tantôt c'est un paon qui vient de se lever pas bien loin de nous; tantôt c'est une bande de singes qui nous redonnent une émotion. Quelquefois c'est une poule de forêt, des perroquets à longue queue qui voltigent çà et là.

L'endroit où je fis plus ample connaissance avec maître

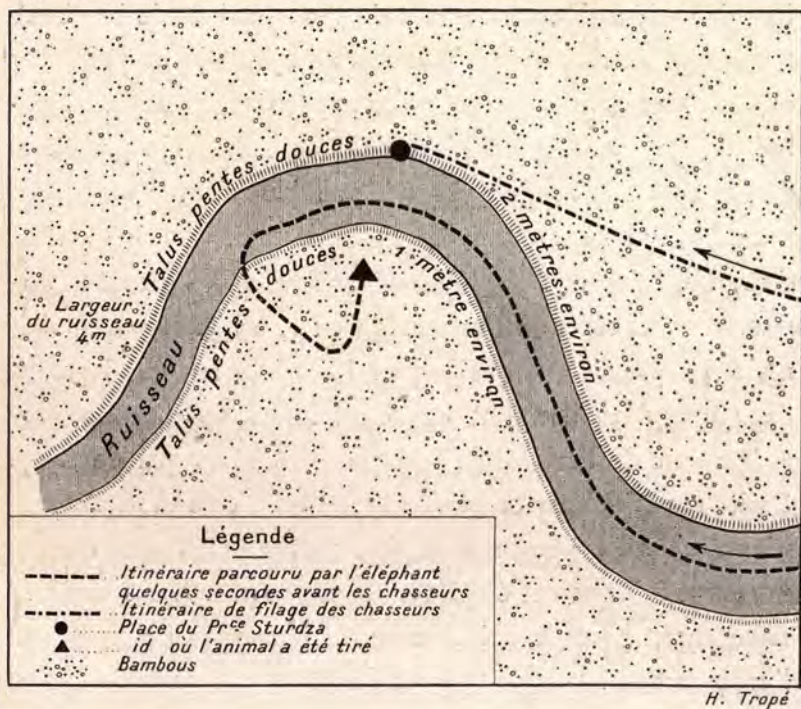


FIG. 34

(D'après un plan de l'auteur.)

Kwa-Biouk mérite quelque attention. Un petit ruisseau y coule entre deux petits talus, serpentant en de nombreux crochets, parmi les bambous si épais et si touffus que l'on a une peine infinie à pouvoir avancer (1). Je me dis qu'il faut cependant profiter de l'occasion. J'avance aussi vite que pos-

(1) Voici d'ailleurs ci-joint un petit croquis de l'endroit (fig. 34).

sible; malheureusement les branches mortes craquent sous mes pieds et quand j'aperçois l'éléphant, il sort de l'eau; je ne vois plus que son arrière-train, le reste a disparu derrière le talus qu'il monte. Il m'a sans doute entendu, car, à peine sorti de l'eau, il vient se placer à quinze mètres environ en face de moi; malheureusement de grosses tiges de bambous me le cachent, et, quand je le mets en joue, je ne puis tirer que sur une grosse masse noire apparue derrière ces bambous. Je vise donc en plein dans la masse, je presse la détente, un cri de rage y répond, puis plus rien.

Smith, qui vient d'arriver auprès de moi, me crie : « *Well done, Gregoire, well done. He must be down!* » Je ne l'avais pourtant pas entendu tomber. En effet, il n'était pas tombé, mais il repartait quelques secondes après au grand galop, dans une direction tout opposée. Nous approchons avec précaution de l'endroit, nous y trouvons pas mal de sang. Smith me fait observer que l'éléphant doit être mortellement blessé quand même, et nos pisteurs me disent que c'est la première fois que cet éléphant ne charge pas. Il est trop tard maintenant pour le suivre et nous pensons le rattraper et l'avoir demain.

Afin de nous délasser de la fatigue nous prenons d'abord un bain dans une mare sur notre route, avant de gagner un gîte pour la nuit. En somme je suis joyeux, et ce jour peut compter, je crois, comme un des plus remplis d'émotion de ma vie.

Comme le village de Se-Thah n'est distant que de deux milles, nous l'atteignons en peu de temps, après notre bain. Les indigènes nous installent à la maison de repos qui existe dans tout village birman et où tout étranger qui passe par

le village est assuré d'un gîte pour s'y reposer la nuit.

Cette sorte de maison de repos ou d'hôtellerie gracieuse diffère d'aspect et de confortable, suivant la grandeur et la richesse du village. A Se-Thah, petit village pauvre, elle n'est composée que de planches juxtaposées sur quatre piquets, tandis qu'ailleurs elle est en paille. Celle où nous nous installons est sur la grande place du village. Comme nous manquons un peu d'entraînement, Smith me conseille, ce qu'il veut faire pour lui-même d'ailleurs, de me faire masser, opération que les Birmans, m'assure-t-il, pratiquent avec un art consommé. Nous voilà donc paresseusement couchés, livrés aux béatitudes du massage birman, au milieu des villageois qui nous entourent. Mais l'agrément ne fut que de courte durée, car, n'ayant pas de moustiquaire, les hideux moustiques en profitent pour se ruer sur nous et nous empêcher de fermer l'œil de la nuit.

17 octobre,

Le lever du soleil me trouve habillé et prêt à partir. Après deux milles sur la trace de Kwa-Biouk, la piste s'enchevêtre avec celle d'un troupeau d'une vingtaine d'éléphants qui viennent de passer par là. Nos pisteurs nous disent qu'il doit être dans ce troupeau et que nous ferions bien de le suivre. Nous le suivons donc pendant quelques milles et, arrivés dans un bas-fond, j'aperçois à environ deux cents mètres de nous, montant une colline, des éléphants passant par une petite éclaircie. A peine eus-je le temps de m'apercevoir que nous étions si près des éléphants, qu'en voilà un énorme qui, comme une locomotive lancée à fond de train, nous

charge, devalant la côte à travers les bambous et les arbres. Arrivé à vingt mètres de nous, je tire mon premier coup de fusil, ce qui ne l'arrête pas. Je lâche alors un second coup de mon 450 qui l'arrête une seconde; mais voilà qu'il revient; Smith, aussitôt, lui envoie une balle de son 577 dans le cou. L'énorme animal s'arrête, tournoie, chancelle, puis tombe comme une masse, se relève pourtant à notre profonde surprise... Mais l'effort était trop grand, il était atteint trop dangereusement; il se retourne, retombe à environ quinze mètres de nous. Pendant ce temps, le troupeau d'éléphants, effrayé par les détonations, galope de ce côté; nous sommes prêts cependant à les recevoir si l'un d'eux s'avisait de revenir vers nous; mais aucun ne revient. L'éléphant que j'ai tué est une femelle, ayant comme dimensions quatre pieds anglais de tour à la base du pied de devant, huit pieds deux pouces de hauteur à l'épaule; elle est d'une taille au-dessus de la moyenne de son sexe, dans ce pays. Ma première balle lui a traversé le ventre, et la deuxième le muscle de l'épaule gauche, puis est entrée dans les poumons; quant à la balle de Smith, elle lui est entrée dans le cou et s'est perdue dans la tête.

Je ne dois pas oublier de noter l'épisode burlesque de maître Po-Cheat qui se trouvait derrière moi; affolé, il usa de mon fusil 375, mit l'éléphant en joue et, quand il eut lâché le coup, alla rouler à deux mètres de là, à cause du recul de la carabine et de la poudre cordite. Quand, après avoir tué l'éléphant nous nous retournons, il nous semble que sur les arbres et les tiges de bambous avaient poussé de véritables grappes humaines; ce sont tous nos chasseurs, Po-Cheat



D'après un croquis de l'auteur, par J. Labrousse.

35. — « Un éléphant, comme une locomotive lancée à fond de train, nous charge... » (Page 83.)

juché à environ dix mètres du sol sur un arbre, d'autres suspendus par les mains aux bambous.

Le restant de la journée se passe au dépeçage et à la mise en beltong de la viande, ce qui se pratique de la manière suivante : on couche l'éléphant sur le côté et l'on commence par détacher l'oreille à l'endroit où elle est le plus tendre; on détache ensuite avec des couteaux la peau du cou et du ventre, jusqu'au vif; après quoi, on détache les membres supérieurs. On coupe longitudinalement la peau du ventre; on brise les côtes que l'on ouvre avec force; on sort les intestins qui sont d'un poids et d'un volume remarquables. On enlève le foie, les poumons et le cœur; on détache la tête et l'on recueille le sang avec soin. Un côté achevé, on retourne la bête et l'on refait la même opération pour l'autre. Ce dépeçage terminé, on procède à la confection du beltong, en séchant la viande, coupée en lanières; au soleil.

Nous mangeons dans notre curry un peu de cœur d'éléphant; mais j'avoue que cela n'a rien de friand.

Nous entendons, non loin de nous, le petit de la femelle que nous avons tuée. Nous nous dirigeons alors vers l'endroit où nous pensons l'avoir entendu se plaindre; mais comme il change à tout instant de place, et qu'il finit par se taire, nous ne pouvons le retrouver et nous y renonçons. Nous passons la nuit dans la forêt, à cent mètres de la carcasse, comme dans les temps préhistoriques.

18 octobre.

Réveil à 6 heures du matin. Il nous fut impossible d'arracher nos chasseurs de ce qui restait de la carcasse. Ils sont là, comme une bande de vautours.

Tous les villageois des environs viennent aussi chercher leur part de butin. Dans l'après-midi, nous repartons sur la piste de Kwa-Biouk. Malheureusement cette piste est tellement enchevêtrée avec celle d'autres éléphants que nos pisteurs ont de la peine à s'y reconnaître et que nous avançons difficilement, lui laissant en outre le bénéfice de l'avance qu'il a déjà sur nous.

Nous sommes obligés de nous arrêter pour la nuit auprès d'un petit ruisseau, dans lequel Mang-Pauc nous fait une pêche fructueuse, en prenant des poissons à la main.

19 octobre.

Nous voici à nouveau, dès l'aube, sur la piste de Kwa-Biouk que nous ne parvenons pas à rejoindre. D'ailleurs, le plus communément, on n'a de chance d'atteindre l'éléphant que s'il s'arrête pour manger, ce qui lui fait perdre de son avance. Mais ce n'est là aussi parfois qu'un moment de chance, car la moindre imprudence peut effaroucher cet animal méfiant. On est obligé d'avancer sans parler, sans fumer, sans tirer un coup de fusil, même si l'on a l'occasion d'abattre une pièce rare. Une seule préoccupation doit tenir le chasseur d'éléphant : joindre l'animal et l'abattre. Aussi l'anxiété est-elle toujours grande, l'émotion continue et les impressions fortes. Nous allons ainsi toute la journée et nous sommes réduits à passer la nuit dans un petit *bungalow* abandonné, appelé Aï-Mé, et que nous trouvons sur notre passage.

20 octobre.

Nous sommes encore toute la journée sur la piste, mais en vain. Découragés, nous retournons le soir à Polimbia.

21 octobre.

Nous passons toute la matinée en repos; le soir nous allons essayer de tirer des *thamines* (cerfs). J'en aperçois deux, mais ne puis les tirer.

22 octobre.

Nouvelle matinée de repos. Le soir nous repartons pour Ai-Mé, où d'après nos *shikaris* se trouvaient tous les éléphants. Vers 8 heures et demie du soir, après notre dîner, on entend barrir un éléphant à environ deux milles de notre campement.

23 octobre.

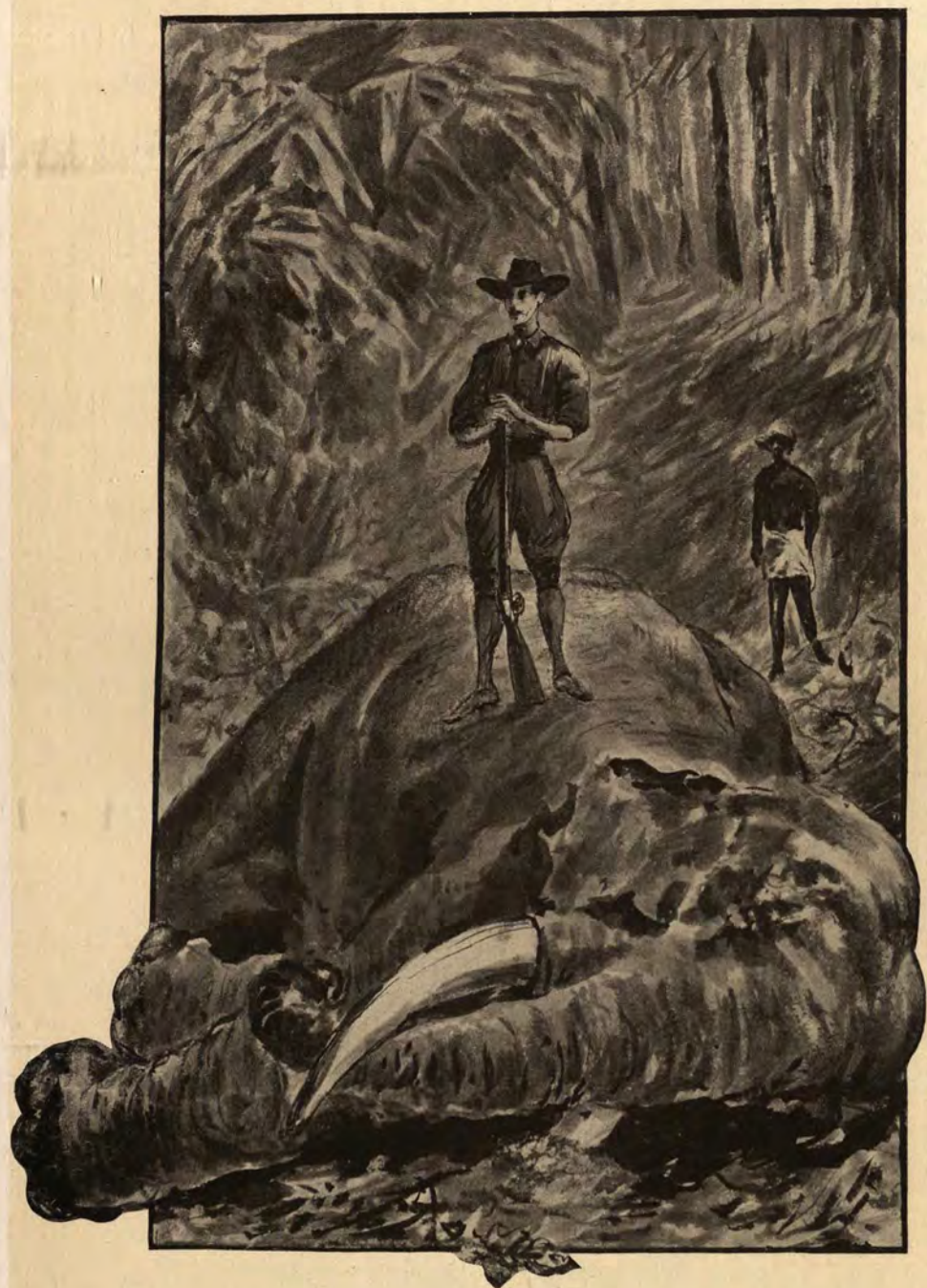
Nous partons à 5 heures du matin. A peine en marche depuis un quart d'heure, nous entendons de nouveaux barrissements d'éléphants; d'après nos *shikaris*, ce sont les femelles qui sont en chaleur et appellent le mâle, ce qui, disent-ils, ne leur arrive qu'une fois par an. Nous avons donc vraiment de la chance de tomber sur ce jour-là. Ce barrir d'éléphant, en cette occurrence, est singulier; on pourrait plutôt l'appeler un rugissement de lion, de lion en fureur, car il est plutôt plus fort et plus prolongé et se répercute à de très grandes distances à travers la forêt. Nous avançons dans la jungle, et les barrissements deviennent de plus en plus distincts.

Nous voilà tout près maintenant, à cent mètres à peine d'une vingtaine d'éléphants; mais la jungle est si épaisse que nous envoyons Tun-Ling en éclaireur. Il nous fait bientôt signe de nous rapprocher; tout à coup, les bambous craquent

de tous côtés, nous sommes en plein au milieu du troupeau sans cependant apercevoir un seul animal. Devant, de chaque côté les bambous craquent, ils sont en train de déjeuner à quatre ou cinq mètres de nous tout au plus. Les éléphants nous environnent de toute part; on les entend arracher les feuilles des bambous et leurs grandes mâchoires les broyer avec un bruit strident et un rauque sifflement de leurs poitrines puissantes, dont l'ahan rythmique indique l'appétit en train de s'assouvir.

Nous nous plaçons derrière un arbre et attendons l'occasion, car nous ne tenons pas du tout à tirer sur une femelle. Un bon quart d'heure se passe ainsi, au bout duquel la bande se décide à s'éloigner, ce qui est très heureux, car la place est très mauvaise, et si les femelles nous avaient sentis, nous y risquions notre vie.

Nous les suivons cependant, mais ils sont déjà loin, quand tout à coup, à cent mètres environ, les bambous craquent de nouveau. Tun-Ling nous fait signe que ce doit être un traînard. Nous avançons vers l'endroit où l'on entend le bruit et Tun-Ling, qui se trouve à vingt mètres derrière nous, nous refait signe de nous dépêcher, et, avec ses mains qu'il met devant sa bouche, nous signale que c'est un porteur de défenses. Je me hâte donc autant que possible, et au bas d'un ravin j'aperçois un énorme éléphant qui montre sa tête et son épaule. En cet instant, il est vraiment magnifique à voir, ainsi, dominant la jungle, avec ses grandes oreilles ouvertes, avec ses deux blanches défenses qui étincellent au soleil. M'a-t-il vu, m'a-t-il senti? Je l'ignore. J'épaule et je vise le cœur, car, cette fois-ci, je tiens à faire un beau coup



D'après un croquis de l'auteur, par J. Labrousse.

36. — « Cette énorme enveloppe, vivante et intelligente, n'est plus... » (Page 89.)

de fusil; la place est belle et je vois très distinctement l'éléphant. Puis le coup part et l'énorme animal vacille sur ses jambes. Je lui envoie encore trois balles pour l'assurer. Il tombe comme une masse. Quelle joie j'éprouve quand nous approchons. Nos *shikaris* ont vite fait de reconnaître le vieux Kwa-Biok, terreur de la contrée. Ma première balle lui a traversé la poitrine, je retrouve dans son pied droit de devant la blessure de l'autre jour. Kwa-Biok gît là, à l'endroit même où il s'élevait tout à l'heure dans sa beauté sauvage, puissant et fameux. Il n'y a plus de lui qu'un amas de chair grise qui apparaît dans les hautes herbes éclaboussées de sang. Cette énorme enveloppe vivante et intelligente n'est plus.

Nous passons la fin de la journée à retirer les trophées du corps de l'animal et à le photographier (1).

Mes trois premières balles sont dans la poitrine; la quatrième dans la trompe. Il mesure du bout de la trompe au bout de la queue 23 pieds 9 pouces anglais, du bas du pied au garrot 9 pieds 7 pouces et demi; circonférence du pied de devant à la base, à peu près 4 pieds 9 pouces; longueur de la défense de la sortie de la bouche 2 pieds 6 pouces; longueur entière de la défense 4 pieds 8 pouces. Le restant du corps appartient aux villageois de Polimbia. Ils vendent une grande partie de la chair au prix de 4 *annas* la livre; la peau de 1 pied et demi anglais de longueur, 3 pouces de largeur, se vend 8 *annas*, pour attacher les charriots; 4 *annas* chaque poil de la queue, pour empêcher les mauvais esprits de s'in-

(1) Malheureusement, presque toutes les photographies ont été perdues. Ayant employé des pellicules au lieu de plaques de verre, l'humidité et la chaleur les ont abîmées, quoique protégées par des boîtes de fer-blanc.

IN LOVING MEMORY OF
→ **KWA BIOUK** ←

(“LOST TRACK”)

*The Lord of the Magwe jungles for 25 years, who departed this life
22nd October, 1906,*

With many deaths to his credit and who was defeated and slain by
H. H. Prince Gregoire Stourdza in pitched battle on the above date.—

Erected by one who two years previously waked him up and rolled
him over, (note bullet hole on right cheek) who was charged like a train,
whose second barrel miss-fired when 10 yards off, and who laid at his feet
for some never to be forgotten seconds.

**DIED A HERO'S DEATH,
AND
PEACE BE UNTO HIS SOUL.**

Length from tip to tip 23'-6"

| *Height 9'-6". Tusks about 5'-0.*

carner; le membre génital sert de médecine pour les femmes et les rend gaies!...

.....
Je veux remercier ici le capitaine Smith, mon excellent



FIG. 38. — LES DÉFENSES DE L'ÉLÉPHANT KWA-BIOUK
(Collection de l'auteur.)

compagnon de chasse, qui eut la délicate pensée de m'envoyer plusieurs mois après, encadrée sous verre, une spirituelle épitaphe du fameux éléphant, et que je reproduis ci-contre (fig. 37) (1) :

(1) Cette inscription est gravée d'ailleurs sur le crâne de l'éléphant que mon ami Smith a gardé dans son jardin. Comme trophées personnels, j'ai rapporté les défenses reproduites ici (fig. 38), ainsi que les pieds, dont j'ai fait monter l'un en cave à liqueurs (fig. 39).




FIG. 39. — LE PIED DE L'ÉLÉPHANT KWA-BIOUK
(Collection de l'auteur.)

CHAPITRE VI

Départ pour le pays du tigre. — Polimbia. — La chasse au bison. — La panthère noire. — Les émotions du chasseur.

24 octobre.

 midi nous plions bagages et nous partons pour le pays du tigre. Theung-Miau, le *bungalow* est en très bon état et une rivière coule à dix mètres de nous. La soirée se passe à trouver un endroit propice pour attacher nos vaches. Nous ne constatons qu'une seule place avec des traces de tigres.

25 octobre.

Le gibier manque dans ces parages et les tigres aussi; nos vaches n'ont pas été touchées. Nous regrettons d'être venus jusqu'ici pour rien.

26 octobre.

Je vais tâcher de tirer un *sambur* (cerf), mais je n'en trouve pas.

27 octobre.

Me sentant aujourd'hui fort courbaturé, je préfère, afin de suivre la piste d'un troupeau de sept à huit éléphants, monter à cheval, mais il me fut impossible de les rejoindre. Le soir nous allons coucher à Polimbia.

28 octobre.

Le matin je me mets à la recherche de petits cerfs (*Ghee ou barking Deer*); impossible d'en trouver. Smith est parti



FIG. 40. — NOTRE CAMPMENT A POLIMBIA

(Photographie de l'auteur.)

aujourd'hui pour Mag-Wé; je vais donc continuer mes chasses tout seul.

29 octobre.

Montés ce matin de bonne heure à cheval sur la trace de nouveaux éléphants. Après une longue journée infructueuse,

je rentre à la nuit tombante et de mauvaise humeur à Polimbia. A peine étais-je assis à dîner qu'un coup de trompette se fait entendre à un kilomètre à peine du *bungalow*. J'apprends que c'est un éléphant qui vient de charger mes *coolies* et le vieux chef *dacoït* resté en arrière ; en réalité, ils se sont cachés derrière les arbres et rien ne leur est arrivé.

30 octobre.

L'éléphant qui a chargé nos hommes hier soir est l'autre vieux solitaire sans défenses ; il est donc inutile que je le tire. Je me dirige cet après-midi vers un pays appelé Ok-Pon. Il y a beaucoup de bisons dans cette contrée, mais, comme la distance est longue, je vais coucher à moitié route à Lébou. Le prêtre bouddhiste du village vient me souhaiter la bienvenue ; l'absence de mon interprète Po-Cheat me met dans l'impossibilité de comprendre même un mot de ce qu'il me dit.

31 octobre.

Départ à 6 heures du matin. Après douze milles au petit galop, je rattrape Po-Cheat avec les chariots à provisions qui sont partis hier soir. Ils ont été obligés de se frayer un chemin à travers la jungle et ils n'ont pas fermé l'œil de toute la nuit. Nous ne sommes plus qu'à un mille du lieu de notre destination, Ok-Pon. Enfin arrivés, et après une petite sieste, Po-Cheat me prépare le déjeuner. Tun-Ling ayant trouvé des traces de bison de ce matin, je me mets donc aussitôt en chasse. Tun-Ling avance avec beaucoup de précaution devant moi. Je juge donc que le gibier ne doit pas être loin. En effet, à peine avons-nous marché deux milles, qu'à vingt mètres de nous, deux grosses bêtes partent à fond de

train ; je le présume du moins, par le bruit, car il est impossible de les voir et il est inutile de les suivre plus longtemps. Nous ne les rattraperons pas maintenant qu'ils sont en éveil. Nous retournons donc au camp dont nous ne sommes qu'à trois cents mètres, d'ailleurs.

Je demande, par l'intermédiaire de Po-Cheat, des explications à Tun-Ling, sur ce qui s'est passé. Il me répond que ces animaux étaient des *tsines* (bisons malais) de grande taille et que nous ne les avons pas effrayés, mais que les hommes envoyés par Po-Cheat pour chercher de l'eau les avaient mis en éveil et fait détaler. Tun-Ling s'avise en outre de me faire un compliment auquel je suis très sensible. Il prétend n'avoir jamais chassé avec un Européen faisant aussi peu de bruit que moi. Ces gens-là ne sachant pas flatter et le silence étant une nécessité dans ces chasses, je retiens l'aveu avec plaisir.

1^{er} novembre.

Ce matin, nous nous remettons de bonne heure à la poursuite après les *tsines*. C'est vers les 10 heures seulement que nous trouvons une piste fraîche, que nous suivons assez longtemps. Mais nous n'avançons pas vite, car le terrain est couvert de pierres roulantes et de cailloux ; le sol est dur et les feuilles sèches tombées par place rendent la marche pénible ; en outre, on distingue difficilement les traces de *tsines* sur cette espèce de terrain, et il faut l'habitude consommée de mes hommes, leur œil exercé et perspicace pour distinguer quelque chose.

Enfin, vers les 1 heure et demie, les fumées que nous trouvons sont encore chaudes et nous pensons être tout près des



D'après un croquis de l'auteur, par J. Labrousse.

41. — « ... J'aperçois une superbe panthère noire... » (Page 97.)

tsines. Nous dévalons ensuite une côte rocailleuse assez dépourvue d'herbe. Tun-Ling et un autre traqueur perdent pour un instant les traces. Tout à coup, Tun-Ling me fait signe de la main sur notre gauche. Je tourne la tête et j'aperçois une superbe panthère noire qui vient vers nous au grand trot. Elle prend la côte en biais; elle ne nous a pas aperçus et passe à cinquante mètres de moi. A côté de moi était l'homme qui portait mon fusil; je voulus prendre mon arme, mais il la retint, ne voulant pas effrayer le bison que nous suivions depuis le matin, plus intéressé naturellement par la grosse viande du *tsine* que par l'attrait de chasse rare de la panthère noire. D'un geste brusque, je repoussai le traqueur, m'emparai de ma carabine 450, mis la panthère en joue, fis feu... mais hélas, je la manquai, car tout ceci m'avait fait, bien involontairement et malheureusement perdre du temps. Je l'avais tirée juste au moment où elle allait disparaître derrière un tronc de bambou; elle baissa le dos, leva la queue; je vis ma balle rentrer en terre au-dessus de son épaule, puis, comme si de rien n'était, elle continua son chemin; malheureusement je ne puis doubler mon coup, je ne la vois pas assez longtemps pour cela. Tun-Ling me refait signe, elle est arrêtée, à ce qu'il paraît, un peu plus haut; de ma place je ne puis la voir et quand j'arrive auprès de Tun-Ling, elle est repartie. Quelle veine, mais quelle guigne aussi, rencontrer une panthère noire, animal si rare, et la manquer! Ce ne fut pourtant pas ma faute; elle allait bon train d'ailleurs et sa taille était loin d'approcher celle d'un éléphant. Cette émotion fut forte; je rentre désolé au camp.

CHAPITRE VII

Nouvelles chasses au bison. — Tragédies et comédies de chasse. — L'ours manqué.
— Derniers efforts pour chasser le *tsine*.

2 novembre.

NOUS suivons toute la journée la piste d'un troupeau de *gaures* (bisons), sans pouvoir les approcher. Un léger incident me fit connaître l'esprit religieux des Birmans et leur attachement aux préceptes du bouddhisme. A un moment donné, pendant que nous suivions les traces des bisons, le traqueur Po-Aung, qui se trouvait devant moi, manqua de mettre le pied sur un serpent *coraït* (1), de la morsure duquel on meurt en quelques minutes. Po-Aung fit un bond par-dessus le reptile, pour l'éviter. Comme il avait son coutelas *dah* à la main, je lui dis de tuer le serpent, mais il me le refusa d'un hochement négatif de la tête. Jamais un traqueur ou un chasseur birman n'hésitera à vous aider à tuer autant de gibier que l'on voudra; mais il ne fera lui-même aucun mal à un animal, même venimeux, par respect pour ses convictions religieuses qui le lui interdisent.

Le soir, nous rentrons au camp, un peu déconfits de notre journée sans résultat, et accablés de fatigue.

(1) *Coraït* est le nom anglais de ce serpent.

3 novembre.

A cinq kilomètres du camp, nous tombons sur la piste fraîche d'un *tsine* que nous suivons. A peine avons-nous franchi ainsi trois à quatre kilomètres que je vois soudain la tête et le garot d'un gros *tsine*, le reste du corps étant caché par les herbes, très hautes en cet endroit. L'animal est de profil et cherche évidemment à se rendre compte du danger qui le menace; quoique sa tête ne soit pas tournée vers moi, il flaire notre présence. Je me vois donc obligé de viser le ventre au jugé, cherchant le cœur, à travers les broussailles. Aussitôt le coup de carabine tiré, le *tsine* part au grand galop. Je me demande si je l'ai manqué, ce qui ne me paraît guère possible, car il se trouvait à peine à dix mètres de moi, et je sais avoir bien visé.

Nous partons immédiatement sur ses traces; on n'aperçoit pas une goutte de sang pendant une cinquantaine de mètres, ce qui me désole; mais voilà du sang tout d'un coup sur toutes les feuilles et mes traqueurs sont contents. Nous poursuivons notre marche et nous voyons maintenant du sang partout. Au bout de quelques kilomètres on n'aperçoit plus rien et les traces de la bête deviennent de plus en plus difficiles à suivre. Nous faisons péniblement un mille toutes les deux heures. Comme la nuit tombe, nous sommes réduits à rentrer. Mes hommes sont cependant pleins de confiance et ils m'assurent que nous rattraperons notre bison demain. Je l'ai tiré avec mon 450, avec balle solide.

4 novembre.

Dès l'aube, en chasse, sur les traces du bison que nous suivons toute la journée. Je commence vraiment à me décou-



FIG. 42. — BISON MALAIS MORT
(Photographie de l'auteur.)

rager, car, vers les 4 heures, nous n'étions pas plus avancés que le matin. Mais il en est souvent ainsi avec la chasse au bison; des chasseurs de la contrée, expérimentés et entraînés, n'ont pas été plus heureux, car il leur est arrivé, ainsi

qu'à moi, de poursuivre en vain un bison pendant des heures et des journées.

Je ne puis qu'admirer mes traqueurs ; ils sont merveilleux ; ils ont le flair subtil, l'œil sagace et suivent comme une vraie meute la piste qu'ils perdent quelquefois, mais que Tun-Ling, perspicace et exercé plus qu'eux tous, leur fait retrouver. Ce dernier, qui est en tête, s'arrête subitement vers les 5 heures et me fait signe d'approcher. J'accours et j'aperçois enfin les cornes et la poitrine d'un *tsine*, à vingt mètres. L'animal avait son regard dirigé vers nous, le nez au vent. Je vise la poitrine et je fais feu. Aussitôt deux bisons partent et me chargent à fond de train. Je n'ai que juste le temps de sauter derrière un arbre. Ils passent comme une trombe lancée à trois ou quatre mètres de moi. Je n'ose doubler mon coup, tous mes hommes étant à quelques pas derrière moi ; les bisons, qui les chargent aussi, renversent mon poney qui suivait en arrière, tenu à la main par Po-Cheat, lequel naturellement l'a lâché quand il a entendu le bruit de la charge. Nous courons après les bisons et, à cent mètres de là environ, nous trouvons un beau mâle *tsine* mort. Ma balle lui a traversé la poitrine, puis est ressortie par le ventre (1).

Ce bison n'était cependant pas celui d'hier, que j'estime beaucoup plus gros. Je suis quand même tout joyeux de ce succès heureux. Mais si nous avons un *tsine*, en revanche nous n'avons plus notre poney qui est parti, et sur la piste duquel mes hommes se mettent à courir. Au bout d'un kilomètre nous le retrouvons ; après quoi nous revenons au camp.

(1) Je donne ici la reproduction du crâne, orné de ses cornes, du bison malais que j'ai tué (fig. 43), ainsi qu'une illustration représentant la charge du *tsine* (fig. 46).

5 novembre.

Journée de repos. Mes hommes ont apporté la viande du *tsine* au camp et cela empeste. En outre, les moustiques nous piquent pendant les heures fraîches, et tout le jour la chaleur est intolérable. Rien de plus désagréable que de passer une journée au camp. Mais après un coup de fusil heureux, c'est



FIG. 43. — TROPHÉE DE BISON MALAIS
(Collection de l'auteur.)

toujours la règle, dans ce pays, que tous les traqueurs se gorgent.

6 novembre.

Je passai ma journée à me promener sous bois avec Po-Aug, espérant tomber sur une bête quelconque. Vers les 3 heures de l'après-midi, je me trouvais au-dessus d'un ravin, fumant une cigarette et me disant que cette place serait peut-être propice au passage d'un gibier. J'étais ins-

tallé depuis une demi-heure à peu près, lorsque j'entendis soudain, sur ma droite, à une centaine de mètres environ, un grognement bizarre. Je ne savais trop vraiment à quoi



FIG. 44. — BISON GAUR MORT
(Photographie de l'auteur.)

l'attribuer. Je demandai à Po-Aung quel pouvait bien être l'animal qui se trouvait si près de moi. Mais il ne sut d'abord comment me répondre. Ne parlant pas moi-même le birman, et comme lui ne connaissait pas un traître mot d'une autre langue, nous fûmes en définitive forcés de nous expliquer

par signes. Il s'évertua à une mimique, pour ne pas dire à une gymnastique des plus drôles, agitant ses mains et ses pieds, écarquillant les yeux et ouvrant alternativement les doigts de la main, le tout pour me faire comprendre que c'était un animal qui grimpait sur les arbres. J'en conclus, et les grimaces de mon homme me confirmèrent dans mon erreur, que c'était un singe, ce qui ne pouvait m'offrir aucun intérêt de chasse; je laissai donc l'auteur présumé simiesque de ces bizarres grognements s'éloigner peu à peu. Quel ne fut pas mon étonnement, autant que mon regret, d'apprendre à mon retour au camp, par mon intendant qui me traduisit le nom de l'animal rencontré l'après-midi, que c'était un... ours, et que j'aurais pu si facilement abattre, si je l'avais su. Aussi, pour éviter à l'avenir pareille déconvenue, je me fis apprendre par Po-Cheat tous les noms des animaux dans la langue du pays, tels que tigre : *tchach*; éléphant : *hine*; rhinocéros : *tchane*; bison : *piâu*; *tsine-tsaing*, etc., etc.

Nous repartons après des bisons; deux fois nous approchons d'un vieux solitaire, sans que je puisse le tirer.

Les *tsines* ont d'ailleurs l'habitude, quand ils se sentent poursuivis, de ne s'arrêter que sur une hauteur, d'où ils peuvent voir ce qui se passe sur le chemin parcouru derrière eux. Si on ne les a pas encore tirés une première fois, on peut essayer cependant de le faire, après les avoir seulement effrayés.

7 novembre.

Sur la piste d'un troupeau de bisons (*gaures*) pendant une longue journée. Il peut être environ 4 heures du soir, lorsque nous arrivons tout près d'eux. J'aperçois alors à

cent mètres de moi une masse noire, derrière d'épais bambous. Comme le bison renifle, signe évident qu'il vient de nous sentir, je me vois obligé de le tirer. A peine mon coup parti, trois bisons, dont un énorme, arrivent au galop vers moi. Malheureusement des arbres m'empêchent de tirer le plus gros, de taille vraiment considérable. Je me résigne donc à en choisir un autre plus petit, et vivement je lâche mon second coup de fusil. Le bison atteint tombe à quinze mètres de moi. La balle lui a traversé l'épaule gauche, puis est ressortie de l'autre côté, lui cassant l'épaule droite. J'avais employé ma carabine 450.

Malgré l'heure avancée, et nous rappelant les mauvaises nuits passées à la belle étoile, sans lit de camp et surtout sans moustiquaire, nous préférons faire encore les vingt à vingt-cinq kilomètres qui nous séparent de notre campement.

Avant de partir, nous couvrons notre bison de feuilles, afin que les animaux carnassiers ne viennent pas le dévorer pendant la nuit.

Nous avançons avec peine, l'obscurité augmentant toujours, et, au bout d'une heure, la nuit noire nous enveloppe de ses ombres épaisses dans la forêt profonde. Une forte pluie se met à tomber, et en quelques minutes nous sommes complètement trempés. Enfin, pour comble d'ennui, mes hommes se trompent de chemin et nous voilà égarés dans une broussaille presque impénétrable, avec l'averse qui nous arrose abondamment. Nous faisons halte et, nos allumettes étant perdues à cause de la pluie, Tun-Ling nous allume du feu avec des morceaux de bois qu'il frotte l'un contre l'autre, tout comme à l'époque des cavernes; après quoi il coupe des tiges de bambou en longues lanières qu'il

réunit et auxquelles il met le feu. C'est avec ces torches improvisées que nous poursuivons notre route, pour arriver au camp vers les 11 heures de la nuit. C'est grâce au flair de chien de nos traqueurs et à leur évidente présence d'es-



FIG. 45. — TROPHÉE DE BISON GAUR
(Collection de l'auteur.)

prit que nous avons pu sortir sains et saufs de ce véritable guépier et retrouver avec plaisir, ce soir-là, notre bon lit de repos.

8 novembre.

J'envoie d'aussi bonne heure que possible, après notre

fatigante course de la nuit, mes hommes chercher et rapporter les trophées de mon bison (1).

Pendant leur absence, je pars après un troupeau d'une trentaine de *tsines* que j'approche plusieurs fois sans pouvoir les tirer.

Dans l'après-midi mes traqueurs me rejoignent et je continue ma poursuite. A un moment donné, une femelle avec son petit, que nous avons bien distingués par leurs traces, s'arrête sur le haut d'un monticule, lassée sans doute, d'un côté par notre obstination à les suivre, et, d'un autre côté aussi, le petit *tsine* s'étant fatigué de la course à vive allure que nous les avons obligés de fournir, avec notre présence presque sur leurs talons.

Mais ce n'est pas très sportif de tirer sur une femelle, lorsque l'on peut s'en rendre compte, chose d'ailleurs assez malaisée à constater, vu le peu de différence qu'il y a entre les deux sexes; malgré les objurgations de mes traqueurs furieux de s'être donné tant de mal sans aucun profit, je rentre donc sans la tirer.

(1) Trophée reproduit ici (fig. 45).

CHAPITRE VIII

En route plus avant dans les terres. — L'exploitation du bois de teck. — Rencontre imprévue d'éléphants. — Anecdote locale. — Aventure de chasse dans la jungle.

9 novembre.

DÉPART pour Ai-Mé, où j'espère pouvoir tirer encore un autre éléphant.

10 novembre.

En route. Nous suivons toute la journée un sentier tracé dans la jungle par les exploiters de bois de teck. Cette route côtoie un petit affluent de l'Irraouadi ; or, cette petite rivière est remplie de ce bois qui reste quelquefois jusqu'à quatre ans dans l'eau. Pendant la saison sèche, cet affluent n'est plus qu'un mince filet d'eau et le bois flottant qu'il charrie reste alors sur les rochers, pour être de nouveau repris et ramené à quelques kilomètres plus loin par le flux pendant la saison des pluies. Il descend ainsi d'année en année jusqu'à ce qu'il arrive à l'Irraouadi ; de là il n'est pas long à atteindre Rangoun, où on le met en circulation. D'ailleurs, ce séjour prolongé dans l'eau lui fait du bien et le durcit.

Le sentier que nous suivons à travers la jungle épaisse est très joli et cette végétation luxuriante, débordante, finit par

nous envelopper comme une lente caresse, puis comme une chaude étreinte; l'atmosphère de la jungle, remplie des émanations des fauves et des senteurs fortes des plantes, finit par procurer comme une sorte de griserie, d'ivresse et de fièvre.

Vers les 2 heures, nous rencontrons une bande composée d'une vingtaine d'éléphants domestiques, avec leur *mahout*, et qui vont porter du bois de teck à la rivière. C'est là un spectacle imposant, inoubliable, de voir ces animaux majestueux, presque antédiluviens, passer ainsi dans la jungle gigantesque. Nous arrêtons les *mahouts* pour leur demander quelques renseignements sur leurs animaux. Ils nous prient d'abord de ne pas approcher, car il y a dans cette bande plusieurs éléphants méchants qui pourraient nous faire du mal. L'un des *mahouts* nous raconte ensuite qu'à quelques kilomètres d'ici, à un endroit où ils ont leur campement; une nuit, le plus petit de leurs éléphants, qui n'est d'ailleurs pas encore en service, animal de quatre à cinq ans, a été attaqué par un tigre, celui-ci le prenant probablement pour un buffle. Le tigre s'était jeté dessus, mais le petit éléphant parvint sans grande peine à se débarrasser de son agresseur, en se secouant énergiquement; les *mahouts* même montrèrent, d'ailleurs, les traces très visibles des griffes du tigre sur le dos du petit animal.

Peu après, ayant continué notre chemin, nous faisons halte pour la nuit.

11 novembre.

Afin de profiter de notre marche, je donne l'ordre à Tun-

Ling de ne plus continuer à suivre le sentier, mais de passer à travers la jungle, espérant, de cette façon, tomber peut-être sur quelque chose. Mon espérance et mon calcul ne furent pas déçus. En effet, vers les 11 heures, nous tombons sur des traces fraîches de bison, que nous ne manquons pas de suivre après avoir déjeuné sommairement d'un peu de poulet froid au curry.

Environ une heure plus tard, j'aperçus deux *tsines* en train de brouter à deux cent cinquante mètres de nous, sur une colline en face de la nôtre et séparée par une petite vallée. J'aurais bien voulu m'en approcher davantage; mes hommes me font signe de tirer. Je vise donc une de ces bêtes et je fais feu; à peine le coup reçu, voilà que l'animal touché lance une vigoureuse ruade et fonce tête baissée, descendant la vallée au grand galop, suivi, de l'autre. Je n'eus pas le temps de doubler mon coup, mais ayant aperçu un instant l'autre bête, je lui tire mon second coup, sans l'atteindre sans doute. Nous nous lançons alors à la poursuite des animaux et voilà que nous tombons sur la trace de celui que j'avais tiré le premier, trace que nous trouvons pleine de sang. Nous suivons pendant quelques kilomètres cette piste sanglante, absolument comme dans un roman de Fenimore Cooper, et voici que soudain nous entendons le reniflement d'un animal. A trois mètres de nous, le *tsine* arrivait à fond de train et nous avons tout juste le temps de sauter de côté derrière un arbre, et il passe comme une trombe. Il s'arrête ensuite brusquement et se retourne désireux sans doute de se venger. A ce moment, l'animal est à vingt mètres environ et se présente de face, superbe de



D'après un croquis de l'auteur, par A. Gillot.

46. — « Le tsine arrivait à fond de train... »

furéur. Je lui tire alors une balle dans la tête, et il tombe, mais, comme mû par on ne sait quel ressort diabolique, il se relève et repart à fond de train dans une direction opposée. Je m'empresse de lui tirer un nouveau coup dans l'arrière-train, dans la direction de l'anus. J'eus beau l'avoir atteint, rien n'y fait; il lance une nouvelle ruade plus furieuse encore et continue son chemin, comme un possédé.

Le reste prit l'allure fantastique d'un conte d'Hoffmann, car nous continuons à le suivre ainsi toute la journée, à travers la jungle épaisse. Pendant les premiers kilomètres, la piste est sanglante, ensuite pendant deux à trois kilomètres, pas une goutte de sang, pour recommencer ensuite pendant plusieurs centaines de mètres, et ce fut ainsi une course effrénée de part et d'autre jusqu'à une mare, où le *tsine* vient de se baigner, car on aperçoit des traces toutes fraîches; puis, plus rien, la bête était loin, le soir tombait et l'ombre envahissait cette forêt de magie où je venais d'éprouver de si vives émotions. L'heure était vraiment trop avancée et nous remettons la poursuite au lendemain.

Nous nous dirigeons donc vers Ai-Mé, où je trouve Smith arrivé de Mag-Wé avec un de ses amis, Lord X...

Ils étaient installés à boire du whisky et avaient imaginé, afin que je ne les reconnusse pas, de se raser tous deux, pour me faire une bonne farce, ce qui ne réussit qu'à moitié. Après nous être réconfortés, par un bon dîner, d'une journée aussi fatigante, nous nous couchons pour un repos bien gagné. Je regrettais mon *tsine*, et en rêve je le revis blessé et galopant, monté par un démon qui me narguait,

tandis que mes deux compagnons rasés, sous l'effet du whisky, se prélassaient dans un paradis artificiel, où des almées dansaient au clair de lune dans la jungle, cependant que des animaux préhistoriques, mammouths et plésiosaures, galopaient en lançant des ruades de colère sur des pistes sanglantes...



D'après un croquis de l'auteur, par A. Gillot.

CHAPITRE IX

Fièvre et maladie. — Repos forcé. — Rêves de malade. — Nouveau départ pour la chasse. — Un monastère de ponghys; coutumes religieuses des Birmans. — Chasse au cerf. — Leggaigne et la chasse au marais. — Le prince de Galles.

12, 13 et 14 novembre.

MON rêve avait été une triste réalité. Au réveil, pris de fièvre, je me dépêche de repartir pour Mag-Wé.

15, 16 et 17 novembre.

En route pour Mag-Wé, traîné dans un chariot à bœufs avec une fièvre infernale. Je n'ai jamais passé de si mauvais moments. Arrivé à Mag-Wé le 17 au soir; — toujours la fièvre.

18 novembre.

La fièvre continue.

19 novembre.

Je vais un peu mieux.

20, 21, 22 novembre.

Ma fièvre est guérie, mais rien de nouveau. Le 21 novembre, sieste du matin au soir.

23, 24 novembre.

Encore du repos; je commence à en avoir assez. J'ai hâte de reprendre mes chasses.

25 novembre.

Nous nous acheminons le matin de bonne heure vers Chargaigne, village situé à vingt cinq kilomètres de Mag-Wé, et où nous devons trouver, paraît-il, beaucoup de cerfs, *thamines* (*brow antlered deer*). Nous y arrivons vers midi et nous nous installons chez les prêtres bouddhistes du pays, dits *ponghys* (1), lesquels nous reçoivent avec beaucoup de cordialité et de nombreuses salutations. Tout Birman doit être *ponghy* pour un laps de temps plus ou moins long; c'est pour lui comme une consécration, une sorte de baptême; d'ailleurs il peut se libérer quand il veut, s'il n'a pas de vocation, la prêtrise ne constituant pas une obligation éternelle. Les *ponghys* sont amplement vêtus de jaune orange, ils ont la tête rasée et l'allure respectable. Les *ponghys* s'adonnent à l'enseignement des enfants; ils vivent en communauté, sont célibataires et très vénérés de tout le monde.

Après le déjeuner et la sieste d'usage, nous nous mettons en chasse vers la tombée de la nuit. C'est l'heure, en effet, à laquelle ce gibier sort de la jungle épaisse, où il reste couché pendant la grande chaleur de la journée.

(1) Le mot *ponghy* veut dire « grande gloire ».



D'après un croquis de l'auteur, par A. Gilloï.

Nous partons dans un équipage spécial, assis chacun dans un chariot à bœufs, Smith d'un côté et moi d'un autre. Nous n'étions pas depuis longtemps dans la petite jungle qui se compose de petits arbustes, que nous apercevons une biche avec son faon; naturellement, je ne tire pas et nous continuons notre chemin.

Enfin, plus loin, à deux cents mètres de moi, j'aperçois un beau mâle orné de belles cornes. Je mets une ligne de mire à cette distance et je tire; le cerf fait un bond et je m'aperçois l'avoir tiré dans la jambe que je lui ai broyée. Il s'en va cependant sur trois pattes et je commençais à le croire aussi ensorcelé que les *tsines* d'il y a quelques jours. Je descends donc vivement de mon chariot et je lui cours après. Je tire deux nouvelles balles qui l'abattent.

Nous continuons la chasse et je réussis à en abattre encore deux, après quoi nous rentrons au bercail (1).

26 novembre.

En sortant du village, de bonne heure, Smith me montre une vipère qui se chauffe sur une haie; il l'empoigne par la queue et la jette vivement par terre, où il l'achève avec une baguette.

Rien avant midi; je tue encore plus tard deux *thamines* avec ma carabine 375.

Le soir nous allons tirer des canards dans un champ près du village. Ces canards n'ont jamais été tirés de leur vie et, pour les sortir de leur douce quiétude orientale, mes hommes

(1) Le trophée d'un des *thamines*, que j'ai tué, est reproduit ci-après (fig. 49).

sont obligés de les faire lever en leur jetant des cailloux, du bord de l'étang où nous nous tenions. Mais nos coups de feu ne paraissent pas les effrayer; ils passent nombre de fois au-dessus de nos têtes; nous pouvons ainsi en abattre facilement une quarantaine de différentes espèces.

27 novembre au 2 décembre.

Rien de nouveau jusqu'au 2 décembre, date jusqu'à laquelle je reste à Mag-Wé, souffrant de mes pieds.

Je laisse, avant de me rendre dans les montagnes de l'Arakan, mon *boy* Nany qui, à peine de retour de Polimbia, est tombé malade de la fièvre paludéenne. Je le remplace par un *boy* du pays, appelé Tun-Ling.

3 décembre.

Je pars le soir pour les montagnes de l'Arakan où j'espère tirer des rhinocéros.

J'arrive très tard à Leggaigne, afin d'y chasser le lendemain canards et bécassines.

Leggaigne est situé au milieu d'un marais énorme, rempli de toute sorte de gibier d'eau. On dit que cet endroit est le meilleur ou bien l'un des meilleurs marais du monde, en abondance de gibier et en agrément pour cette sorte de chasse. Je trouve cependant, expérience faite, qu'il ne vaut pas celui que mon frère possède en Roumanie (1).

Néanmoins il faut reconnaître que le marais de Leggaigne vaut bien la peine que l'on se dérange et qu'un amateur fasse

(1) Mon frère aîné, le prince Michel Sturdza, possède dans son domaine de Cristesti, près de Jassy, en Roumanie, une étendue de marais de 10 000 hectares, où abonde un magnifique gibier d'eau.

une aussi pénible route pour y goûter les plaisirs de la chasse. L'actuel prince de Galles, deux ans avant mon passage ici, a cru devoir s'écarter de son chemin pour y venir chasser et tirer des canards. Les *shikaris* me racontent que le prince royal anglais est un fusil de premier ordre et qu'il ne



FIG. 49. — TROPHÉE DE CERF THAMINE

(Collection de l'auteur.)

manque jamais une pièce. Il y a d'ailleurs tué en deux heures de temps, étant en canot, vingt-cinq canards, ce qui est fort beau.

J'y ai chassé toute une journée, à pied, ayant souvent de l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture.

Je perds d'ailleurs au moins les deux tiers de mes bécas-

sines, vu qu'elles tombent dans un fouillis de roseaux où je ne puis aller les chercher. Je réussis mieux le soir aux canards, posté derrière un arbre au milieu de l'eau qui me battait la poitrine. J'ai la chance de me trouver juste à l'endroit où passent les canards, de retour de la peur que je leur avais faite cet après-midi. Malheureusement je ne ramasse qu'à peine la moitié de ceux que j'ai tués. Je puis néanmoins marquer au tableau dix-huit canards et vingt-trois bécassines.

CHAPITRE X

Apparition d'une panthère. — Nouvelle chasse infructueuse. — Battue au tigre sans résultat. — En route pour Ta-ka-ghine.

4 décembre.



PRÈS une longue journée à cheval, j'arrive le soir à Ma-za-lay, où je m'installe dans le *bungalow* appartenant au gouvernement anglais.

5 décembre.

Smith arrive à 2 heures du matin et me réveille; je ne puis me rendormir et, comme je souffre de nouveau de mes pieds, je me résigne à rester la journée à me reposer. Or, je faisais la sieste pendant l'après-midi, lorsque tout à coup Po-Cheat arrive en courant me dire qu'un tigre est venu tout près d'une chèvre, jusqu'à la grille du *bungalow*; le temps de saisir en deux secondes mon fusil et je sors; le tigre ou bien la panthère se trouve dans les buissons en dessous de la maison, à cinquante mètres à peine. Nous pénétrons donc dans ces buissons, mais il nous fut impossible de le voir; nous organisons alors une battue. Or, la battue est malheureusement assez mal faite; les hommes sont en marche à peine depuis quelques secondes qu'un rugissement se fait entendre; puis plus rien. La panthère vient de tuer un homme, en blesser un second, puis elle s'en est retournée à sa place, ne vou-

lant point en bouger; tout cela en l'espace de quelques secondes. Smith me prie de ne pas aller à l'endroit où se trouve l'animal; les hommes ne veulent plus rien savoir non plus, il ne reste donc qu'une chose à faire, c'est de faire tirer d'un côté par les hommes une salve de coups de fusil, puis de se poster de l'autre côté; nous l'essayons aussi, mais cela ne nous réussit pas davantage. Je décide donc de retourner, coûte que coûte, là où se trouve l'animal; Smith me suit, mais à notre arrivée la panthère n'y est plus : pendant nos discours elle a disparu d'un autre côté (fig. 50).

6 et 7 décembre.

Nous quittons Ma-za-lay, en canot. Le soir nous couchons sur le bord de la rivière Mône, affluent de l'Irraouadi. Le paysage est vraiment merveilleux, en ses aspects toujours changeants, et offre à la vue un spectacle sans cesse varié, pittoresque et intéressant. Ce sont tantôt des chaînons montagneux aux fines colorations, tantôt des collines arrondies et verdoyantes ou des plaines couvertes d'herbe touffue, tantôt des rocs dénudés et arides, ou des falaises à pic, tantôt de sombres forêts, riches d'essences nombreuses, ici des échappées sur les lointains vaporeux, là des gorges ouvertes sur des contrées inconnues.

8 décembre.

Arrivée à Chiwaw, puis l'après-midi départ pour Hpaing où nous devons rester quelques jours; nous couchons donc dans un petit village à moitié route.

9 décembre.

Arrivée à Hpaing, où dans l'après-midi nous organisons une battue au tigre, ce qui ne réussit pas. C'est avec beaucoup de mal que nous arrivons à réunir assez d'hommes pour faire cette battue. Le moment, sous ce rapport, n'est d'ailleurs pas très propice, car ces hommes sont occupés à travailler dans leurs rizières. Ces gens nous racontent qu'ils ont eu plusieurs bœufs tués dans la huitaine précédente et que le tigre en question doit se trouver cantonné dans une partie de la forêt où deux ans auparavant le gouverneur du district en a tué un. Mais toutes nos recherches furent vaines; le tigre ne s'y trouvait pas et nous rentrons décidément bredouille.

10 décembre.

Inutile de m'attarder à Hpaing; je fais route vers le village de Tchine, dans la montagne. Nous grimpons toute la journée. Le traqueur que j'ai envoyé chercher dans un village des environs dont il est le chef (ou *Tougie*) a lui-même tué plusieurs rhinocéros avec un vieux fusil à baguette. Je me suis séparé ce matin de Smith qui s'est dirigé dans une autre direction. Je souffre malheureusement d'une dizaine de blessures purulentes aux pieds et je crains que cela ne gâte mon sport. Le village où nous sommes arrivés ne contient que quelques huttes et s'appelle Tugaing. C'est ici le dernier vestige de civilisation.

11 décembre.

Nous atteignons Ta-ka-g hine village situé tout au haut

d'un pic. Le paysage y est vraiment merveilleux, entouré de tous côtés de hautes montagnes. Elles ont un caractère spécial, ces belles montagnes. Tantôt couvertes de forêts composées d'arbres divers dont le bambou est prédomi-

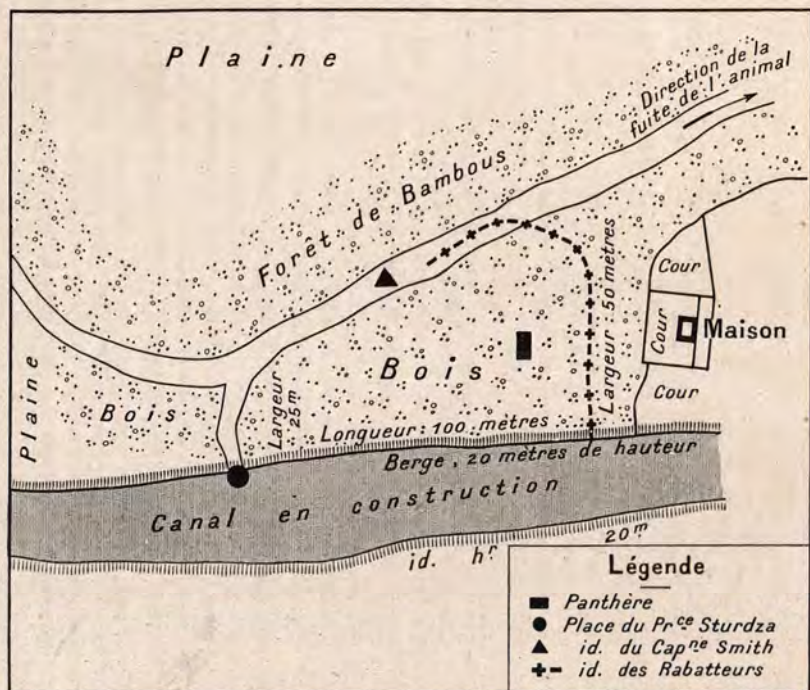


FIG. 50

(D'après un plan de l'auteur.)

nant, tantôt rocailleuses; parfois la haute jungle, dure et épaisse, couvrant des sommets plus arrondis; parfois des pentes à pic, profondément ravinées, creusées et tourmentées, avec des échappées de profondeur et d'abîmes, où grondent des torrents puissants sur des lits de rochers, torrents pas très profonds, limpides et rapides. Du sommet des montagnes on aperçoit d'un côté le majestueux Irraouadi

comme un long serpent déroulé, de l'autre la baie et la ville d'Akyab, la mer de Bengale aux reflets turquoise, parsemée de rochers tourmentés, d'énormes blocs pointus ou arrondis se dressant vers le ciel.

Sur la côte encore, ce sont quelquefois, dans les épais fourrés, des mares inattendues, ombragées par des arbres énormes dont les troncs noueux sont bizarres. C'est la contrée où se complaît généralement le rhinocéros.

Le *Tougié* de Tugaing me montre d'ici la vallée où se tient le rhinocéros que je dois chasser. Ce village ne contient qu'une dizaine de huttes mal construites et pauvres, et se trouve en ce moment complètement abandonné.

Les Tchines ne l'habitent que trois mois de l'année; les autres neuf mois, ils vivent séparés les uns des autres et isolés auprès de leurs champs de riz.

Le Tchine est beaucoup plus petit que le Birman, mais il a des jambes merveilleusement musclées. Je resterai ici deux jours pour essayer de guérir mes pieds, car nous aurons encore environ deux jours de marche avant d'arriver à l'endroit où nous espérons trouver des traces de rhinocéros. Nous prendrons avec nous deux traqueurs *tchines* et de nombreux *coolies*.

12 décembre.

La journée se passe tranquillement et je fume, selon mon habitude, quantité de cigares et de cigarettes, tout en contemplant le paysage du haut du balcon de ma hutte *tchine* et en me remémorant mes impressions sur la jungle, que

c'est maintenant le lieu de noter avec plus de détails. Il faut venir ici pour avoir une impression vraie de la vraie nature. C'est une véritable griserie pour le chasseur intrépide que cette vie d'aventures dans ces forêts sauvages si touffues, si embroussaillées qu'un éléphant peut y passer à dix mètres de lui sans qu'il le voie! Voilà l'existence primitive avec la commodité des armes et du campement modernes. Je me trouve dans le pays de la bonne chasse, tout au long des rivières, comme sur les montagnes qui s'éloignent, au bord des étangs, comme dans les fourrés épais, notamment dans la jungle dont la végétation est si puissante. C'est la jungle habitée, vivante, pleine d'animaux de toutes sortes; les éléphants y abondent ainsi que les tigres, léopards, panthères, rhinocéros, bisons, bœufs sauvages, petits ours, cerfs, chèvres, singes de toutes espèces et de toutes couleurs, lièvres, poules et coqs sauvages, paons, perroquets et même de jolis petits oiseaux et de nombreux papillons aux ailes multicolores (1).

13 décembre.

Mes pieds sont un peu mieux et j'espère pouvoir me remettre en marche demain. Cela ne sera pas trop tôt; voici près d'un mois que mes pieds me traînent.

(1) J'en ai rapporté avec moi toute une collection.



D'après un croquis de l'auteur, par A. Gillet.

51. — LA VALLÉE DU RHINOCÉROS A TAKAGHINE, MONTS DE L'ARAKAN

CHAPITRE XI

La chasse au rhinocéros. — A la poursuite d'un éléphant. — Incident burlesque. —
Nouvelle chasse au rhinocéros. — Une veillée de Noël dans la jungle.

14 décembre.

NOUS quittons Ta-ka-g hine. Nous suivons une route pittoresque à travers une forêt peuplée de toutes sortes de reptiles et notamment de sangsues qui y pullulent. On les voit partout, sur les feuilles des arbres, sur les troncs, par terre, où elles s'efforcent de saisir les jambes nues de mes traqueurs. Parfois aussi, elles se laissent choir du haut d'une branche ou d'une feuille et au moment où l'on s'y attend le moins, elles vous tombent sur le nez ou sur tout autre endroit du corps non vêtu. Mes traqueurs s'empressent, aussitôt qu'ils en ont sur eux, de les couper d'un coup sec de leur *dah*; néanmoins, le meilleur moyen de s'en débarrasser est de les brûler avec un cigare.

Je tue à la balle un faisan, ce qui me fait un très bon dîner, dont je me régale.

Nous couchons à mi-chemin de notre destination.

15 décembre.

Nous sommes en marche de bonne heure. Trois de mes traqueurs et moi marchons à environ deux milles en avant de

mes *coolies*, quand tout à coup derrière les racines d'un gros arbre, à environ cinq mètres de nous, retentissent deux rugissements. J'aperçois le dos d'un tigre qui vient de faire un bond dans la jungle. J'empoigne de suite mon 450 que porte un de mes hommes, et je cours après le fauve, mais je ne pus, hélas, le revoir. L'homme qui était devant moi et qui portait mon fusil l'avait bien vu; il m'indique avec la main que l'animal était aussi haut qu'une vache. Je vis ses traces pendant deux ou trois cents mètres, mais il me fut impossible de les suivre plus longtemps. Une demi-heure après, nous arrivons à notre destination. Quel endroit vraiment idéal pour un chasseur! Imaginez une grande mare entourée de traces de toutes sortes d'animaux. Nous trouvons là une trace de tigre de la veille, une trace de rhinocéros ancienne de trois ou quatre jours, de vieilles traces d'éléphants, puis des quantités de traces de sangliers. L'eau m'en venait à la bouche, mais comme à Tantale! Mes hommes veulent camper près de la mare. Je leur fais faire halte pendant à un mille de là, ne voulant pas empêcher tout ce gibier de revenir en cet endroit béni. Je passe tout le reste de la journée auprès de la mare. Si j'avais un projecteur, j'y passerais bien la nuit.

16 décembre.

Levé de bonne heure, je me rends à la mare afin de m'assurer s'il n'est pas venu quelque animal pendant la nuit. Je trouve une trace toute fraîche d'un énorme éléphant que nous suivons ensuite pendant vingt-cinq milles sans pouvoir le rattraper. La circonférence de la trace du pied de cet éléphant est vraiment énorme; son possesseur doit être certai-

nement un des plus grands éléphants que l'on ait jamais vus dans ce pays. Nous suivons longtemps sa piste au bord des ravins défoncés par ses pieds monstres, et je me demande souvent par quel singulier phénomène d'équilibre cet animal colossal se soutient ainsi et ne roule pas au fond des abîmes qu'il côtoie dans sa course, tandis que moi, léger et alerte, je me vois forcé de garder mon propre équilibre, au milieu de ces sentiers abrupts, par des prodiges de gymnastique. Nous n'étions pas depuis une demi-heure derrière lui, qu'un de mes traqueurs demande à mon intendant un œuf. Comme nous en avons justement plusieurs de cuits durs, l'intendant en donne un au traqueur, lequel le prend, le coupe en deux morceaux, en enfonce la moitié dans une branche d'arbre et mange prestement l'autre moitié. A mes questions sur cet étrange procédé, il répond que c'est pour notre chance, afin de nous porter bonheur dans notre chasse à l'éléphant et que cette moitié d'œuf est un sacrifice au dieu *Knatt*. Ensuite, il nous fait signe de nous remettre en marche.

A peine avons-nous avancé de quelques pas que, me retournant par hasard, j'aperçois un des autres traqueurs en train de manger la moitié de l'œuf resté sur l'arbre. Je trouvai la plaisanterie peu banale, pour un sacrifice expiatoire en notre faveur.

L'œuf ne nous porta guère de chance, car, après avoir suivi l'éléphant jusqu'à la nuit tombante, nous ne parvenons pas à le joindre. J'y renonçai donc, assez ennuyé de ce temps perdu en vain et je retournai au camp, afin de reprendre ensuite les traces des rhinocéros.

17 décembre.

Après une matinée sans résultat, nous revenons au camp à 10 heures, pour repartir aussitôt après le déjeuner à la recherche du rhinocéros, que nous ne trouvons pas. Nous couchons ce soir auprès d'un torrent qui roule entre des parois de rochers couvertes de jungles. Après avoir fait en cette journée au moins vingt-cinq milles, je suis heureux de me délasser en prenant un bain dans le torrent, en un site aussi pittoresque. Je m'endors avec l'espoir de trouver le lendemain des traces toutes fraîches.

18 décembre.

A deux cents mètres de notre campement, nous trouvons des traces de rhinocéros de la veille. Nous les suivons d'abord jusqu'à une mare où elles paraissent toutes fraîches. Après quoi, le passage devient difficile et la jungle de plus en plus impénétrable. Nous suivons les traces à travers des broussailles si épaisses qu'en certains endroits on ne peut avancer qu'en se traînant à genoux.

Tout d'un coup, à peine à dix mètres, retentit un galop précipité. C'est le rhinocéros qui, nous ayant senti venir, détale au plus vite. Nous courons après lui tout le restant de la journée sans pouvoir le rattraper.

19 décembre.

Nous sommes levés de bonne heure, et nous voilà de nouveau sur les traces du rhinocéros. Vers midi, nous arrivons presque à vingt mètres de lui. Nous percevons comme de longs balayements dans les feuilles sèches du lit de la rivière

qui est derrière nous. J'écoute avec émotion, car voici bien le pas lourd d'un animal de grande taille. Il paraît traverser, puis s'arrêter, et pousse un reniflement puissant comme le jet de vapeur d'une locomotive. C'est bien l'irascible rhinocéros qui est là.

Enfin une galopade furieuse approche, avec le fracas des buissons brisés, et l'animal passe comme une trombe.

Exaspéré, je gronde mes traqueurs qui ne font pas assez attention au vent. Nous suivons l'animal jusqu'à 4 heures et comme je me sens découragé, je m'arrête pour reprendre haleine.

Mes *coolies*, que nous avons laissés loin en arrière, viennent à peine de nous rejoindre, lorsque j'entends de nouveau craquer les bambous. Un de mes traqueurs me dit que ce doit, cette fois, être un éléphant. Je cours donc à l'endroit où j'ai entendu le bruit. Nous n'y trouvons cependant que les traces de notre rhinocéros qui s'en retournait, ne craignant sans doute plus d'être suivi.

Il nous a cependant entendus et il repart à fond de train, nous entraînant sur ses traces sans pouvoir cette fois non plus le rejoindre. Harassés de fatigue, nous passons la nuit dans une épaisse forêt de bambous, sur un sentier en pente, où mon lit était placé, et où je reposai fort mal, bien entendu, très contrarié de ces quatre journées absolument infructueuses.

20 décembre.

Je retourne au camp, ne pouvant retrouver le rhinocéros et après avoir exploré deux mares, sans aucun succès.

21 décembre.

Je fais une tentative, malheureusement tout aussi infructueuse. Je me trouve en ce moment auprès d'une belle mare glauque et pittoresque et je veux encore y attendre un gibier possible.

22 décembre.

Je passe la journée et une partie de la nuit auprès de la mare, mais rien ne vient. Je m'aperçois que la chance me quitte et je crois que mes compagnons me portent malheur.

23 décembre.

Mes traqueurs actuels ne valent décidément rien; ce sont de vrais sauvages, qui ne veulent rien comprendre.

Je suis convaincu que la saleté et l'odeur nauséabonde qu'ils dégagent contribuent pour beaucoup à éloigner le gibier.

Le soir, je retrouve Smith qui a tué de son côté un éléphant. Afin de rencontrer le capitaine, j'ai dû faire ce jour-là une marche de quatre-vingt-cinq kilomètres.

Nous retournons vers Rangoun, en suivant en pirogue la rivière Mône, par le même chemin que nous avons fait en chasse par les forêts et la montagne. Le soir, nous couchons au bord de la rivière, à la lisière d'une magnifique forêt. C'est dans ce cadre pittoresque et peu banal que se passe notre dernière nuit de chasse.

24 décembre.

Nous continuons notre trajet de retour, qui nous valut ce soir-là un réveillon peu ordinaire. En effet, dans la nuit de



FIG. 52. — NOTRE PASSAGE SUR LA RIVIÈRE MÔNE
(Photographie de l'auteur.)

Noël, mis en goût par un excellent dîner que nous avaient préparé, pour la circonstance, nos deux chefs, nous donnons le stock de whisky qui reste à boire à tous nos hommes. Ceux-ci, gagnés par l'ivresse, se mettent à danser la sara-

bande la plus fantastique que l'on puisse imaginer. Ensuite nous leur faisons faire un combat de boxe. Mais la fête durait vraiment trop tard et comme ces gens-là ne voulaient plus s'arrêter, nous empoignons, Smith et moi, les plus bruyants et les jetons dans la rivière Mône. Plus tard nous fûmes cependant forcés d'aller les rechercher et les repêcher; ils étaient trop ivres eux-mêmes pour pouvoir en sortir seuls. Cette soirée restera gravée dans mon souvenir; les grimaces et les contorsions des indigènes, le paysage fantastique, le grondement du torrent, tout cela me rend cette nuit de Noël une nuit mémorable.

CHAPITRE XII

Retour à Rangoun. — Voyage à Mandalay. — Le centre de l'univers. — Les curiosités birmanes. — Dernier passage à Rangoun. — La rentrée en France.

25 décembre.

DÉCIDÉMENT, comme je l'ai dit, je quitte ce district à cause de l'incompétence et de l'incapacité de mes traqueurs. Je me dirige vers Rangoun, avec l'intention d'aller ensuite bientôt en France, heureux quand même de mes chasses et de mon voyage en Birmanie.

26, 27, 28 et 29 décembre.

Nous poursuivons donc notre route en pirogue sur la rivière Mône et puis par l'Irraouadi jusqu'à Min-bu, d'où nous prenons le bateau coutumier de la Compagnie anglaise pour Rangoun.

Cette course en pirogue n'offre rien de bien particulier. J'avoue d'ailleurs que j'étais fatigué et pressé de rentrer pour me reposer.

30 décembre.

Nous approchons de Rangoun, dont on commence à distinguer, perdue dans un lointain vaporeux, la flèche de l'énorme pagode, qui se dresse dans le ciel, comme un dieu souverain et impérial.

31 décembre.

Vers le matin, nous arrivons à Rangoun, contents de retrouver un gîte plus confortable. On ne saurait vraiment rester sauvage trop longtemps, quand on a goûté aux bienfaits de la civilisation auxquels je me réhabitue vite, en m'empressant avant tout de faire raser ma barbe âgée de trois mois, cet appareil hirsute m'incommodant fort.

1^{er} et 2 janvier 1907.

Séjour et repos à Rangoun. Après tant d'émotions fortes et de rudes fatigues, on éprouve un bien-être spécial à se délasser. Néanmoins je me reporte en imagination et en souvenir à mes journées de chasses, journées de vie neuve, libre, saine au sein desquelles on se retrempe et on gagne une vigueur morale toujours nécessaire.

3 janvier.

Je ne saurais quitter la Birmanie, sans visiter aussi Mandalay, dont on me parle comme d'une autre merveille.

Je prends donc le train du soir.

4 janvier.

Arrivée à Mandalay dans l'après-midi. Je m'installe dans l'unique hôtel convenable de l'endroit.

5 au 9 janvier.

Je séjourne quatre journées entières à Mandalay, ville curieuse et intéressante, « centre de l'univers » suivant la

tradition locale, et dont le nom seul a quelque chose de mystérieux et de fabuleux. C'est l'ancienne capitale du royaume de Haute-Birmanie. Les rues sont pleines d'allants et venants, aux *pulsos* et aux *thameins* roses et soyeux, et de *ponghyis*, vêtus de jaune qui font leur collecte, silencieux, sans s'abaisser à demander rien; ils stationnent devant les maisons où l'on s'empresse de garnir de riz l'espèce de marmite qu'ils ont à la main. Ce don est toujours accepté simplement et sans remerciement; on les voit très rarement s'asseoir et causer avec les gens qui ont à cœur de les satisfaire, et ne sauraient s'y refuser, car c'est, religieusement parlant, une œuvre de mérite que de donner cette dîme, et qu'en outre le Birman a l'âme très charitable.

Rien à dire de l'hôtel, unique et assez sommaire, où le service est fait par des *boys* birmans lestes et adroits qui ont soin de vous à table. Le soir, lorsqu'ils ont battu les moustiquaires, on peut être rassuré : l'ennemi est exterminé jusqu'au dernier, ce qui est bien l'essentiel.

Mandalay a une population de 180 000 âmes.

La période de splendeur de la cité birmane dura de 1860 à 1885. Elle s'étale dans une plaine, encadrée par le fleuve et une succession de montagnes.

L'ancienne cité, devenue le Fort de Mandalay, fondée par Mindôn Min en 1857, est un vaste carré de deux kilomètres de côté, entouré d'un rempart régulièrement crénelé. En avant des douze portes, qui donnent sur un large chemin de ronde, de lourds écrans de maçonnerie cachent les entrées; ces portes sont surmontées de *pyathats* de teck qui apportent la grâce de leurs sept toits sur l'implacable et maussade muraille; d'autres plus petits couronnent les encoignures.

Des fossés de plus de quatre-vingts mètres de large, traversés par cinq ponts, entourent le fort de leur belle nappe d'eau, carrée comme un cadre et où s'épanouissent les fleurs aquatiques, où passent les bateaux de promenade, où les indigènes se livrent au travail ainsi qu'au plaisir de la pêche.

L'ancien palais est au centre de cette vaste enceinte; toute la population a été refoulée au dehors pour laisser la place à l'administration civile et militaire.

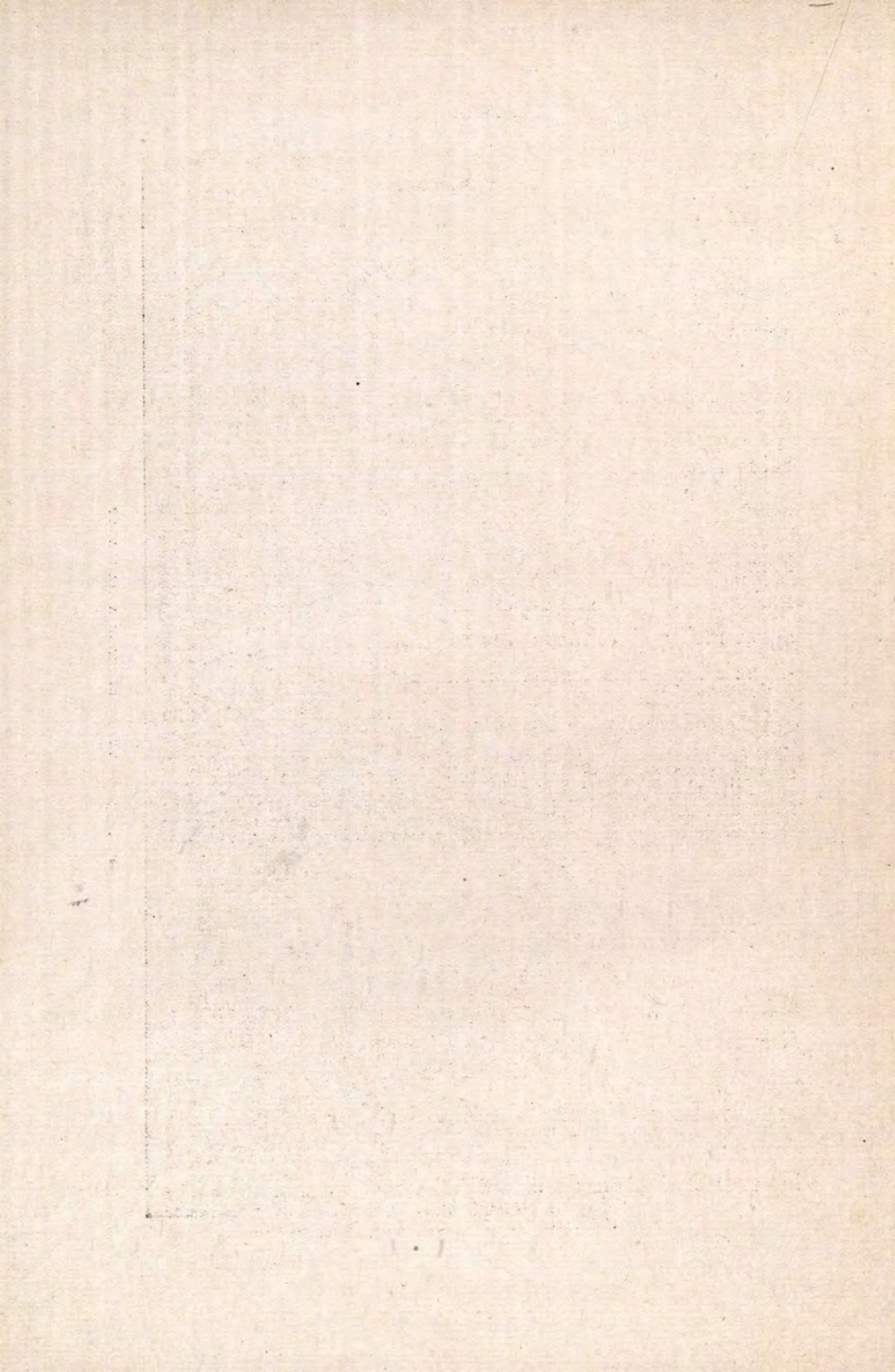
Le moderne Mandalay, ses pagodes, ses monastères, son bazar, tout est au dehors du Fort qui, de vieille cité, est devenu le cantonnement anglais tout neuf, ville nouvelle, très vaste, s'étendant en longues avenues qu'on a pu faire aussi régulières, aussi larges qu'on a voulu, au moment où la population a dû venir y demeurer, après avoir quitté le vieux Mandalay.

Les maisons, excepté dans les rues commerciales, sont en bois ou en natte, élevées au-dessus du sol; quelques-unes, habitées par des Européens, sont plus coquettes, sous les ombrages parcimonieux de leurs très grands jardins.

Je visite d'abord, pour la couleur locale, le bazar, très important, et fréquenté par un incroyable mélange de types et de costumes descendus des montagnes du nord et de l'est ou venus de l'Inde; ils ajoutent un trait de plus à l'aspect général du marché birman, déjà si animé par lui-même, comme je l'ai décrit pour Rangoun. Là, se vendent d'abord les soies du pays, très réputées, aussi solides et serrées que celles de Chine sont minces et légères; puis les bijoux, les



FIG. 53. — TYPES BIRMANS A MANDALAY



objets d'argent ciselé, des jouets, des laques, des parasols, des vêtements, etc., dans des rues ou des passages spéciaux. Le marché, où l'on rencontre de belles dames birmanes, qui ne dédaignent pas d'y venir avec leurs toilettes soyeuses et des fleurs dans les cheveux, est très fourni;



FIG. 54. — LA BARQUE DU ROI SHEBAW A MANDALAY

les boutiques débordent jusque dans l'arête principale.

En avançant, vers le Fort, on monte sur la terrasse longue de mille pieds, large de cinq cents, où des constructions sont disséminées autour du palais central qui la traverse de l'ouest à l'est, avec une seule interruption, isolant le palais de la reine que l'on a devant soi. Un hall s'étend largement à droite et à gauche, soutenu par des colonnes de teck doré, lisses comme du métal; en face, au centre, ce hall s'enfonce en une grande pièce que domine le trône du Lys d'où, trois

fois par an, la reine supérieure recevait les princesses et les femmes de ministres, revêtues de leurs plus beaux atours.

C'est, avec les bâtiments qui s'allongent ensuite vers l'est, un palais des mille et une nuits, créé tout d'une pièce, comme par un coup de baguette magique d'une fée. Au milieu de cette demeure féerique, se trouve le palais des glaces, demeure royale.

C'est ici que, trois fois l'an, le roi recevait les grands et les membres de sa famille.

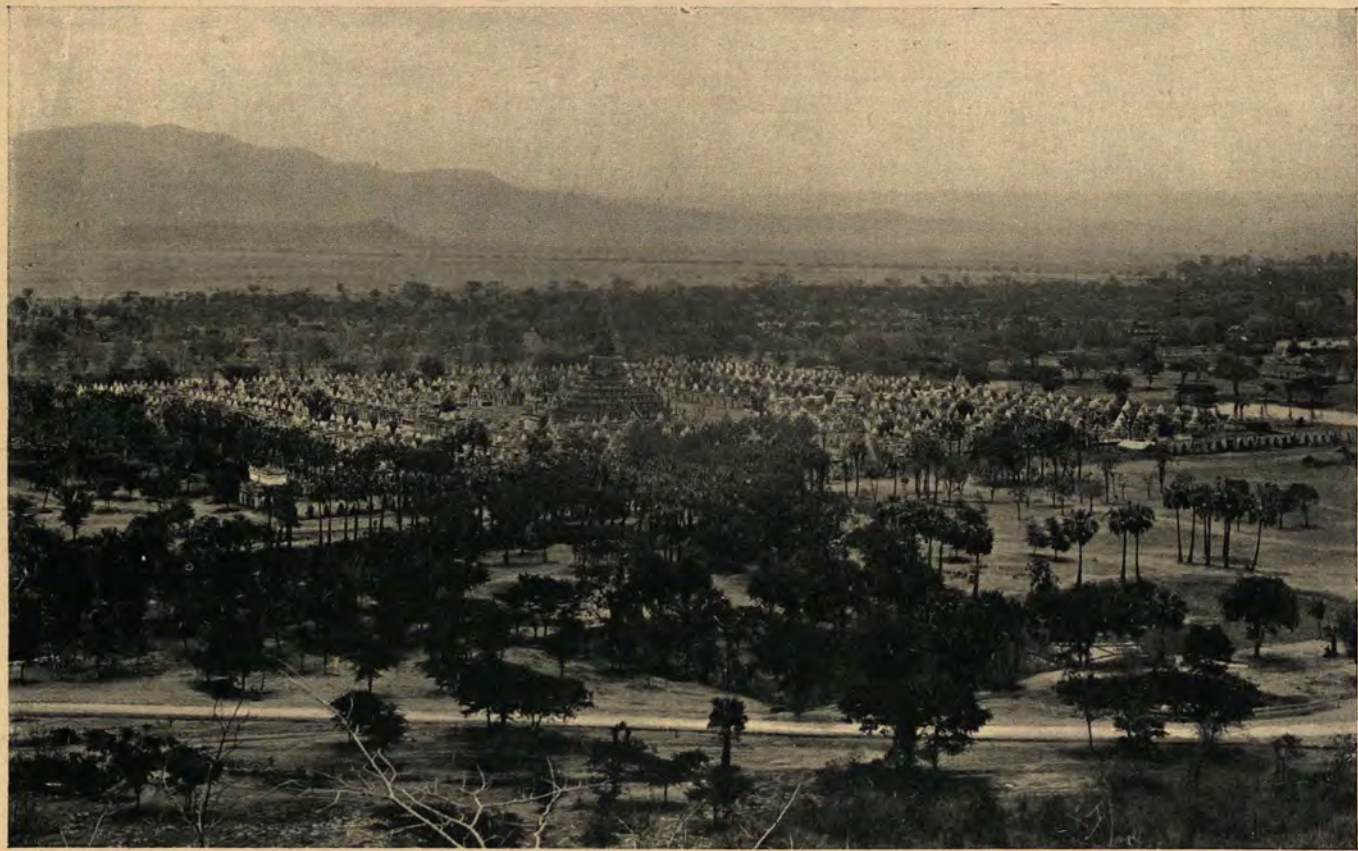
Cette admirable suite se termine, en avant, par le grand hall des audiences royales, de chaque côté duquel s'étendent deux galeries supportées par une quantité de piliers rouge et or; ce hall est maintenant transformé en chapelle anglicane pour la garnison.

A droite et à gauche de l'atère principale, ce ne sont que kiosques, vérandas, diminutifs de palais; quelques-uns sont déjà détériorés.

Un peu plus loin est le petit palais de « l'Éléphant blanc », dont la possession symbolise la souveraineté universelle.

Une haute tour (*Nan Myin*) s'élève, avec son *pyathat*, à l'encoignure sud-est; de là on plane sur tout le Fort et la ville extérieure; la vue s'étend sur la colline, les montagnes des États Shan et la jungle; c'est un panorama vraiment grandiose.

Devant la terrasse, au-dessous de la rangée de canons qui la borde, sont groupés quelques tombeaux.



55. — LES 450 PAGODES A MANDALAY

Le long des grandes avenues de la ville nouvelle, de petits pavillons, sous un petit toit, abritent une rangée de jarres pleines d'eau à la disposition des gens altérés. La promenade me conduit plus loin, vers les faubourgs où je rencontre des cavaliers trapus, dont le *putso* soyeux remonte. Leurs petits chevaux, aux harnais légers qu'agrémentent les couleurs vives de quelques houppes flottantes, vont l'amble, allure pacifique, glissante et pas fatigante. Sous les grands arbres, de longues balançoires de cordes sont lancées à toute volée; des Birmanes se balancent, comme elles font tout, avec entrain, riant aux éclats tandis que, par un bout pendant, les camarades qui attendent leur tour accentuent encore le mouvement.

De la double colline de Mandalay, Mandalay-Hill, isolée, rocheuse, poussiéreuse, à la végétation de jungle desséchée, et qui porte à son sommet des pagodes abandonnées où conduisait un gigantesque escalier couvert, l'œil embrasse un paysage très étendu; la grande ville avec ses belles avenues, ses quantités de pagodes et de monastères; la surface brillante du lac qui fournit l'eau des canaux et des fossés; le fort Dufferin, si sec de près, qui paraît de loin en pleine verdure, avec ses chemins bordés de tamariniers et les jardins touffus du palais d'où s'élancent gracieux, légers, éblouissants les sept toits du *Centre de l'Univers*; tout près, en bas, une véritable procession de petites *dagobas* et enfin, au sud-est de la colline, la surprise des sept cent vingt-neuf pagodes, toutes blanches, serrées en lignes régulières, masse neigeuse qui entoure une *dagoba* centrale au *stupa* (1) doré.

(1) Partie supérieure.

En poursuivant ma promenade, je finis par découvrir un vaste magasin de curiosités, dont les succursales de Rangoun et de Colombo sont bien connues des voyageurs. C'est plein de surprises, vieilles boiseries dorées venant du palais, statuettes étincelantes, dragons difformes, vieux Bouddhas en bronze ou dorés, en bois dur ou en cette ancienne composition, légère et solide, qui porte le nom français de papier mâché; on en montre un petit, taillé dans un seul rubis; malgré sa grande valeur, je préfère les autres.

Il faudrait consacrer plusieurs semaines à cette ville presque unique, qu'on explorerait encore longtemps sans demander grâce, si admirable, si extraordinaire, si variée et que, pourtant, on ne saurait décrire plus complètement sans tomber dans une déplorable monotonie.

10 janvier.

Je retourne à Rangoun, où, pour me reposer et compléter mes connaissances sur le pays, j'observe et j'étudie de plus près les habitants, leurs coutumes, leurs mœurs, leur industrie et leur art.

Janvier, février, mars 1909.

J'occupe ainsi mon temps jusqu'à ce que je croie le moment venu de retourner en France, ma seconde patrie, où je suis content de revoir les paysages connus et aimés et de rencontrer des personnes de connaissance.

Je conserverai de mon séjour en Birmanie le souvenir le plus vivace. Les émotions sportives que j'y ai éprouvées me restent précieuses. J'ai vécu dans cette pittoresque contrée

des journées de chasse admirables, j'ai parcouru des contrées superbes, et je ne puis, en bonne justice, que vanter les qualités des habitants indigènes, l'amabilité des Anglais avec lesquels je me suis trouvé en contact. Des heures si rares et remplies par des impressions si neuves et si belles ne peuvent que demeurer gravées dans ma mémoire.



56. — LE CAPITAINE PERCY SMITH

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Nécessité de notions précises et de conseils pratiques pour la chasse en Birmanie. —
Le climat. — Le pays au point de vue géographique et sportif. — La faune et la
flore en général. — Les saisons. — La santé et l'hygiène. — Les habitants. —
Le commerce et l'industrie. — L'art birman.

LA seconde partie de cet ouvrage est destinée à réunir séparément, en dehors de mon journal personnel de chasses proprement dites, toutes les notions précises et pratiques que j'ai pu recueillir sur la Birmanie, tant au point de vue géographique que sportif. Je compléterai ainsi certaines lacunes forcées de mes notes journalières, prises au pied levé, et qui n'avaient pas lieu de porter ce caractère de conseils et de références que j'estime nécessaires et utiles, résumées dans les six chapitres qui composent cette deuxième partie. Mon expérience personnelle, mes observations, mes lectures, les informations obtenues de personnes bien placées pour connaître la Birmanie sont les sources auxquelles je puis. J'espère que le lecteur, s'il éprouve moins d'agrément que dans la première partie, trouvera au moins ici quelques données utiles pour un voyage, un séjour, une expédition de chasse dans un pays peu connu en France et qui mérite de l'être à tant d'égards, non seulement au point de vue de la beauté de la contrée, mais encore pour les plaisirs mêmes de la vie sportive, au sein d'une nature neuve et originale.

Au point de vue géographique, la Birmanie est située à l'est du golfe de Bengale et au nord de la presqu'île indochinoise, entre les 16° et 27° degrés de latitude Nord et les 92° et 98° degrés de longitude Est. Le temps s'y trouve donc en avance de 6 heures sur Paris. Limitée au Nord et au Nord-Est par la Chine et la province de Yunnan, à l'Est par les Shan-States et le royaume de Siam, à l'Ouest par l'Assam, le Manipour, au Nord-Ouest par l'empire des Indes, la Birmanie occupe une superficie de 171 430 milles carrés. Les montagnes, dont les chaînes parallèles descendent du Nord et du Nord-Est vers la mer de Bengale, ont contribué à donner à cette contrée un caractère géographique propre, en lui servant souvent de défense naturelle contre les invasions du Nord ou de l'Ouest, notamment contre celles de la Chine avec laquelle la Birmanie s'est trouvée mainte fois en conflit.

De toute la Birmanie, des Indes même, on peut le dire, le Tenessarim est la contrée la plus pittoresque; il n'est pas un voyageur qui ne vante la variété des perspectives de ce pays accidenté. Seule, la Suisse, avec ses paysages alpestres, peut donner une idée, encore bien affaiblie à cause des différences de température et de végétation, de l'interminable succession de gorges, de vallées et de montagnes qui constituent l'immense panorama qu'on voit se dérouler jusqu'à la frontière siamoise.

La religion et la civilisation de la Birmanie viennent de l'Inde, à laquelle elle doit le bouddhisme et l'art, autant que certaines particularités d'organisation. L'influence de la Chine a été plutôt sociale que politique. Si les montagnes ont été pour la Birmanie une digue de défense, par contre la mer lui a au contraire ouvert l'accès aux invasions étran-



FIG. 57. — VILLAGE DE BIRMANIE

gères, notamment de l'Angleterre, dont la suprématie politique et la compétition économique ont pu en quelque sorte mettre en péril l'originalité propre du peuple birman.

Les montagnes qui, se détachant du groupe central de l'Himalaya, s'étendent comme les doigts d'une main, depuis l'estuaire de Neaf au Nord jusqu'au cap Negrais au Sud, en de nombreux chaînons, donnent à la Birmanie une série de divisions naturelles de son territoire, dont la contrée des monts de l'Arakan forme un groupe compact entre l'Irraouadi et les plaines d'un côté, les collines et la jungle à herbes de l'autre, le golfe de Bengale servant de point d'aboutissement aux plaines, aux collines, aux rivières et aux chaînons montagneux. Ces chaînes de montagnes découpent la Birmanie en grandes vallées parallèles sur lesquelles viennent s'embrancher d'autres plus petites qu'arrosent un grand nombre de cours d'eau, dont quelques-uns sont très importants.

Les pittoresques montagnes de l'Arakan sont pour ainsi dire le tabernacle de la race birmane, et la vallée du majestueux Irraouadi peut être considérée comme le véritable territoire birman ancestral, où la race s'est conservée dans sa pureté. Dans les monts de l'Arakan vit, un peu isolé, l'aimable et peu nombreux peuple des Tchines. Les collines du Shan et celles de Keren courent en lignes presque parallèles vers l'Irraouadi qu'elles atteignent vers Mandalay, la ville centrale et la capitale proprement dite de la Birmanie.

Le nord de la contrée est occupé par des montagnes riches en mines de rubis (*Ruby Mines*).

Les principales rivières, à part l'Irraouadi, sont le Mo-

gaung, le Molé, le Toiping, le Salween ou Salouen, la Mône qui va vers Minbu, le Sittang, l'Arakan, le Mudi, le Nuviu et le Kyini, principaux tributaires de l'Irraouadi, enfin le Kaladan et le Sandway, le Tavoy, le Tenasserim et le Pakchan. Le beau fleuve Irraouadi est une sorte de Nil pour la Birmanie dont il forme l'artère principale; il roule entre des collines et des montagnes, traversant des contrées splendides, ou des forêts énormes, des jungles épaisses, des lacs pittoresques, des étangs et des mares glauques, des précipices profonds, des monts aux sommets neigeux, des pics rocailloux, des rocs gigantesques qui donnent à tout le pays un caractère de variété surprenante.

Une flore prodigieuse et féconde, une faune riche et curieuse contribuent à rendre cette contrée intéressante sous tous les rapports. Le chasseur, qu'attirent les fauves de la jungle, y trouve un aliment sans cesse renouvelé d'émotions sportives, autant que le voyageur un attrait d'impressions rares.

La plus grande variété règne donc dans ce pays et lui constitue son caractère physique et géographique. Dans le district de l'Arakan, le sol est plutôt de l'alluvion, par places mélangé de sable, avec des rocs composés, géologiquement parlant, de gneiss noir, de pierre calcaire brune, de couches crayeuses, et vers le Sud de basalte. On y trouve en petite quantité du fer et des carrières à chaux. Le pétrole est extrait de l'Akyab et du Kyautipyn. Les îles de la côte de l'Arakan sont de formation volcanique. Le delta de l'Irraouadi consiste entièrement en dépôts d'alluvion d'une très grande fer-

tilité. Presque toute la vallée de Sittang est recouverte d'un mélange de sable et de craie qui disparaît vers le Sud. Les petites collines sont composées de latérite et, vers l'Est, les bords du fleuve montrent d'énormes rocs calcaires.

La partie nord de la côte de Tenasserin est aussi de l'alluvion et présente comme sol des rochers de pierre calcaire brune mélangée de quartz. Le latérite et le bitume sont prédominants, et l'on trouve du granit à Amherst; vers l'Est il y a du fer mélangé de mica. On a découvert aussi dans cette partie orientale du charbon, du cuivre et de l'or en petite quantité, ainsi que dans le district de Mergui où on l'exploite en même temps que l'étain.

Le long de la vallée de l'Irraouadi, là où le fleuve traverse la partie nord de Lorder et la partie méridionale de la Birmanie Supérieure, le sol est en grande partie sablonneux, avec des gisements de granit, de pierre calcaire, et par places riche en pétrole. Vers l'Est, les bords de l'Irraouadi sont composés de chaux, de sable argileux, et par places de basalte. Vers l'Ouest, les bords du fleuve sont calcaires. On y trouve aussi la hernblende. C'est dans les districts de Schwebo et du Chindwin supérieur que l'on trouve le charbon en abondance; le premier de ces districts rend seul l'extraction possible, l'autre étant peu abordable. Dans le district de Katha on trouve de l'or.

La formation des collines qui parcourent la Birmanie Supérieure varie considérablement, la partie orientale, jusqu'à Mandalay, étant surtout sablonneuse et calcaire, tandis que

vers les mines de rubis, le sol rocailleux est granitique et contient aussi du marbre. Le rubis, l'émeraude, le saphir et la tourmaline sont les pierres précieuses que l'on y trouve. Les collines orientales de Katchin sont composées de roches métamorphiques et cristallines. Enfin il faut noter les riches mines de jade, enclôses dans les roches serpentines éruptives et dont les mineurs indigènes font l'extraction.

Dans la plus grande partie de la Birmanie Inférieure comme dans quelques parties de la Birmanie Supérieure, l'abondance des pluies rend, pour une bonne moitié de l'année, le climat humide et déprimant. Tandis que vers l'ancienne province anglaise de Birmanie et vers les districts orientaux, les pluies sont plus rares et par conséquent le climat plus sec. Vers le Nord le climat est plus humide; vers Rangoun il est plus sec et la température en subit des variations faciles à comprendre.

En somme, excepté dans les épaisses forêts, les jungles presque impénétrables et quelques parties de la Birmanie Supérieure, où règne la fièvre malarienne, on ne peut équitablement dire que le climat birman soit plus malsain que dans les principales contrées de l'Europe.

En raison des inondations périodiques de l'Irraouadi qui sont énormes, puisque la différence entre les hautes et les basses eaux atteint de quarante à quarante-cinq pieds, les maisons sont toutes bâties sur pilotis, en bois de teck pour les riches, en bambou pour les pauvres. Les murs sont en lattes entourées de planches de teck bien ajustées; une

grande véranda règne sur les trois côtés de la maison. Les maisons sont toujours orientées du Nord au Sud, afin de recevoir les brises de la vallée.

Le riz, dont la culture est la principale occupation du peuple, forme la base de la nourriture avec le poisson. Après



FIG. 58. — BUFFLES BIRMANS TRAVAILLANT LES RIZIÈRES

les grandes pluies, quand la terre a été bien mouillée, on la laboure avec une charrue toute primitive. On laboure d'abord la terre sur les hauteurs et on y fait les semailles, à raison d'un boisseau environ par acre. Lorsque les jeunes plants ont atteint à peu près un pied de hauteur, on les arrache soigneusement avec les racines et on les transplante dans les terrains préparés à cet effet; ce travail de transplantation est fait généralement par les femmes et par les enfants; quel-

quefois des voisins s'entendent mutuellement pour ce travail ainsi que pour la moisson.

On considère la Birmanie comme le grenier de l'Inde. La principale production du sol est le riz, dont la fécondité, la production et la culture sont facilitées par la nature même du terrain; c'est d'ailleurs le principal aliment du peuple birman. Les autres articles d'exportation, au point de vue commercial, sont : le bois de teck, le caoutchouc, les bois à teinture, le rubis indien, le blé indien, le millet, le peas et le seassamun qui se trouvent dans la Birmanie Supérieure; le coton, le tabac sont produits dans maints districts, tandis que le thé, le café, et le cinchona se cultivent dans la zone des collines. Un thé spécial à la contrée, et dénommé *letpet*, se cultive sur une haute échelle dans certains districts de Bhamo et du Chindwin supérieur, de même que dans les Shan-States.

Tout le long de la côte, d'Akyab à Mergui, on fait du sel. Le gouvernement s'est réservé le monopole de cette industrie.

Il est un autre produit de la mer qui l'emporte de beaucoup en rendement sur le sel, c'est la pêche, qui se fait surtout dans l'archipel Mergui et aux environs de Bassein.

On ne peut s'empêcher de songer qu'en Birmanie il y a tant de ressources inexploitées, ou dont on ne tire qu'un médiocre parti : bois de construction et d'ébénisterie de toute nature, sources sulfureuses, ferrugineuses ou salées, huiles minérales, le charbon, l'étain, le bismuth, le manganèse, l'antimoine, la terre à potier, l'ambre qu'on trouve près de Sagan dans la haute Birmanie, l'or, le fer, le cuivre, la pierre à bâtir, le calcaire, le granit et une sorte de grès argileux et mou, appelé par les Birmans *andagoo kyouk* et qui rem-

place le marbre, sans compter toutes les gemmes et pierres précieuses, rubis, saphirs, émeraudes, grenat ou turquoises. Mais qu'est-ce encore que toutes ces richesses en comparaison des bois (1) qu'on rencontre aussi bien dans le delta des fleuves que dans les gorges et sur les flancs des plus hautes montagnes? Dans les marécages, au bord de la mer, sur les dépôts alluvionnaires et dans les parties soumises aux grandes crues, ce sont plus de 380 échantillons de palmiers, des palétuviers, des pandanus, le *phoenix paludosa*, les plantes grimpantes, les orchidées, les fougères. Dans ce qu'on appelle là-bas les forêts tropicales, on rencontre des arbres de 150 à 200 et même 250 pieds de haut, des bambous de 80 à 100 pieds de haut; partout la fougère y remplace le gazon. Puis ce sont des forêts interminables d'*evergreens* et de chênes, enfin ces immenses plantations naturelles de teck d'une valeur inappréciable.

Les essais de plantations de teck ayant réussi, on s'est mis également à planter des chinchonas en 1868, la variété *succiruba* est la seule qui ait réussi dans une certaine mesure. Enfin, plus récemment, on a introduit le *ficus elastica*, mais il est encore impossible de savoir si ce caoutchouc conservera toutes ses qualités.

Parmi les essences les plus précieuses à divers points de vue, je ne citerai que le *Puyeng-ma* (*Lagerstoemia reginae*), bois rouge excellent pour la construction des navires, le

(1) Les lecteurs curieux de détails plus nombreux et plus précis liront avec fruit l'*Étude sur la végétation, l'administration et les produits des forêts de la Birmanie* parue dans le n° 15 des *Excursions et reconnaissances*, publié par le gouvernement de la Cochinchine française. — Consulter aussi les ouvrages français de Vossion, de Gallois, l'ouvrage anglais déjà cité de Scott O'Cosmor et celui de W. Bird.

Pyeng-ga-do (*Xylia dolabriformis*), excellent pour les travaux qui regardent l'ingénieur ou l'architecte, l'*Eng* (*Dipterocarpus tuberculatus*) dont on extrait une résine jaune, la *Gyo* (*Schleichera trijuga*), bois très dur et très serré propre à faire des presses pour le coton, des cylindres pour moulins à sucre, le *Then-gan* (*Hopea odorata*), un des plus beaux arbres de la contrée, excellent pour les constructions nautiques, le bambou aux multiples emplois et enfin le cocotier (*coco nucifera*) qui fournit l'huile au commerce.

La flore de Birmanie est de nature tropicale; la fougère arborescente, l'*hamherstia nobilis* aux larges feuilles et aux fleurs rouges, une certaine espèce de palmiers à très larges feuilles, le chinchona, l'arbre à vernis, l'arbre à huile, le bois de caoutchouc, le teck dont on fait un grand commerce, diverses espèces d'arbres à teinturerie, le jaquier, l'aréquier, le manguier, l'oranger, le bananier, de gros tamariniers, de superbes lataniers, voilà les espèces les plus répandues, ainsi que les pins qui se montrent jusque dans le voisinage de la mer.

Un des caractères les plus saillants de cette végétation est la disposition à se joindre de plusieurs arbres de forte dimension, à s'entrelacer et à former ainsi des fourrés impénétrables. Ces formes gigantesques, souvent plus grosses que le corps d'un homme, s'étendent fort loin, et dominant les forêts les plus grandes et les plus élevées. La nature de cette végétation est telle que même plusieurs palmiers sont ici des plantes grimpantes, laissant retomber leurs branches qui prennent racine au sol.

Il y a peu de canne à sucre; le *dani*, sorte de palmier, fournit aux indigènes le sucre dont ils ont besoin.

Parmi les légumineux, il faut noter plusieurs tubercules très nourrissants d'une espèce propre au pays.

C'est dans le Tenasserim seulement que peuvent venir à bien le caféier et le cotonnier ; c'est là qu'on a réussi à acclimater la plupart de nos fruits : raisin, pêches, abricots, figues, la pomme qui a peine à mûrir et l'oranger qui y pousse à merveille.

Jusqu'à présent, malgré la paresse innée d'une population sans besoins, c'est l'agriculture qui a fait les progrès les plus sensibles.

Comme il est facile de l'imaginer, ce sont les terres alluviales du delta de l'Irraouadi qui sont les plus rémunératrices, non seulement parce que la culture y est plus ancienne, mais aussi parce que les procédés y sont le plus perfectionnés. Comme je l'ai dit, c'est le riz dont la culture est la plus répandue.

Le Birman, dont la sagesse consiste à ne pas se donner plus de mal qu'il n'est nécessaire, a, de toute antiquité, choisi pour cette céréale les terrains marécageux riverains des fleuves et cours d'eau, qui sont facilement inondables durant la saison des pluies.

Les arbres à fruits sont en très grand nombre, je me contenterai de citer les plus généralement connus : orange, citron, mangue, papaye, noix de coco, goyave, pomme d'acajou, ananas, melon, banane, tamarin, jujube et sapotille. Notons aussi le jack, un des fruits les plus gros du monde et dont le goût rappelle celui de la datte, les dourians et les mangoustans dont les Birmans sont en

général très friands. Quant aux oranges, les plus succulentes proviennent de Mergui, de Tavoy et de Rangoun.



FIG. 59. — JEUNES FILLES TCHINES

Le climat de la Birmanie subit aussi l'influence de certains vents, notamment de la Mousson, qui souffle régulièrement dans l'océan Indien; la mousson du sud-ouest souffle principalement en mai et détermine parfois des troubles

atmosphériques violents. La saison des pluies dure principalement de mai au 15 septembre. A peine les pluies ont-elles cessé, que la température devient lourde, à cause de l'évaporation ; en novembre la puissance de la chaleur est moins sensible, tandis que les mois de décembre, de janvier et de février sont agréables, avec quelques journées nuageuses, de belles nuits claires et fraîches, qui rendent l'emploi de vêtements chauds absolument indispensable. Les mois de mars, avril et mai sont les mois les plus chauds de l'année, ce qui rend alors aux Européens le séjour désagréable et malsain.

Les principaux peuples qui habitent la Birmanie sont les suivants : les Birmans, les Shan, les Mun ou Taloing, les Karen, les Tchines, les Kachines, les Salones. De tous ceux-ci les plus nombreux sont sans conteste les Birmans, qui sont aussi les plus intelligents, les plus actifs, les plus sociables. Je ne reviendrai pas sur les détails que j'ai déjà donnés dans la première partie de mon livre.

Les principales villes de la Birmanie sont les suivantes :

BIRMANIE INFÉRIEURE

Rangoun.	180 350	habitants.
Moulmein.	55 700	—
Akyab.	37 930	—
Bassein.	30 000	—
Henzada.	19 700	—
Prone.	30 000	—
Thayetmio.	17 000	—
Tonngoo.	11 250	—

BIRMANIE SUPÉRIEURE

Mandalay.	188 800	habitants.
Myingyan.	19 700	—
Pekokku.	19 900	—
Sagaing.	9 900	—
Schwebo.	9 900	—
Bhamo.	8 000	—
Kyanksé.	7 000	—

J'ai déjà fait la description des villes de Rangoun et de Mandalay et je me réserve de donner quelques détails statistiques au dernier chapitre de cette seconde partie. Ce qui suit complétera, dans la mesure du possible, la description du pays et de ses habitants.

En Birmanie, nous sommes en face d'une race vaillante, intelligente, de mœurs douces et offrant un contraste frappant avec les races abâtardies de l'Hindoustan.

La race birmane appartient au grand rameau Mongoloaltaïque ; sa langue se rattache à la famille des langues touraniennes ; c'est une langue sœur de la langue tibétaine ; le type est celui des races jaunes, en général, pommettes saillantes, lèvres épaisses.

Les races diverses qui ont habité la vallée ne se sont pas juxtaposées sans se confondre plus ou moins ; à côté d'un type mongolique pur, on trouve des physionomies se rapprochant complètement des formes de la race caucasique, et d'autres offrant la combinaison des deux caractères.

Généralement bien bâtis, les Birmans ont le buste bien proportionné, les muscles puissants, les jambes un peu

courtes, les cheveux noirs et abondants. Tous, hommes et femmes, font preuve d'une certaine coquetterie dans l'arrangement de leur chevelure, qu'ils portent relevée en chignon sur le sommet de la tête. Les femmes, bien qu'elles ne soient pas jolies, ont la taille élégante et un regard souvent fait pour vous ensorceler. Leurs pommettes saillantes, leurs yeux bridés, leur nez plat, leurs lèvres trop grosses et leurs rides accusées leur donnent, dès qu'elles arrivent à la trentaine, un aspect de décrépitude peu séduisant. Les femmes birmanes passent, à juste titre, pour être les plus réservées et les plus chastes de l'Orient, et les exemples de débauche et de scandale sont chez elles excessivement rares.

Ce qui constitue, dans la toilette, la véritable originalité des Birmans, c'est la pratique du tatouage, pratique qu'on ne trouve usitée chez aucun autre peuple de la péninsule indochinoise, dont il est impossible d'expliquer la cause et dont on fixe généralement l'introduction à une date assez récente.

La paresse est chez eux incurable. En thèse générale, le pays est fertile et il serait aisé pour un travailleur d'arriver, en peu d'années, à une belle situation de fortune, mais ils n'en sentent pas la nécessité et ne travaillent que pour végéter au jour le jour et satisfaire aux exigences du fisc. Se reposer, fumer, mâcher le bétel, assister à des représentations théâtrales ou à des danses, telles sont pour eux les grandes affaires de la vie.

Très amoureux des plaisirs et des amusements, les Birmans sont d'une gaieté extrême; tout est pour eux prétexte à divertissements, courses de chevaux, courses de bateaux,

boxes, jeux de balles, danses, théâtres, etc. Ce dernier comprend deux genres bien distincts : les marionnettes et le jeu direct des acteurs. Leurs drames ou comédies représentent toujours quelques passages de la vie de Gautama Bouddha dans une de ses existences antérieures. Le théâtre des marionnettes est de beaucoup le plus sérieux et le plus remarquable.

Leur religion est, comme je l'ai dit, le Bouddhisme. Les prêtres vivent renfermés dans leurs monastères, et pratiquent dans toute leur rigueur les règles monastiques de renoncement, de chasteté et de méditation prescrites par le fondateur de leur religion.

Pour complément de ce que j'ai déjà donné de détails, à ce sujet, dans la première partie de cet ouvrage, il suffira de dire que ceux qui embrassent la carrière religieuse ne sont ni des moines cloîtrés, ni des prêtres séculiers, mais des *monks*, expression anglaise qui me paraît le mieux définir l'état de ces religieux réunis en congrégation.

On divise généralement en cinq degrés les grades que peuvent conquérir les religieux. On commence par être *sheng*, c'est-à-dire qu'on a revêtu la robe jaune sans être membre profès d'une communauté. On pourrait compter en Birmanie le nombre des garçons qui n'ont pas porté la robe jaune du néophyte; car tout individu qui n'aurait pas passé cette initiation ne serait pas plus considéré de ses compatriotes que le plus vil des animaux.

Les *pyit-tseng* sont ceux qui, ayant vécu pendant un certain temps dans une communauté comme *sheng*, sont admis à faire profession dans une cérémonie spéciale.

Le *Tshra-ra* est le chef de la communauté, le supérieur, qui contrôle tous les actes de ses subordonnés.

Le *Gaing-oot* ou provincial, dont la juridiction s'étend sur toutes les communautés des villes et villages du district de la province.

Le *Tshra-ra-daw* ou supérieur général, qui vit dans la capitale et a le gouvernement de toutes les affaires religieuses de la Birmanie.

Les religieux, qui sont l'objet du respect et de la vénération de tous, sont de vrais moines mendiants, et passent pour tels; ils vivent de la charité publique, qui est très grande et très belle; on rencontre souvent ces religieux le matin, allant à travers les rues, frapper à chaque porte pour demander aide et subsistance; à cet effet, ils portent une sorte de marmite pour recueillir l'offrande des fidèles qui consiste le plus souvent en dons en nature, surtout du riz.

Au sujet de l'art birman, qui tient de l'art sino-japonais en même temps que de l'art hindou, on ne saurait lui contester une certaine originalité.

L'industrie est peu développée; cependant, on admire les belles laques qui sortent des manufactures de Pagan et de Nioung-Ou; elles ne sont pas faites comme des laques chinoises avec du bois ou du papier mâché, mais bien de fibrilles de bambou tissées à la main et recouvertes de différents vernis, faits avec la gomme de *urushi*, sur lesquels les dessins s'enlèvent avec un poinçon d'acier. La légèreté et la flexibilité de ces objets en laque est extrême. Leurs bijou-tiers et joailliers n'atteignent pas dans la ciselure la perfection infinie de leurs confrères hindous; néanmoins, les

colliers, bracelets et bijoux divers sont toujours bien montés et avec un goût tout spécial; l'ornement de leurs coupes d'or et d'argent consiste dans le dessin des douze signes du Zodiaque. Les boucles d'oreilles des femmes sont formées de cylindres d'or creux, avec une extrémité pointue, ornée de pierres précieuses. Ces cylindres sont introduits dans un trou percé dans le lobe inférieur de l'oreille.

Les Birmans savent polir et tailler les pierres précieuses, mais d'une façon grossière; leur triomphe artistique est dans l'ornementation du bois de teck; leurs travaux dans ce genre, pour orner les palais et les temples, sont véritablement admirables de délicatesse.

Les laques de la Birmanie ont su se conquérir sur les marchés étrangers une réputation qu'elles méritent à tous les égards.

Bien longtemps la Chine et le Japon ont eu la spécialité des articles laqués, car on se figurait que ces objets, longtemps en faveur parmi nous, n'étaient fabriqués que dans ces contrées. Mais aujourd'hui les laques de la Birmanie commencent à être exportées et elles ont rencontré la même faveur que leurs rivales. Tous ces mille bibelots, pour lesquels on se passionne, sont véritablement artistiques

Le vernis que l'on emploie pour les laques claires s'appelle *urushi*; il s'extrait d'un arbre spécial. Au Japon c'est cet arbre (*Rhus vernicifera*) qui fournit le vernis; c'est du *thi see* ou *melanorrhoea usitatissima* que coule la laque de Birmanie, une laque sombre bien différente de l'*urushi*, qui est jaune au moment de l'extraction et qui ne fonce qu'après plusieurs jours d'exposition à l'air libre.

Le *thi-see* pousse partout, et l'on n'a jamais songé, tant il

est abondant, à en créer des pépinières, comme on a fait au Japon pour l'*urushi* depuis des centaines d'années. Rien de beau comme cet arbre en fleur; imaginez un énorme bouquet d'un blanc de crème qui répand un parfum assez analogue à celui de la pomme.

Le mode de récolte de la laque est assez semblable à celui que l'on emploie pour la résine; on fait simplement des incisions dans l'écorce et l'on recueille dans des vases de bambou le liquide qui en découle. Afin que cette gomme ne sèche pas trop vite, on la recouvre d'eau; mais la meilleure est toujours celle qu'on emploie toute fraîche.

Les articles les plus ordinairement laqués sont les coupes à boire et les boîtes à bétel; ces dernières composées de deux cylindres s'emboîtant exactement l'un dans l'autre et qui renferment tous les ingrédients nécessaires à cette dégoûtante pratique de chiquer, si commune dans toute la contrée. On fait aussi des boîtes de toilette pour les dames, très soigneusement décorées avec un goût et une délicatesse véritablement merveilleux.

Puis ce sont des coffrets en bois de teck, où les actrices renferment les parfums, huiles, cosmétiques, faux cheveux et autres articles qu'elles ne sont pas seules à employer.

Il faut noter encore ces récipients qui servent à porter des offrandes aux monastères et aux pagodes, ordinairement taillés sur le patron de ces dernières, avec cinq ou sept toits superposés; ils ont souvent la hauteur d'un homme. N'oublions pas non plus ces plateaux de toute taille et de toute forme qui sont illustrés des dessins les plus fantastiques et parfois les plus abracadabrants.

On fabrique aussi dans le pays des fers de lance, des couteaux qui varient de forme et d'épaisseur, suivant les localités et l'emploi qu'on veut en faire, et surtout ces *dahs*, sabre ou coutelas à manche très long, d'un usage journalier et propre à toutes les besognes.

Il y a aussi des fondeurs d'or et d'argent qui fabriquent des tasses, et ces ornements chers aux femmes de tous les pays : bracelets, boucles d'oreilles, chaînes et colliers de différentes formes. Les coupes et les tasses sont généralement massives et enrichies de figures repoussées très originales et d'une hardiesse de dessin véritablement merveilleuse. Quant aux boucles d'oreilles, on les enrichit de pierres précieuses telles que rubis, spinelle, diamant ou saphir.

CHAPITRE II

Outillage nécessaire pour un voyage en Birmanie. — Le genre de vie et les habitants. — Ce qu'il faut emporter pour une expédition de chasse. — Armes et bagages. — Quelques conseils pratiques.

EN tenant compte de certaines indications générales contenues dans le chapitre précédent et en se pénétrant de cette idée que les influences climatiques, autant que les coutumes locales des animaux et des habitants, sont les principaux facteurs qui doivent guider le voyageur et notamment le chasseur pour l'organisation d'une expédition en Birmanie, je crois que le tempérament personnel, le goût et l'habileté particulière de chaque sportsman seront de suffisants éclaircisseurs en cette matière, et détermineront les particularités propres à chaque individu pour le but qu'il veut poursuivre et atteindre. Les indications ci-après sont destinées à faciliter ces lumières et chaque voyageur y prendra ce qui paraît pouvoir s'appliquer à son cas particulier.

Le grand principe qui, à mon avis, doit guider le sportsman pour la vie de chasse dans la jungle de Birmanie, c'est qu'il doit être « lui-même », se plier aux nécessités du climat et tâcher de se rendre les moyens d'existence le plus confortables et le plus pratiques possible, afin de ne pas être entravé dans sa chasse par des ennuis et des mesquineries.

Les trois mois d'avril, de mai et de juin, sont en réalité l'époque la plus propice pour camper dans la jungle, parce que les miasmes paludéens ont été chassés par le vent et la chaleur et que les pluies partielles de mars ont donné aux herbages certaines qualités favorables à la nourriture du grand gibier qui les recherche, ce qui permet avec certitude de le rencontrer plus facilement.

L'attention du chasseur doit se porter sur certains points essentiels, avant d'entreprendre une expédition. Indépendamment de tous les considérants invoqués ci-dessus, il devra tenir compte de ses vêtements, de son équipement en armes et bagages, de son campement, de ses traqueurs et de son personnel, de sa nourriture, de son hygiène personnelle. La négligence de certains détails peut être funeste et il ne doit pas sembler inutile ou superflu, par exemple, d'avoir un bon cuisinier indigène, un bon serviteur ou *boy*, un bon interprète.

Pour voyager ou chasser dans la jungle, les vêtements de flanelle sont en général préférables, étant plus légers, plus souples, plus facilement lavables. Il est bon d'avoir plusieurs costumes en *khaki*, sorte de tissu en usage dans la contrée et facile à trouver, offrant les mêmes avantages que les vêtements de laine. Les chemises seront également en flanelle, comme les bas, de préférence en flanelle verte pour la chasse. Une ou deux paires de culottes *Feypoore*, utilisées dans les Indes, feront partie de la garde-robe, ainsi qu'un ou deux manteaux de pluie, un bon manteau chaud, aussi souple que possible. Les chaussures seront les chaussures habituelles de chasse et de marche; en outre, des chaussures légères de tennis qui permettent de s'approcher silencieusement du

gibier et de marcher plus légèrement. Par-dessus ces chaussures, il est prudent de se mettre des petites guêtres à la française, en étoffe ou en laine, afin d'être préservé des piqûres de moustiques.

Comme couvre-chef, le chapeau de feutre mou à larges bords, appelé en anglais *slouch hat*, est excellent, ainsi que le casque anglais d'usage dans les Indes, dont la forme est plus pratique que la française, parce que l'arrière-bord est plus large et abrite davantage des insolations. Cette sorte de casque porte le nom de *shooting topi*.

Pour camper en Birmanie, dans la saison sèche, il n'y a pas besoin de tente. Un bon lit de camp suffit, avec l'indispensable moustiquaire, que l'on choisira autant que possible avec les mailles les plus serrées. On se munira non seulement de draps, mais de plusieurs couvertures de laine, de bonne fabrication.

C'est une excellente chose, quand on commence les chasses et les longues marches, dans ce pays, où le pied enfle et se tuméfie facilement, que de s'enduire les pieds, avant de partir le matin, avec de la vaseline camphrée et de se chauffer aussitôt après. Si j'avais tenu compte de cet acte de prudence, de ce détail minime en apparence, mais d'importance, avant d'entreprendre mes expéditions, je me serais certainement évité bien des fatigues et des mécomptes de maladies.

Comme bagages, je recommande d'utiliser de préférence des malles plates en cuir.

Il est indispensable d'avoir un bon chef de cuisine, je le répète; il devra être indigène *Madrasi* (de Madras), généralement habile et propre. Il est de la plus haute nécessité de se munir d'un ou deux philtres bien conditionnés. Quant aux ustensiles spéciaux de cuisine et de table, on se les procurera au besoin facilement à Rangoun même.

On se munira, comme aliments préparés, de nombreuses boîtes de conserves de toute espèce, de bonnes marques, légumes, poisson salé, viandes; on pourra, suivant la température, se nourrir aussi d'œufs, de riz, et de lait bouilli.

La meilleure boisson pour cette contrée est le whisky soda, le whisky mêlé d'eau philtrée, c'est une boisson rafraîchissante et tonique en même temps. Il faut aussi emporter quelques bouteilles de bière, comme changement et repos, quelques bouteilles de champagne pour combattre les cas de fièvre et se remonter en cas de surcroît de fatigue, du thé et du café en provisions suffisantes.

Les soins corporels de la toilette sont indispensables, et la propreté la plus minutieuse est de rigueur pour s'éviter la maladie et la lassitude. Un bon tub tiède, le matin, des ablutions tièdes le soir sont excellentes; il faut éviter les ablutions à l'eau froide qui occasionnent des fièvres.

Des diverses armes à feu qui sont nécessaires au chasseur, je ferai observer que l'arme 577 à poudre cordite est l'arme par excellence pour chasser l'éléphant, le rhinocéros et en général tout le grand gibier. On peut avec cette arme s'atta-



FIG. 60. — CARABINES

1. Calibre 577. — 2. Calibre 450. — 3. Calibre 375.

quer sans crainte aux plus grands fauves et entreprendre les chasses les plus périlleuses. J'ai constaté par moi-même l'effet différent des deux armes 577 et 450. Tandis que la carabine 450 ne produit sur l'animal atteint qu'un petit trou, à peine perceptible, par lequel s'échappent à peine quelques gouttes de sang, la carabine 577 produit un trou énorme par lequel le sang jaillit à flots. D'ailleurs, ces deux espèces d'armes sont excellentes, indispensables même; néanmoins on sera plus en sécurité et plus content de posséder et d'utiliser la carabine 577. Un bon paradox, calibre 12, de chez Holland et Holland, est en général pour tout gibier une arme excellente.

Je n'entrerai pas dans de plus longues considérations sur les armes, question qui a été déjà traitée tant de fois par des personnes plus compétentes que moi. J'observerai seulement qu'à mon avis les armes indiquées ci-dessus suffisent amplement et sont les plus utiles dans ce pays. Mais celui qui disposerait de petits moyens pourrait facilement se contenter d'une arme 577 et du calibre 12 pour le petit gibier. On ne doit tirer l'éléphant, le rhinocéros et les différentes espèces de bisons qu'avec des balles blindées ou solides, la balle expansible ne pénétrant pas assez, quant à ces gros animaux. La balle expansible est préférable pour les tigres, les panthères, l'ours, le cerf. Je ne mentionnerai la balle explosible qu'afin de la signaler comme dangereuse pour le chasseur. Bien entendu, on n'emploie pour toutes ces armes que la poudre cordite, et non pas la poudre noire, qui n'est plus d'usage.

Afin de me résumer et de faciliter la compréhension nette et précise du matériel nécessaire pour une expédition de

chasse en Birmanie, je vais indiquer dans le tableau ci-après les choses à emporter, en les divisant par groupes de même catégorie :

Armes.

Armes (de chez Holland et Holland ou de chez Whestley Richards) (1).

Carabine 577 avec cartouches (100 balles solides, 50 balles expansibles, pour grand gibier.)

Carabine 450 avec cartouches (100 balles solides, 50 balles expansibles) (2).

Petite carabine 375 avec cartouches, — par exemple pour chasse au cerf.

Fusil Paradox avec cartouches (100 balles solides, 100 balles expansibles); très bon pour la chasse au tigre.

Pistolets Browning.

Couteaux de chasse.

Couteaux à dépecer.

Instruments.

Projecteur (très puissant).

Appareil photographique.

Plaque et pellicule spéciale renforcée.

Compas, boussoles (pour travaux de topographie).

Jumelles Gøertz, prisme.

Théodolite (pour exploration).

Instrument pour constater la chaleur dans la montagne (Kronder).

(1) On peut se procurer les cartouches aussi à Rangoun.

(2) Malheureusement cette arme est prohibée à présent.

Thermomètre.
Baromètre.
Quelques articles de menuiserie.
Plusieurs métrages à tailleur, pour prendre la mensuration du gibier abattu.
Ciseaux, couteaux communs.
Lanternes sourdes et autres à bougies.
Ustensiles de cuisine et service en aluminium.

Pharmacie.

Quinine.
Antipyrine.
Bandages.
Chlorodyne.
Condys fluide (1).
Permanganate.
Vaccin Pasteur (pour serpent).
Vaseline camphrée.
Acide borique.
Acide phénique.
Savon arsenical (pour la conservation des peaux).

Vêtements.

Couvertures de laine.
Draps.
Costumes de laine.
Plusieurs costumes de khaki.
Manteaux de pluie.

(1) Une goutte de ce fluide dans un verre d'eau détruit tous les microbes et ne donne pas un goût désagréable à la boisson.

Manteau chaud.

Veston chaud.

Culotte.

Plusieurs chemises de flanelle verte.

Fourrures (en certaines saisons pour la haute montagne).

Chaussures de tennis.

Chaussures de chasse habituelles en peau.

Chaussures de repos.

Ceinture avec poches pour pistolets Browning.

Petites guêtres françaises en drap.

Divers.

Un lit de camp.

Deux tables pliantes.

Deux chaises pliantes confortables.

Une bonne moustiquaire.

Canne à saumon.

Canne à truite.

Un diary ou journal de route et de notes.

Malles plates en cuir.

Je conseille à ceux qui veulent faire de la photographie, afin de s'éviter des mécomptes et la perte de leur travail, de se munir, non seulement d'appareils parfaits, mais encore de n'utiliser que des plaques de verre de première marque, jamais de pellicules sujettes à se détériorer à cause de l'humidité et de la chaleur du climat.

Tous les instruments et ustensiles divers indiqués sur cette liste ne sont pas absolument nécessaires à un chasseur.

Les uns sont plutôt, comme certains vêtements, appropriés au voyageur; d'autres, marqués par des parenthèses spéciales, sont seulement utiles et indispensables à un explorateur. Je n'ai dressé la liste totale que dans le but pratique de montrer, aux uns comme aux autres, ce qui peut leur servir. Chacun pourra, en consultant le tableau, y prendre ce qui se rapporte d'une façon particulière au but qu'il poursuit. Bien entendu, je n'ai rien omis de ce qui convient au sportsman, au chasseur, objet de ma prédilection et partie principale de cette œuvre.

CHAPITRE III

Les animaux en Birmanie au point de vue général. — Nomenclature de la faune birmane. — Les fauves et les bêtes à cornes. — Le grand gibier. — Le petit gibier. — Les traqueurs.

UNE nomenclature absolument complète de tous les animaux de toute sorte que l'on trouve en Birmanie serait hors de mon cadre, et empiéterait sur le domaine proprement dit des sciences naturelles. Je me bornerai à une étude aussi succincte que possible de la faune qui intéresse plus spécialement le chasseur, et je n'insisterai quant aux détails typiques que pour le grand gibier, les fauves et les bêtes à cornes, dont la chasse offre tant d'intérêt et procure des émotions plus rares. Néanmoins j'indiquerai brièvement les noms des autres animaux, particulièrement du petit gibier, plutôt pour mémoire, en consacrant tout un chapitre spécial au grand gibier (1).

Il va sans dire qu'une nature aussi luxuriante, aussi tropicale que celle de la Birmanie recèle de nombreuses variétés d'animaux de toute nature. Les gorges profondes des montagnes, les forêts épaisses et la jungle cachent dans leurs réduits des animaux similaires à ceux des climats méridionaux d'autres contrées. La végétation et le sol particuliers de cette contrée permettent l'existence de ces bêtes à cornes,

(1) On pourra consulter avec fruit l'intéressant ouvrage du colonel Pollock : *Wild sports in Burma and Assam*, et celui de G. Bird, *Travelings in Burma*.

de ces fauves, de ces oiseaux qui sont totalement disparus de la surface de l'Europe. Depuis les animaux domestiques que nous connaissons jusqu'aux reptiles les plus dangereux et aux fauves les plus rares, depuis les petits oiseaux inoffensifs ou chanteurs jusqu'aux espèces les plus intéressantes du gibier à plumes, depuis les derniers survivants d'êtres préhistoriques comme le bison, jusqu'aux éléphants et aux rhinocéros, depuis le sanglier et l'ours des monts jusqu'aux tigres, léopards, panthères, chacals et autres variétés de fauves, depuis les singes, les chats sauvages jusqu'aux cerfs, lièvres et aux canards, bécassines et autre petit gibier, le voyageur comme le chasseur trouvent un aliment suffisant à leur curiosité ou à leurs entreprises dans toutes les espèces de gibier connues, à poil ou à plumes, que leur imagination désirera, à défaut de ce que la nature birmane leur offrira d'elle-même comme attrait sportif.

A part l'intérêt particulier que le tireur trouvera dans la poursuite, la recherche et l'abatage du gibier le plus varié, le sportsman aura encore l'agrément de la pêche, notamment du *mahseer* et autres poissons.

Celui que des habitudes européennes invétérées ou qu'une insuffisante préparation des grandes chasses retiendront de s'aventurer dans les beaux périls des folles aventures cynégétiques, trouvera quand même son plaisir à constater l'existence des différentes variétés de pigeons, de paons, de poules d'eau, de volaille de la jungle (*jungle fowl*), perdrix, perdreaux, canards, bécassines, cailles, pluviers, sarcelles, oies..., etc.

Je le répète cependant, la chasse qui offre le plus d'attrait et de nouveauté est celle de l'éléphant, du rhinocéros, du

bison, du cerf, du *tsine*, de l'ours, du tigre et de la panthère, et c'est aussi celle qui mérite la fatigue et le risque, le plaisir et l'agrément d'un voyage en Birmanie. Le tableau ci-après indique en français, en anglais et en birman, les noms des espèces qui constituent le grand gibier ou autres animaux qui habitent la jungle :

FRANÇAIS	ANGLAIS	BIRMAN
Éléphant.	<i>Elephant.</i>	<i>Tau-tsine.</i>
Rhinocéros.	<i>Rhinoceros.</i>	<i>Kyan.</i>
Tapir.	<i>Tapir.</i>	<i>Ta-ra-shu.</i>
Sanglier.	<i>Wild boar.</i>	<i>Tan-wet.</i>
Cerf.	<i>Sambur.</i>	<i>Tsat.</i>
Cerf spécial.	<i>Brown antler'd deer.</i>	<i>Tha-mine.</i>
Cerf cochon.	<i>Hog deer.</i>	<i>Darai.</i>
Cerf.	<i>Barking deer.</i>	<i>Gyi.</i>
Chèvre sauvage.	<i>Wild goat.</i>	<i>Tan-saït.</i>
Bison	<i>Gaur bison.</i>	<i>Pyaug.</i>
Buffle.	<i>Wild buffalo.</i>	<i>Tau-gyvé.</i>
Petit bison.	<i>Gayal ou mit-hun.</i>	<i>Ain-pyaung.</i>
Bison malais.	<i>Wild cattle.</i>	<i>Tsine-tsaing.</i>
Ours.	<i>Sun Bear.</i>	<i>Wet-wun.</i>
Tigre.	<i>Tiger.</i>	<i>Kya.</i>
Panthère.	<i>Leopard.</i>	<i>Kya-thit.</i>
Léopard tigré.	<i>Leopard cat.</i>	<i>Thit-kyaung.</i>
Chien sauvage.	<i>Wild dog.</i>	<i>Tau-kève.</i>
Chacal.	<i>Jackal.</i>	<i>Mye-kève.</i>
Chutgen's civet.	<i>Grey civet cat.</i>	<i>Kyaung-myin.</i>
Chat sauvage commun.	<i>Common civet cat.</i>	<i>Myauk-kya.</i>
Chat de la jungle.	<i>Jungle cat.</i>	<i>Tau-kyaung.</i>
Singe gibbon.	<i>Gibbon.</i>	<i>Myaung-live-gyaw.</i>
Singe commun.	<i>Monkey.</i>	<i>Myauk.</i>

Or, il ne suffit pas d'être bien équipé et de connaître les noms et les mœurs des bêtes que l'on a l'intention de chasser. Il me paraît encore important de faire observer qu'à part le personnel de service et le *boy* de Madras que l'on doit

avoir avec soi, il est indispensable de se faire accompagner par des traqueurs et des chasseurs du pays, connaissant la contrée, les particularités de chaque animal recherché et les endroits les plus propices à la chasse. Trouver des traqueurs sachant l'anglais est assez rare ; on se contentera d'un bon interprète, d'apprendre soi-même quelques expressions essentielles de la langue birmane et d'employer des traqueurs indigènes absolument illettrés, partant moins prétentieux, moins dispendieux et plus obéissants. Les premiers se paient de 25 à 30 roupies par mois y compris l'entretien, tandis que les seconds se contenteront de 20 roupies par mois au maximum.

Ces traqueurs s'appellent *shikaris* ; la plupart des traqueurs birmans sont merveilleux comme flair et comme endurance. Ils ne sont pas chasseurs d'instinct et de goût, mais possèdent plutôt des qualités de chiens, comme flai-reurs, éclaireurs, tout à fait surprenantes. En outre leur talent pour trouver une piste, pour suivre des traces et les reconnaître là où la chose paraît même impossible et invraisemblable, les rend d'une incontestable utilité. On peut se les procurer presque partout en invoquant l'aide ou l'autorité du chef du village, par l'intermédiaire duquel on pourra plus facilement établir les conditions.

Le petit gibier que j'ai indiqué se trouve dans presque toute la Birmanie. Quant au grand gibier, on le recherchera avec fruit dans la jungle épaisse de la Birmanie Supérieure, dans certaines vallées de l'Irraouadi et de la contrée des lacs de l'Est, dans les montagnes de l'Arakan et du pays des Tchines, etc.


Avant d'entreprendre dans le chapitre suivant l'étude détaillée de chaque animal de la catégorie du grand gibier, je ferai observer, pour le chasseur doué de quelque instinct humain et non porté à tuer le gibier simplement pour le massacre, qu'il est de la plus haute importance de bien savoir, non seulement manier son arme, mais encore de connaître les places d'où il faut tirer, et notamment les parties du corps de l'animal qu'il faut toucher. Il n'est pas du tout indifférent de tirer sur telle ou telle partie de l'éléphant, à moins de mouvements involontaires; il faut garder tout son sang-froid, se poster autant que possible à genoux ou debout, derrière un arbre ou embusqué, viser tranquillement quand l'animal vous en donne le loisir et le toucher autant que possible aux bons endroits. Dans ce sens, il est nécessaire de connaître aussi quelles sont pour chaque bête les parties les plus sensibles et les plus sûres à tirer avec un résultat satisfaisant, sans faire inutilement souffrir l'animal ou risquer de le perdre ou bien encore de l'endommager sans profit. Je m'efforcerai de donner ces indications à l'énumération spéciale de chaque gibier.

Je résume dans le tableau suivant les parties du pays, où l'on peut le plus avantageusement chasser en Birmanie, avec les noms des animaux :

DISTRICTS.	ANIMAUX
Ma-u-bin.	Eléphant, tigre, léopard, sambur, hog deer.
Tavoy.	Eléphant, rhinocéros, gaur, tsine, léopard, tigre, tapir, cerf, etc.
Py un-taza, dans le Pegu.	Gaur, rhinocéros et éléphant.
Saoeghin et Ton-gho.	Tigre, léopard, tsine, gaur, buffle, éléphant, deer.
Pegu, dans la jungle, près des villages de Panoot et de Payne.	Brow-anthlered deer.
Papoun et Saledeen.	Éléphant, rhinocéros, gaur, tsine, tigre, tapir et pêche au mahseer.
Tapoon, montagnes de Pegu et à l'est de Tharraouaddy.	Tigre surtout, rhinocéros, gaur, tsine et cerf.
Tennasserim et Mergui.	Tout le grand et le petit gibier, excepté l'éléphant.
Yai, Amberst.	Éléphant, rhinocéros, tigre, léopard, gaur et tapir.
Tagaung, les mines de rubis, Momeik et Wappyu-dung.	Rhinocéros, éléphant, tsine, gaur, tigre, léopard, ours, cerf, cochon sauvage, chat sauvage.
Monts de l'Arakan et Bassein.	Éléphant, rhinocéros, gaur, tsine, tigre et léopard.
Monts de l'Arakan vers Prome, Banlong et Myetquin.	Buffle sauvage.
Pyapoun.	Buffle sauvage et tigre.
Chindeoin.	Rhinocéros, gaur.
Mogaung.	Tigre, gaur, cerf, tsine et éléphant.
Pagaing, Panoot et Zanisut.	Éléphant.
Wuntho et Tigyang.	Léopard, ours, deer, bécassines, duk et perdrix.
Dabein et Ledaong-go, entre Rangoun et Pegou.	Bécassines.

CHAPITRE IV

Les éléphants. — Le bison. — Le bison gaur. — Le rhinocéros. — Le tsine. — Le buffle. — Le sambur. — Le thamine. — Le cerf. — Le tigre, la panthère et le léopard. — L'ours. — Les autres gibiers à poil.

E chapitre ne peut intéresser à proprement parler que les chasseurs. Je ne suis pas de classification scientifique d'histoire naturelle pour l'énumération, l'étude et l'indication de chaque animal, quoique je donne, autant que possible, tous les noms sous lesquels on les connaît. Je divise chaque partie en paragraphes ayant rapport aux points de détails à retenir.

L'ÉLÉPHANT

(*Elephas asiaticus*, *Éléphant*, *Tau-Tsine*.)

L'éléphant est sans conteste le roi de la jungle, puisque quand il passe tous les animaux, jusqu'au tigre, se garent sur son passage.

Il en est le roi par la taille, la force et le courage. Reconnu comme le plus intelligent de tous les animaux, son aspect est vraiment majestueux, qu'il soit au repos ou bien qu'il soit en marche; quand il charge il est formidable et sa fureur est magnifique.

Il y a deux variétés distinctes de l'éléphant asiatique, quoique de la même espèce, et que l'on trouve en Birmanie.

L'observation du colonel Pollock est exacte à ce sujet, quand il fait une différence entre éléphants avec défenses et éléphants sans défenses. Le premier est connu dans les Indes sous le nom de *goondas*, éléphant à défenses; le second est connu sous le nom de *mucknas*, ou bien en birman *Hine*.



FIG. 61. — ÉLÉPHANTS ASIATIQUES

On le trouve dans toutes les grandes forêts des deux Birmanies Inférieure et Supérieure et de nombreux troupeaux d'éléphants circulent dans les montagnes de l'Arakan par les collines du Shan, ainsi que dans les hauts pays de la province de Tenasserim. On obtient de bonnes chasses à l'éléphant dans le Pegu Yomas, qui ferme le bassin entre les deux rivières de l'Irraouadi et du Sittang. C'est dans cette contrée que l'on se procurait l'éléphant qualifié « *d'éléphant blanc* », pour l'usage des rois de Birmanie, animal qui, une

fois capturé, était escorté en grande pompe et conduit dans la capitale avec un cérémonial spécial. Les éléphants sont nombreux dans la Haute-Birmanie, dans les provinces de Katha, Mandalay, les districts de Bhamo et les États de Shan.

D'après les lois actuelles, on ne peut chasser l'éléphant sans une permission spéciale du Gouverneur du district.

Comme particularités qui font encore reconnaître l'éléphant birman ou indien, c'est qu'il a le front moins de biais et plus carré que l'éléphant africain; en outre il a cinq ongles aux pieds de devant, au lieu de quatre comme son congénère de l'Afrique. De même l'oreille est beaucoup plus petite que celle de l'éléphant africain. Considérablement plus grand que le rhinocéros, il a un aspect plus imposant.

L'éléphant, quand il n'est pas solitaire (*rogue*) (1), est plutôt d'un caractère doux et timide et ne s'attaque à personne, si ce n'est pour se défendre. Il n'en est pas de même pour le *rogue* qui est, lui, très féroce et s'attaque à tout ce qu'il rencontre, sans provocation.

D'après quelques auteurs, l'éléphant devient *rogue* quand il est trop vieux et que les femelles le chassent de leurs troupeaux; d'après d'autres, c'est à cause de blessures faites par des armes à feu. Ce qui est certain, c'est que dans tout *rogue* éléphant tué, on est presque sûr de trouver d'anciennes blessures cicatrisées, et il n'est même pas rare de retrouver des balles dans le corps.

La femelle est plus méchante que le mâle, et il est dan-

(1) Le mot *rogue* veut dire littéralement *malfaisant*; il est appliqué à l'éléphant solitaire devenu méchant.

gereux de s'approcher d'un troupeau d'éléphants, si l'on n'a pas l'intention de les chasser, car si une femelle ayant son petit prend votre vent, on peut être assuré de la voir vous charger.

Rien n'est plus effrayant que le spectacle d'un éléphant qui charge, les oreilles en l'air, la trompe enroulée; c'est comme une grosse locomotive qui vient sur vous. Je n'ai éprouvé qu'une fois cette sensation et je garderai longtemps l'impression de notre petitesse auprès de ce monstre broyant tout sur son passage. D'après Foà et la plupart des chasseurs ayant fait de grandes chasses, rien n'est aussi étonnant que la charge d'un de ces animaux. Quoique maintenant, avec les armes à cordite, on puisse l'arrêter et le tuer en pleine charge, il peut arriver encore que la balle glisse sur le crâne, manque le cœur ou bien se perde dans une partie non vitale de l'animal et alors, si vous n'avez pas la chance d'être près d'un gros arbre ou d'un endroit où vous pouvez vous dissimuler, adieu tous vos beaux projets d'avenir, car fuir est presque inutile dans ces jungles épaisses où à chaque pas vous vous accrochiez à une ronce ou liane quelconque, tandis que, au contraire, l'animal déchiré et renversé tout sur son passage même quand il arrive à se buter contre de petits arbres. Si toute autre issue est impossible, il est en tout cas préférable de fuir, en descendant une côte au lieu de la monter.

La fumée de l'éléphant est bourbeuse, lourde et plus épaisse que celle du rhinocéros et ne saurait être confondue, car son aspect massif recèle et trahit des semences, des fruits ou des cosses qu'il a mangées ainsi que des écorces non digérées. Quand la fumée vient d'être déposée, le sol en est

humecté tout autour; si elle reste deux heures après exposée au soleil, elle devient complètement sèche, avec seulement un petit point humide au milieu.

Si elle est déposée pendant la nuit, il est très difficile d'en déterminer le moment du dépôt, parce qu'elle est fortement humectée de rosée. Les indigènes la pressent avec leurs doigts ou y mettent leur pied nu pour en reconnaître la date, d'après le degré de chaleur qu'elle peut avoir et ils savent dire d'une trace fraîche, à quelques minutes près, le moment où l'animal a passé. Quant au chasseur lui-même, sauf l'impression de dégoût, il peut arriver à acquérir la même expérience, pour lui-même et en très peu de temps. La fumée sèche et durcit beaucoup plus vite quand elle est dans des endroits à découvert ou qu'il souffle un vent fort.

Lorsqu'il marche, l'éléphant imprime fortement ses pieds sur le sol, sans marquer cependant les deux ongles principaux des pieds de devant.

Notons que le pied de devant est beaucoup plus gros que celui de derrière, de forme plus ovale chez le mâle, plus rond chez la femelle; le fond est recouvert d'une peau épaisse, couverte d'un poil fin, mais rare et irrégulier; les traces se peuvent reconnaître sur le sol humide ou sablonneux; l'herbe ou la terre qui se trouvent sous leur passage prennent facilement l'empreinte du pied, même quand l'éléphant, allant vite, effleure à peine le sol; les indigènes reconnaissent toujours ses traces.

Il semble qu'il y ait chez l'éléphant des Indes une étroite corrélation entre la grandeur du pied et celle de la défense, une grande défense se trahit par une large trace du pied; en

prenant la circonférence du pied à la base et en la doublant, on arrive, à quelques centimètres près, à établir la hauteur de l'éléphant.

L'éléphant se nourrit souvent tout en marchant, après avoir bu, en saisissant les fruits qu'il choisit d'ailleurs avec soin, ou les feuilles tendres, mangeant sans s'arrêter. Il a besoin d'une énorme quantité de nourriture. Il casse les branches, tord avec facilité de très gros troncs d'arbres et l'on peut dire que le nombre d'arbres arrachés, cassés, brisés, ou tordus dans une forêt suffit à révéler la présence des éléphants; d'autres fois, ils savent passer à travers les massifs épais de la jungle sans rien détruire et les bambous se referment silencieusement après eux comme pour les cacher.

Les éléphants mâles ont seuls des défenses, habituellement deux, parfois une (ceci par accident); leur forme est plutôt cylindro-conique. Les femelles ne possèdent pour ainsi dire pas de défenses.

Il faut le reconnaître, l'éléphant est plutôt timide et il fuit dès qu'il sent la présence de l'homme. Il est doué d'un odorat merveilleux et reconnaît l'odeur de l'ennemi à des distances énormes, 400 à 600 *yards* même, si le vent lui est favorable; sa vue ne lui est guère utile. Quand il passe sur un sentier où un homme a passé, il fuit rapidement.

Il entre souvent en fureur au seul son de la voix humaine. S'il se sent en danger, même fatigué, il ne se couche pas; il reste debout, adossé à un arbre; il ne se couche que rarement et à moitié, même en pays très tranquille, s'appuyant sur un remblai de terre ou des éminences. Il a non seulement

un sens délicat du toucher, mais encore un flair vraiment supérieur, lève souvent la trompe en l'air pour humer l'air, en sentir les émanations; d'ailleurs, en marche, il tâte souvent un endroit avec sa trompe avant d'y poser le pied.

Les éléphants marchent à la file indienne, jamais en rangée, sauf pour chercher leur nourriture et alors, ils décrivent, allant de front, des pistes parallèles.

Pendant la saison des pluies, les éléphants causent de grands ravages, allant par bandes vers les villages, le long des collines et des vallées.

Il est utile et important, pour chasser l'éléphant, de se procurer des chasseurs birmans, dénommés *mok-so*, dans tous les villages de la montagne; on les considère comme valant tout autant que leurs confrères des Indes. Ils sont certainement très enthousiastes et très endurants, très vaillants et capables de traquer toute une journée sans donner le moindre signe de fatigue.

La meilleure saison pour chasser l'éléphant est après les sécheresses, alors que la jungle vient d'être brûlée par les chaleurs, et surtout au commencement de la saison des pluies, c'est-à-dire de février à fin juillet.

Quand vous êtes à la chasse de ce gros gibier, le meilleur moyen est de s'en approcher le plus possible et de ne le tirer qu'à coups à peu près sûrs; si l'on est bien chaussé et si l'on fait attention comment on marche, on peut s'approcher presque jusqu'à les toucher lorsqu'on arrive derrière eux. Après avoir tiré, ne bougez pas, car le moindre mouvement vous ferait apercevoir de votre antagoniste, si celui-ci vit encore.

Il est incontestable que la chasse à l'éléphant est la plus dangereuse qui existe et aussi la plus fatigante. Il est de la plus haute importance de bien savoir d'avance comment procéder.

La manière la plus sûre de chasser l'éléphant est de le chasser à pied; d'ailleurs tout autre moyen paraît impraticable. Le colonel Pollock parle du résultat obtenu en le chassant à dos d'éléphant, en Basse-Birmanie notamment, ce dont je ne puis rendre compte personnellement, cette manière de chasser étant impossible dans la Haute-Birmanie.

Il faut, pour chasser l'éléphant, être avant tout infatigable et ne se laisser rebuter par aucun obstacle, supporter toutes les fatigues et les incommodités du campement car, lorsque l'on est parti sur les traces d'un éléphant, il arrive que l'on ne puisse regagner son lit de repos, et il faut alors se résoudre à passer la nuit à la belle étoile.

Quelquefois on peut réussir à tuer un éléphant, à l'affût, mais c'est rare. Il est bien de l'approcher le plus possible pour le tuer, à 10 ou 20 mètres, c'est la bonne distance; sous bois, il est naturellement plus facile de l'approcher que dans la plaine.

Le meilleur endroit à atteindre est sans contredit le cœur qui ne peut être précisément indiqué. Après, c'est la tête, en essayant de toucher le cerveau; le coude et certains points de la ligne extérieure de la poitrine ainsi qu'une place située entre le bas de l'aisselle et le haut de la cuisse, enfin l'aorte

du cœur à une dizaine de centimètres au-dessus. S'il est frappé au cœur, l'éléphant chancelle ou s'affaisse sur place et il meurt, au bout de peu de minutes, sans longue agonie.

Frappé aux poumons, il peut rester debout encore plusieurs heures avant de succomber. Lorsqu'il commence sa charge d'assez loin il peut vous donner le temps d'épauler; s'il est atteint par une balle à ce moment-là, il rebrousse souvent chemin. Il ne connaît pas d'obstacle, quand il est une fois parti comme une locomotive; il faut garder tout son sang-froid quand l'éléphant charge, et viser, autant que possible, au-dessous de la trompe. Si l'on a la bête de profil, et si l'on réussit à viser et à toucher l'éléphant derrière l'oreille, ou entre l'œil et l'oreille, il s'affaîssera raide mort; mais c'est là un coup difficile et que l'on a plutôt rarement l'occasion de tirer, car la balle peut aussi faire ricochet au lieu de pénétrer dans la cervelle. Quand l'éléphant présente surtout le flanc, il est plus aisé de le viser et de le tirer au cœur.

Si on lui casse une jambe, on le met hors de combat sans le tuer, car il ne peut plus bouger et sa fureur se manifeste alors par les ravages qu'il commet près de lui avec sa trompe qui lui sert à tout briser. On en est réduit alors, par humanité, à l'achever, ce qui est d'une boucherie. Donc, à défaut de l'oreille et de la tête, il faut s'appliquer à tuer l'éléphant, en le touchant au cœur.

LE RHINOCÉROS

(*Rhinocéros bicornis*, Kyan.)

Il y a trois variétés du rhinocéros dans les forêts et la jungle de Birmanie. Le petit rhinocéros à une corne, *Kyan*

en birman, le rhinocéros à deux cornes et la variété de Sumatra.

Le premier est le plus fréquent; il erre notamment dans la province de Tennassérim, le long des rivières, ou dans les montagnes près des larges torrents, ou non loin de certaines mares.

Plus petit que l'éléphant, il compte cependant après celui-ci comme le plus gros des pachydermes. Il a une tête difforme, le front petit et fuyant, les oreilles pendantes, la peau épaisse, glabre, dépourvue de plis, couverte de verrues et de boue à moitié desséchée, l'œil petit, le regard méchant, sournois; c'est un animal vraiment laid. Il adore se vautrer dans l'eau, dans la boue et la vase; il sort de grand matin ou plutôt encore la nuit; il craint le soleil qu'il évite pendant les heures chaudes, en se tapissant dans les broussailles les plus épaisses. Il a l'ouïe comme la vue faibles, mais un odorat d'une extrême finesse. Il se nourrit d'herbes et de racines.

Le rhinocéros des Indes n'est pas aussi courageux que son congénère d'Afrique, il est aussi moins méchant et moins grand, moins bien armé, en tout cas d'après mon expérience personnelle; d'après ce que j'ai appris dans le pays, il est rare que cet animal s'attaque à son antagoniste. J'ai suivi par exemple, pendant trois jours de suite, un rhinocéros et je suis arrivé à le rattraper trois fois sans que celui-ci y prenne ombrage. Je considère le rhinocéros comme un gros cochon; il ressemble beaucoup d'ailleurs à cet animal par sa façon de vivre, ses formes, ses cris, etc.

On chasse le rhinocéros à pied, comme l'éléphant. Il faut tirer au moment où il se baigne, ou bien quand il se vautre dans la vase, ou encore lorsqu'il prend son repos dans la journée pendant la chaleur. On peut encore l'atteindre et le tuer, la nuit à l'affût, en se servant d'un puissant projecteur. Il faut au préalable connaître les rivières, les torrents et les petites mares de boue où il a l'habitude de s'arrêter quelques jours.

On le visera comme l'éléphant, au cœur.

LE BISON

(*Bos gaurus, Pyaung.*)

De forme massive, ramassé, l'échine grande, trapu, court de jambes, les oreilles longues, le front massif aplati, les cornes recourbées, le poil court, dru, de couleur brune, noir par places, moins sombre et plus fauve chez les femelles, surtout pendant la saison chaude, les parties inférieures moins colorées. C'est le plus puissant des animaux de la race bovine. Comme dimension, il atteint six pieds anglais de hauteur, le plus souvent 5 pieds 8 pouces.

On trouve le bison en Birmanie, dans les montagnes de l'Arakan, les districts de Pegu et de Siam, les collines de Shan et les montagnes qui séparent l'Arakan de l'Assam. Il habite les forêts ou la haute jungle, et monte jusqu'à 6000 pieds dans les montagnes. On l'atteint de bonne heure le matin, ou la nuit; le reste de la journée, il demeure abrité dans les broussailles. Il est très agile et adroit, mais aussi

timide. Blessé, le bison charge, mais en général il n'est pas brutalement agressif.

Il est néanmoins dangereux à chasser. Il charge très résolument, avec une rage sourde et poursuit avec opiniâtreté son adversaire.

Il faut, pour le tuer, viser le cœur, le cou et la colonne vertébrale.

LE BISON MALAIS

(*Bos sondaicus*, *Bur*, *wild cattle*, *Tsine-tsaing*.)

Le bison *tsaing*, *tsine*, est aussi un beau coup de fusil, plus rare même que le bison *gaur*, puisqu'il ne se trouve qu'en Birmanie et dans la presque île de Sumatra.

Quoique un peu moins grand que le *gaur*, il est tout aussi courageux, plutôt plus malin, et très difficile à approcher; sa couleur est d'un alezan brûlé; il ressemble beaucoup au bœuf, comme d'ailleurs son nom l'indique, puisqu'on l'appelle aussi en anglais *wild cattle*. La façon de le chasser est le *stalking*.

Blankford le décrit ainsi : Cet animal paraît être plus mince que le *gaur*, les jambes sont proportionnellement plus longues, et la rayure dorsale est moins développée. La queue descend au-dessous des jarrets. Le fanon est de grandeur moyenne. La tête est beaucoup plus allongée, le front n'est pas concave, la corne est plus petite, cylindrique chez les jeunes sujets, aplatie vers la base chez les adultes, la courbe

est en dehors, et en montant d'abord, mais les pointes sont un peu renversées en arrière et recourbées en dedans.

Les femelles et les jeunes taureaux ont la tête, le corps et les parties supérieures des membres d'un brun rougeâtre très vif, se rapprochant du châtain. Les vieux mâles sont gris noir; les jambes au-dessus des genoux et des jarrets, un large espace ovale sur la croupe s'étendant jusqu'à la base de la queue, mais sans comprendre celle-ci, une raie à la surface intérieure de chaque membre, les lèvres et l'intérieur des oreilles sont blancs. Les veaux ont l'extérieur des membres châtain et une raie foncée sur le dos.

Une bête qui a atteint toute sa taille mesure 5 pieds 9 pouces et demi (1) de hauteur à l'épaule, le long de la tête et du corps elle mesure 8 pieds 6 pouces et la longueur de la queue est de 3 pieds. Le plus grand spécimen birman qu'on ait tué mesurait 5 pieds 4 pouces.

Le *tsaing* est assez abondant dans l'Arakan et le Pegu Yomas, et dans les États du Shan. On le trouve aussi sur les collines qui se terminent à la rivière Chindwin, au-dessous de Kindat.

Ces animaux vivent en troupes, quinze ou vingt formant un troupeau. Ils restent de préférence dans la jungle de bambou et les plaines d'herbe des chaînes inférieures, et ne paraissent pas aussi bien adaptés à la vie des montagnes que le bison *pyaung*.

Il y a une autre variété du *tsine*, le *gayal*. Cet animal ressemble beaucoup au bison *gaur*, mais en plus petit, les

(1) Toutes ces mensurations sont anglaises.

membres étant proportionnellement plus courts, la raie dorsale moins développée, le fanon bien démarqué, le crâne et les cornes très différents. La tête est plus courte, les narines plus courtes, le front entièrement aplati, et la ligne transverse du vertex entre les saillies de cornes est droite, non courbée.

Les cornes elles-mêmes sont beaucoup moins courbées; en fait elles sont presque droites, s'étendant en dehors, se rapprochant plus ou moins de la ligne droite aux extrémités, mais ne tournant pas en dedans.

La couleur est très semblable à celle du *gaur*. La tête et le corps brun foncé dans les deux sexes, les jambes au-dessus des genoux ou jarrets sont blanches ou jaunâtres.

Beaucoup de sujets apprivoisés sont tachetés, quelques-uns mêmes sont entièrement blancs. Les cornes sont noires.

Les dimensions considérablement moindres que celles du *gaur*, surtout de hauteur.

On trouve cet animal à l'état plus ou moins apprivoisé parmi les tribus non civilisées qui habitent les montagnes séparant Manipur, l'Assam et la Birmanie. Il est apprivoisé par les Tchines, et se promène à volonté dans la forêt, revenant le soir au village de son propriétaire.

LE BUFFLE SAUVAGE

(*Bos Bubalus, Buffalo...*)

Voilà un animal très courageux, peut-être même plus audacieux que le *gaur* ou bison; en tout cas, il est plus méchant et plus susceptible.

On ne le trouve en Birmanie que dans une partie des montagnes de l'Arakan, près de Tha-yet-mio. On le chasse de la même manière que les autres bovidés.

Comme aspect, il ressemble beaucoup au buffle domestique, dont il paraît descendre ; mais il est plus agile et plus ombrageux encore et possède une magnifique paire de cornes, dont on peut se faire un trophée superbe, ce qui rend ainsi la chasse de cet animal fructueuse.

LE CERF

(*Sambur-Tsat.*)

Cet animal est très répandu en Birmanie et se trouve dans toutes les grandes forêts. De couleur généralement brune, il est leste, agile et léger. Il ne se montre que par hasard. Il faut le chasser en battue et c'est un plaisir rare de l'attraper et de le tuer.

LE THAMINE (variété de cerf,)

(*Brow-anthlered deer.*)

On trouve cet animal, en Birmanie, principalement dans la contrée située entre Manipur et Mergui. Autrefois de nombreux troupeaux de *thamines* parcouraient les plaines de Pegu et de Thaton ; mais poursuivie et détruite, l'espèce se fait plus rare.

Le *thamine* se rencontre dans les plaines herbeuses et vit entièrement parmi les pâturages et les hautes herbes. La

femelle n'a pas de cornes. Comme couleur, il ressemble au *sambur*, mais il est un peu plus clair.

On le chasse de diverses manières; ou bien on s'installe dans un chariot à bœufs de paysans, ou bien on le chasse à pied, en essayant de l'approcher à pas de loup, en *stalking*, suivant le mot anglais, ou bien encore en battue.

Les indigènes le chassent aussi avec les chiens du pays, en se postant sur son passage.

LE TIGRE

(*Kya.*)

Le tigre birman mesure de 5 1/2 à 6 1/2 pieds de longueur. Il est de couleur fauve, plus pâle sur les bas-côtés, plus sombre à la tête, rayé de noir.

Il se rencontre dans la contrée qui s'étend de Manipur et de l'Assam, à la péninsule Malaise. Nulle part il n'est si répandu qu'aux Indes, vu la grande étendue de la jungle où il habite constamment. Il vit généralement solitaire, ou en couple. Pendant le jour, il se terre dans la haute jungle, ou près des eaux courantes. Il ne quitte la forêt que la nuit pour chercher sa nourriture.

Il y a beaucoup de façons de chasser le tigre; l'affût, la nuit, auprès d'un étang ou d'une mare que l'on sait être visitée par le fauve, ou bien encore auprès d'un bœuf tué, préparé exprès d'avance, mis en place pour attirer l'animal, ce qui est la manière indigène et la plus répandue. On peut encore profiter de ce que le tigre a fraîchement tué une bête

et se poster à l'affût pour le tirer. On peut encore le chasser à dos d'éléphant, dans la contrée où la jungle est de l'herbe, herbe à éléphant, *elephant grass*, comme on l'appelle communément là-bas. Cette dernière façon est beaucoup plus dispendieuse et aussi, à mon avis, beaucoup moins sportive. On le chasse aussi en battue avec les traqueurs indigènes. Je crois qu'une façon très pratique serait d'avoir quelques chiens de race anglaise, très hargneux, *areadal* ou *bull terriers* anglais, de laisser ces chiens se promener dans le pays du tigre où vous passez, autour de vous dans la jungle, et si par hasard les chiens tombent sur un tigre, ils donneront de la voix, vous indiqueront l'endroit où le fauve se trouve; on aurait ainsi le temps de le tirer. Je n'ai pas fait l'expérience personnelle de cette manière de chasser, mais je crois que mon idée, si elle était pratiquée, pourrait donner quelque résultat heureux.

Je noterai qu'à mon avis la panthère et le léopard sont plus courageux que le tigre.

L'OURS

(*Ursus Malaganus*. — *Wet-coun.*)

De couleur noire, brune par place, les oreilles courtes, se nourrit principalement de fruits, et se trouve surtout dans les forêts, dans la jungle; il n'est pas d'une férocité spéciale. Il peut même être facilement apprivoisé. Sa chasse en Birmanie n'offre pas de particularité spéciale et se fait comme en Europe.

Quant aux autres animaux à poil, mais de moindre intérêt, je ne marquerai que leurs noms sans autres détails, vu qu'ils ne présentent pas de particularités absolument intéressantes ou nouvelles pour la grande chasse en Birmanie.

Ce sont le tapir, le sanglier, le cochon sauvage, le *hog deer*, le chacal, le chat sauvage, le chat de la jungle et autres, le lièvre, etc. Les singes sont très nombreux, surtout l'espèce du babouin gris.

CHAPITRE V

Le petit gibier. — Gibier de forêt. — La pêche. — Les oiseaux et animaux domestiques.

LA chasse au petit gibier, à poil, à plumes, gibier d'eau, de forêt, de marais, offre à l'Européen de suffisantes distractions en Birmanie, pour se reposer des grandes chasses ou lui rappeler le souvenir du gibier auquel il est plus habitué dans nos climats.

De magnifiques gibecières remplies de bécassines et de gibier de toutes sortes peuvent s'obtenir dans presque toutes les localités où le navire s'arrête en cours de route. Il y a de nombreux lacs intérieurs, à peu de distance des cours d'eau, produits pour la plupart par le déversement de la rivière qui déborde pendant la saison des pluies, ou par quelque ancien lit de fleuve, où les oies, les canards et la sarcelle abondent; les bécassines sont aussi très nombreuses le long des rivières et dans les champs de riz avoisinants.

Un de ces lacs ou pièces d'eau se trouve à environ trente milles au-dessus de Tagaung, et à moins d'un mille d'un village appelé Kyetta-gaung, qui est accessible aux navires à vapeur, étant situé sur la rive gauche de la rivière. Le meilleur moment pour la chasse au canard, aux oies et aux sarcelles dans la Birmanie Supérieure est de novembre à jan-

vier. La saison des bécassines commence en septembre et se continue jusqu'à décembre ou janvier. On trouve en grande quantité, dans presque toutes les régions de la Birmanie, les nombreuses variétés ci-dessous citées de gibier à plumes : pigeons verts et pigeon impérial, plusieurs variétés de tourterelles, paons, faisans, poules de jungle, perdrix, — deux ou trois variétés — cailles, pluviers, bécassines, deux variétés de sarcelle, barge, courlis, coolen, sarus, canard et oie. Les quatre dernières variétés sont plus abondantes dans la Birmanie Supérieure que dans l'Inférieure, et quant aux échassiers, aux cigognes, aux marabouts et aux hérons, ils sont représentés par de nombreuses variétés qu'il serait superflu de citer. C'est cependant dans la Birmanie Inférieure que l'on peut le mieux chasser la bécassine.

Je le répète, la grande chasse est celle qui mérite les risques et l'attrait d'un voyage en Birmanie. Quand on en est préoccupé, il vous échappe naturellement bien des occasions de tirer le petit gibier, que l'on néglige même.

Si l'on est en forêt par exemple, à la poursuite d'un *tsine*, ou d'un éléphant, on ne saurait s'attarder à tirer les poules de forêt, les faisans, les paons ou d'autre menu gibier qui vous passe parfois littéralement sous le nez. Il ne vaut pas la peine de lâcher la proie pour l'ombre, ou de belles émotions de grandes chasses pour les plaisirs faciles de la chasse plus commode des petites bêtes. Cette dernière sorte de chasse ne doit servir au vrai sportsman que de distraction ou de repos, à certains intervalles, où il ne pourrait trouver autre chose.

Quant à la pêche, celle du *mahseer* est la seule qui vaille vraiment la peine d'être recherchée. Elle se fait le plus fructueusement dans les districts de Papoun et de Salween.

Le poisson record de cette espèce pris à la canne en Birmanie pesait cent dix livres. Ce poisson se pêche surtout à la cuiller, qu'il faut laisser traîner bien au fond pour réussir, les gros poissons s'y trouvant; quant aux plus petits spécimens, ils se prennent aussi à la mouche comme le saumon.

Dans le domaine de l'ornithologie, je citerai le toucan, le chasseur de mouches, les beaux coucous barbus à plumes de perroquets, les grives à courtes pattes et celles à longues pattes, de diverses couleurs, les grives aquatiques, le perroquet, les jolis petits pinçons, les pies noires luisantes, les bouvreuils et les bergeronnettes, les aigles rouges et les autres espèces d'aigles. Les faucons pèlerins (*falco peregrinus*), l'émerillon indien (*falco Chicquera*), le shahun noir (*falco peregrinator* ou *falco atriceps*), le shahun rouge (*falco Babylonicus*), le sacre (*falco sacer*), l'autour (*astur polumbarius*), enfin des buzzards et autres oiseaux de proie de toute sorte.

Les chiens domestiques sont très communs. La race ovine est loin d'avoir progressé; d'abord en fait de moutons, on n'en voit guère que dans les environs de Prome; des animaux inscrits sous cette dénomination, la plupart sont des chèvres ou des béliers.

Quant aux chevaux, ils sont, pour la plupart, importés des États Shans, immense étendue de pays comprise entre le Salwen et le Meh-Thoung.

On les désigne dans l'Inde, eux et leur descendance, sous le nom de *ponies* du Pegu. Ce sont des chevaux remarquables par leur endurance.

Petits, mais vigoureux et très doux, ils ne sont guère employés qu'à traîner quelques voitures. Seuls, certains officiers anglais ou quelques résidents à leur aise se donnent le luxe de les monter; quant aux indigènes, race éminemment pédestre, ils se contentent de les faire courir, plaisir aussi vif pour eux qu'une course de canots ou qu'un combat de coqs. Enfin, observons encore qu'en Birmanie, les rats sont un fléau périodique; ils descendent des monts de Karen en véritables corps d'armées, envahissant et détruisant tout sur leur passage.

Les reptiles sont nombreux et offrent toute leur variété, serpents plus ou moins venimeux, vipères, cobras, scorpions, etc.; il en est de même pour les insectes dont toutes les espèces sont représentées. Les papillons offrent également au naturaliste et à l'amateur la gamme variée et amusante de leurs ailes diaprées et de leur infinie diversité de couleurs. Les poissons peuplent les rivières; les tortues rêvent paresseusement sur le sable des grèves et des myriades de mouches, de moustiques, de fourmis, de cancrelats et d'infiniment petits remplissent l'air et la terre ou se jouent dans les rayons du soleil.

CHAPITRE VI

Notions statistiques et administratives sur la Birmanie. — La langue birmane.

L ne m'appartient pas d'entreprendre l'historique des faits qui ont pu illustrer le passé de la Birmanie. D'après le rapport officiel administratif de 1894, on peut se faire une idée précise de tout ce qui concerne l'histoire, l'administration et la statistique des deux Birmanies. Le règne des dynasties indigènes est du domaine du passé, d'un passé assez lointain. Le premier contact des Européens et des Birmans s'est produit vers 1519, lorsque les Portugais conclurent un traité diplomatique et commercial avec le roi de Pegu et y établirent leurs premières factoreries.

C'est vers 1612 que la Compagnie anglaise des Indes Orientales établit pour la première fois ses agents et ses comptoirs dans quelques districts birmans. Vers la fin du dix-septième siècle, les Français s'installèrent aussi dans le district de Syriam.

Les factoreries anglaises et françaises vécurent pendant la première moitié du dix-huitième siècle en inimitié d'intérêt, cherchant à établir leur prépondérance commerciale

dans ces pays, prenant même parfois fait et cause pour l'un ou l'autre dans les compétitions politiques des divers petits potentats birmans.

C'est le 5 mars 1824 qu'éclata ouvertement la guerre entre la Birmanie et le Gouvernement britannique et cette guerre revêtit des aspects divers de victoires ou de défaites pour l'un et l'autre combattant. En 1862, les forces anglaises avaient déjà occupé une grande partie du pays, qui fut organisé civilement et militairement sous un Gouverneur en chef. En 1867, un traité réciproque d'extradition établit les bases de relations diplomatiques plus régulières, malgré les conflits qui ne cessèrent réellement qu'en 1886 avec l'annexion définitive des deux Birmanies à l'Empire britannique.

On ne saurait contester que depuis lors le progrès matériel et moral de la Birmanie n'ait été en augmentant. Le recensement de 1891 prouve l'augmentation pacifique et normale de la population de 2,39 pour cent par an et une amélioration très sensible de la culture et de la vie quotidienne. La Haute-Birmanie est moins fertile que la Basse-Birmanie. Le commerce progresse surtout grâce à l'action bienfaisante de la Compagnie fluviale de l'Irraouadi, dont le rôle est considérable et prépondérant dans le commerce birman. Son organisation est d'ailleurs parfaite et donne des résultats éclatants. Le tonnage de sa flotte représente le total énorme de 75 500 tonnes. Les steamers sont excellemment constitués avec un service des mieux organisé.

Voici quelques chiffres statistiques officiels qui seront suffisamment instructifs et éloquents :

DISTRICTS	BIRMANIE INFÉRIEURE — Population.	REVENUS (EN ROUPIES)
Arakan.....	673 190	1 356 226
Pegu.....	1 456 489	3 925 901
Irraouadi.....	1 300 714	3 541 213
Tenasserim.....	978 073	1 711 867
Sud.....	250 161	225 683
TOTAL.....	4 658 627	10 761 810

DISTRICTS	BIRMANIE SUPÉRIEURE — Population.	REVENUS (EN ROUPIES)
Nord.....	779 238	1 374 814
Central.....	638 917	1 651 735
Sud.....	747 418	1 780 977
Est.....	901 694	2 279 406
TOTAL.....	3 112 267	7 086 932

Le langage birman rappelle le chinois, avec beaucoup de mots hindous. Leur alphabet est dérivé du sanscrit. La langue religieuse est le *pāli*, encore peu connu des savants européens. La littérature birmane se compose surtout d'ouvrages religieux qui sont conservés dans les monastères.

Je crois nécessaire et utile d'indiquer ci-après une petite nomenclature de mots et de locutions en langue birmane, dont le chasseur et le voyageur pourraient avoir besoin dans quelques circonstances urgentes, si un interprète leur fait momentanément défaut.

VOCABLES USUELS

Bateau.	<i>Hlai.</i>
Voiture.	<i>Ya-tah.</i>
Route.	<i>Lan.</i>
Pont.	<i>Ta-dah.</i>
Village.	<i>Ywa.</i>
Ville.	<i>Myo.</i>
Poney.	<i>Myin.</i>
Lettre.	<i>Sa.</i>
Bagage.	<i>Wun-za-lai.</i>
Rivière.	<i>Myit.</i>
Ruisseau.	<i>Chaung.</i>
Chambre.	<i>A-khan.</i>
Bungalow.	<i>Bo-Dai.</i>
Maison.	<i>Ain.</i>
Cour de Justice.	<i>Yon.</i>
Je.	<i>Kyun-ôk.</i>
Vous.	<i>Min; maung-min.</i>
Il.	<i>Thu.</i>
Il (neutre).	<i>Hto-ha.</i>
Nous.	<i>Kyun-ôk-do.</i>
Ils.	<i>Thu-do.</i>
Roupie.	<i>Kyat.</i>
Anna.	<i>Bai.</i>
1 roupie.	<i>Ta-kyat.</i>
2 roupies.	<i>Hnit-kyat.</i>
1 anna.	<i>Ta-Bé.</i>
2 annas.	<i>Ta-mu.</i>

4 annas.	<i>Ta-mat.</i>
8 annas.	<i>Ngu-ma.</i>
Pain.	<i>Paungmôn.</i>
Déjeuner.	<i>Ma-net-sa.</i>
Bananes.	<i>Hnet-yyau-thi.</i>
Beurre.	<i>Tau-ba.</i>
Café.	<i>Kau-pee.</i>
Poivre.	<i>Na-yók-kaung.</i>
Assiette.	<i>Pa-gan-Bya.</i>
Riz.	<i>Hta-min.</i>
Sucre.	<i>Ta-gya.</i>
Savon.	<i>Sap-Bya.</i>
Sel.	<i>Tsa.</i>
Table.	<i>Sa-byè.</i>
Thé.	<i>Ta-pe-yè.</i>
Lait.	<i>Nwa-no.</i>
Curry.	<i>Hin.</i>
Œuf.	<i>U.</i>
Nourriture.	<i>A-sa-zaya.</i>
Fruit.	<i>A-thi.</i>
Couteau.	<i>Da.</i>
Oranges.	<i>Lè-mau-thi.</i>
Huile.	<i>Tsi.</i>
Pomme de terre.	<i>A-lu.</i>
Fusil.	<i>Tha-nat.</i>
Cartouche.	<i>Yan-Taung.</i>
Poudre.	<i>Za-yeik.</i>
Boulet.	<i>Kyi-thi.</i>

ANIMAUX

Éléphant.	<i>Tau-Tsine, et Hine.</i>
Bison.	<i>Pyauung.</i>
Bétail sauvage.	<i>Tsine, Tsaing.</i>
Sambur.	<i>Tsat.</i>
Paddy Bird.	<i>Byaing.</i>
Cerf de marais.	<i>Da-rai.</i>
Brow-antlered deer.	<i>Thamin.</i>
Hog-deer.	<i>Gyi.</i>
Rhinocéros.	<i>Kyan.</i>
Tigre.	<i>Kya.</i>
Léopard.	<i>Kyit-thit.</i>
Ours.	<i>Wet-wun.</i>
Faisan.	<i>Yit.</i>
Caille.	<i>Ngôn.</i>
Teal.	<i>Si-si-lee.</i>
Canard sauvage.	<i>Tau-bè.</i>
Oie sauvage.	<i>Tau-nan.</i>
Pluvier.	<i>Zin-yaw.</i>
Porc-épic.	<i>Pyu.</i>
Tapir.	<i>Ta-ra-shu.</i>
Chèvre sauvage.	<i>Tau-seik.</i>
Poule de jungle.	<i>Tan-gyet.</i>
Pea-Fowl.	<i>Daung.</i>
Perdrix.	<i>Hha.</i>

NOMBRES

1	<i>Tit.</i>
2	<i>Hhit.</i>
3	<i>Thon.</i>
4	<i>Lè.</i>
5	<i>Nga.</i>
6	<i>Kyauk.</i>
7	<i>Kho-huit.</i>
8	<i>Shit.</i>
9	<i>Khoi.</i>
10	<i>Ta-Sai.</i>
11	<i>Ta-sai-ti.</i>
20	<i>Hhit-sait.</i>
30	<i>Thon-sa, etc.</i>
100	<i>Ta-ya.</i>
1 000	<i>Ta-taung.</i>
Premier.	<i>Patama.</i>
Deuxième.	<i>Du-taya.</i>
Troisième.	<i>Thur-daya.</i>
Quatrième.	<i>Sa-do-ta.</i>
Cinquième.	<i>Pyin-sa-ma.</i>
Sixième.	<i>Satha-ma.</i>
Septième.	<i>Tada-ma.</i>
Huitième.	<i>Attara.</i>
Neuvième.	<i>Na-wa-tha.</i>
Dixième.	<i>Da-tha-ma.</i>

LOCUTIONS USUELLES

Avez-vous une voiture?	<i>Hlè-ya-tha-la.</i>
Avez-vous un poney	<i>Myin-ya-tha-la.</i>
Avez-vous un bateau?	<i>Hiai-ya-tha-la.</i>
Nous partirons dès le lever du soleil demain matin.	<i>Ma net-mo-lin-kma-twet-myi.</i>
Allez vite.	<i>Myan-myan-thwa.</i>
Enlevez.	<i>U-thwa.</i>
Apportez.	<i>U-Gai.</i>
Attrapez (empoignez)	<i>Kaing-hta.</i>
Posez.	<i>Kya-hta.</i>
Attendez un instant.	<i>Kha-na-sè.</i>
Venez ici, s. v. p.	<i>Thi-lar-ba.</i>
Comment allez-vous?	<i>Ma-e-la?</i>
Quelle heure est-il?	<i>Be-ne-na-yee-shi-thi-lai?</i>
Allez demander.	<i>Thwa-mai-lake-zan.</i>
Où est-ce?	<i>Bhai-ma-shi-thi-lai?</i>
Je ne sais pas.	<i>Kyunôke ma-thi-bu.</i>
C'est bien.	<i>Tau-bi.</i>
Merci.	<i>Kyi-zu-htin-thi.</i>

Telles sont les quelques notions précises et pratiques que j'ai cru devoir développer dans cette deuxième partie de mon ouvrage. Puissent-elles servir de complément au récit personnel de mon voyage et de mes chasses et inspirer à d'autres voyageurs ainsi qu'à d'autres chasseurs le désir de visiter la Birmanie.



INDEX DES NOMS PROPRES

A

Akyab, baie et ville en Birmanie, 123, 158, 163.
Aï-Mé, village birman, 86, 87, 108, 111.
Afrique, 3, 190, 197.
Allemands, 38.
Amherst, localité en Birmanie, 155, 187.
Américain, 9.
Anglais, 9, 18, 38, 47, 60, 68, 69, 142.
Angleterre, 151.
Ananda, disciple du Bouddha, 55.
Anam, 198, 203.
Arakan, contrée, monts et rivière en Birmanie, 116, 151, 152, 185, 187, 189, 198, 200.
Asie, 157.
Assam, 53, 148, 201.

B

Banlong, localité en Birmanie, 187.
Barnett (G.-W.), capitaine, commandant du vaisseau *Warwickshire*, 9.
Bassein, localité en Birmanie, 158, 163, 187.
Bénarès, ville des Indes, 53.
Bengale (golfe et mer de), 123, 148, 151.
Bird (G.-W.), écrivain, 4, 159, 182.
Birman, 32, 35, 37, 38, 46, 55, 63, 67, 76, 97, 113, 114, 123, 158, 161, 163, 164, 165, 168, 211.
Birmane, 32, 40, 41, 67, 141.
Birmanie, 1, 2, 3, 4, 5, 36, 39, 46, 133, 134, 142, 147, 148, 151, 152, 158, 159, 160, 162, 163, 164, 167, 168, 171, 178, 182, 184, 186, 189, 196,

198, 201, 202, 204, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 217.
Birmanie supérieure ou Haute, 135, 155, 156, 158, 164, 185, 189, 190, 195, 212.
Birmanie inférieure ou Basse, 156, 163, 189, 195, 212.
Bhamo, ville de la Birmanie, 158, 164, 190.
Blanckford, écrivain, 199.
Bo, arbre sacré des Bouddhistes, 26, 53.
Bodhimanda, forêt de, 53.
B.-O.-H.-Hôtel, hôtel de Colombo, à Ceylan, 17.
Bouddha, ou Gautama, ou Sakya Mouni, fondateur du bouddhisme, 31, 51, 52, 53, 55, 166.
Brown (M.), 17.
Browning, 178.
Burrows, capitaine, 17.

C

Cambodge, 46.
Ceylan, 17, 26, 46, 55.
Chargaigne, localité en Birmanie, 114.
Chine, 55, 64, 148, 168.
Chinois, 32, 38, 69.
Chindwin, rivière de la Birmanie, 155, 158, 187, 200.
Chi-waw, village birman, 120.
Christesti (domaine de), 116.
Cingalais (ou Cyngalais), 17, 19, 25, 38.
Cochinchine, 159.
Cocoa Islands, 26.
Colombo, capitale de Ceylan, 17, 18, 25, 26, 142.

Compagnie anglaise des Indes Orientales, 210.

Compagnie fluvia'e des bateaux de l'Irraouadi, 69, 133, 211.

Cooper Fenimore, 110.

Corée, 46.

D

Dabein, localité en Birmanie, 187.

Dalada, temple bouddhiste à Kandy, dans l'île de Ceylan, 21.

Dalaï-lama, grand pontife du bouddhisme, 55.

Delhi, ville des Indes, 53.

Dobroudja, province transdanubienne du royaume de Roumanie, 11.

Drury (M. et Mme), 69, 70.

Dufferin, fort, à Mandalay, 141.

E

Égyptiens, 19.

Empire Britannique, 211.

Europe, 156, 183, 204.

Européens, 41, 71, 96, 136, 161, 206, 210.

F

Foà, chasseur célèbre, 3, 191.

Français, 38, 210.

France, 133, 142, 147.

G

Galles (prince de), 113, 117.

Gall Face Hôtel, hôtel de Colombo, à Ceylan, 18.

Gallois (Eugène, écrivain), 4, 159.

Gautama, ou Bouddha, fondateur du bouddhisme, 31, 52, 53, 166.

Gautani, tante du prince Siddharta, 55.

Gaya, contrée de, 54.

Gætz, jumelles, 178.

Gopa, époux du prince Siddharta, 52, 53.

Grégoire, Sturdza, prince (l'auteur), 82.

H

Henzada, ville de la Birmanie, 163.

Herefordshire, nom d'un vaisseau de la Compagnie anglaise des Indes, 14.

Himalaya, 151.

Hindous, 9, 19, 32, 38, 63.

Hindoustan, 164.

Hlaing, nom birman de la ville de Rangoun, 31.

Hoffmann, 111.

Holland et Holland (fabricants d'armes à Londres), 177, 178.

Hpaing, village birman, 120, 121.

Hutchinson, écrivain, 4.

I

Indes, 3, 31, 36, 53, 136, 148, 158, 172, 189, 192, 194, 197.

Indien (océan), 14.

Irraouadi, fleuve de Birmanie, 31, 60, 69, 108, 122, 133, 151, 152, 155, 156, 161, 185, 211.

Italie, 9.

J

Jack (M.), 9.

Japon, 168.

Japonais, 32, 38.

Jardin d'Acclimation de Paris, 25.

Jassy, 116.

Jésus-Christ, 52.

Juifs, 12.

K

Kachines, peuple en Birmanie, 163.

Kaladan, rivière de Birmanie, 152.

Kandy, ville et monastère de (île de Ceylan), 20, 21, 25, 26.

Kapila-Vastu, ville des Indes, 52.

Karen, nom de peuple et de montagnes en Birmanie, 163, 209.

Katha, district en Birmanie, 155, 190.

Katchin (collines de), 156.

Keren (collines de), 151.

Kindat, localité en Birmanie, 200.
Knatt, nom d'un dieu birman, 73.
Kwa-Biouk, nom du célèbre éléphant de Birmanie, tué par l'auteur, 35, 36, 37, 71, 72, 74, 76, 77, 78, 80, 81, 83, 86, 89, 90.
yini, rivière de Birmanie, 152.
Kyanksé, ville de la Birmanie, 164.
Kyettaung, village en Birmanie, 206.
Kyautipyn, montagne en Birmanie, 152.

L

La Bourdonnais, écrivain, 4.
Lahore, ville des Indes, 53.
Lébou, village birman, 95.
Leggaigne, localité et marais en Birmanie, 113, 116.
Leadong-o, localité en Birmanie, 187.
Lesseps (Ferdinand de), 11.
Levantins, 12.
Likri, 53.
Londres, 70.
Lorder, contrée en Birmanie, 155.

M

Madras, 174, 184.
Madrasiens, 67.
Mag-Wé, ville de Birmanie, 35, 59, 63, 69, 70, 94, 110, 113, 114, 116.
Maha Ganda, nom de la grande cloche de la pagode sacrée de Rangoun, en Birmanie, 47.
Mahakaya, principal disciple du Boudha, 55.
Mahométans, 38.
Malaise, péninsule, 203.
Mandalay, ville de Birmanie, 133, 134, 135, 136, 155, 164, 190.
Mandalay-Hill, colline de Mandalay, 141.
Mang-Pauc, traqueur birman, 86.
Manipour, ou Manipur, 148, 201, 202, 203.
Marseille, 9.
Martaban (golfe de), 31.
Massieu, écrivain, 4, 39.
Maubiu localité en Birmanie, 186.

Masalay, village birman, 119, 120.
Méditerranée, 9.
Meh-Toung, rivière en Birmanie, 208.
Mergui, localité en Birmanie, 155, 158, 162, 187, 202.
Messine, détroit et ville de, 9, 10.
Minbu, ville de Birmanie, 66, 69, 70, 133, 152.
Minhla, ville de Birmanie, 60.
Mindon-Miu, roi de Birmanie, 48, 135.
Mingon, ville de Birmanie, 47.
Mogaung, rivière et localité en Birmanie, 152, 187.
Molé, rivière de Birmanie, 152.
Mône, rivière de Birmanie, 120, 130, 132, 133, 152.
Mongolie, 55.
Mongois, 38.
Moscou, ville de Russie, 47.
Moulmein, ville de Birmanie, 163.
Mudi, rivière de Birmanie, 152.
Mun, peuple de Birmanie, 163.
Musulmans, 19.
Myetsquin, localité en Birmanie, 187.
Myingyan, ville de la Birmanie, 164.

N

Nan-Myin, haute tour du fort de la ville de Mandalay, 140.
Nany, nom du serviteur birman de l'auteur, 71.
Neaf (estuaire de), 151.
Negrais (cap de), 151.
Ne-Mauc, village birman, 71, 72.
Népaul, 52.
Nil, 152.
Nioung-Ou (manufactures de), 167.
Nuviu, rivière de Birmanie, 152.

O

Ok-Pon, localité en Birmanie, 95.
Orient, 31, 165.

P

Pakchan, rivière de la Birmanie, 152.
Panott, localité en Birmanie, 187.

Pagan (manufactures de), 167, 187.
Papyne, localité en Birmanie, 187.
Papoun, localité en Birmanie, 187, 208.
Paris, 70, 148.
Patna, ville des Indes, 53.
Pegu Yomas, montagnes en Birmanie, 186, 187, 189, 198, 200, 202, 209, 210.
Pekkoku, ville de Birmanie, 164.
Persans, 38.
Perym (détroit et île de), 16.
Piu Club, à Rangoun, 32.
Po-Aung, traqueur birman, 74, 97, 103.
Po-Cheat, traqueur birman, 73, 74, 77, 84, 85, 95, 96, 101, 104, 117.
Polimbia, village birman, 72, 73, 76, 86, 93, 95, 116.
Pollock, colonel, écrivain anglais, 3, 182, 195.
Port-Saïd, ville d'Égypte, 9, 11.
Portugais, 210.
Prone, ville de Birmanie, 59, 163, 187, 208.
Pyuntasa, localité en Birmanie, 186.
Pyapoun, localité en Birmanie, 187.

Q

Queen's Hôtel, à Ceylan, 21.
Quenedey, écrivain, 4, 39.

R

Rangoun, ville de Birmanie, 31, 36, 38, 39, 40, 74, 108, 130, 133, 134, 136, 156, 161, 163, 164, 174, 178.
Reclus Elysée, écrivain, 4.
Rouge (mer), 9, 12, 14, 15.
Roumain, 5.
Roumanie, 11, 116.
Ruby Mines, mines de rubis en Birmanie, 151.

S

Sagaing, ville de Birmanie, 164.
Sagan, localité en Birmanie, 158.
Sakya, famille royale de l'Inde, 52, 55.

Sakya Mouni, prince indien, fondateur du bouddhisme, 26, 52, 55.
Salones, peuple de Birmanie, 163.
Salween, ou Salouen, rivière de Birmanie, 152, 187, 208.
Sandway, rivière de Birmanie, 152.
San-Nuyen, traqueur birman, 74.
Sardaigne, 9.
Schwebo, district en Birmanie, 155, 164.
Scott O'Connor, écrivain, 4, 39, 159.
Selous, 3.
Seneghgin, localité en Birmanie, 187.
Shan-States, 148.
Shan, pays et États en Birmanie, 140, 148, 151, 163, 189, 190, 200, 208.
Shelley, 22.
Se-Thah, village birman, 82, 83.
Shwe-Dagon, grande pagode de Rangoun en Birmanie, 31, 41, 42, 46.
Siam, 46, 148, 198.
Sicile, 9.
Siddharta, ou Gautama, fondateur du bouddhisme, 52.
Singe (pointe du), 31.
Sittang, rivière de Birmanie, 152, 155, 189.
Smith (Percy), capitaine, compagnon de chasse du prince Grégoire Sturdza, 4, 31, 32, 35, 36, 37, 63, 68, 69, 73, 74, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 91, 94, 111, 115, 120, 121, 130, 132.
Socotra, 15.
Soulay-Dagon, pagode à Rangoun, en Birmanie, 31.
Stand Hôtel, 32.
Sturdza (Grégoire), prince, 90.
Sturdza (Michel), prince, 116.
Stromboli, volcan de Sicile, 9.
Sudhodana, roi indien, 52, 53.
Suez, canal et ville de, 9, 12, 13.
Suisse, 148.
Sumatra, 197, 199.
Syriam, district en Birmanie, 210.

T

Takaghine, village birman, 117, 121, 125.
Ta-gaing, village birman, 187.

Taloing, peuple de Birmanie, 163.
Tamouls, 19.
Tantale, 126.
Tapon, localité en Birmanie, 187.
Tarraouady, roi de Birmanie, 47.
Tavoy, rivière de la Birmanie, 152, 162, 186.
Tchine, peuple de Birmanie, 121, 123, 151, 163, 185, 201.
Ténasserim, province et rivière en Birmanie, 148, 152, 155, 161, 187, 197.
Tha-Gain, ville de Birmanie, 71.
Tharraouadi, localité en Birmanie, 187.
Thaton, localité en Birmanie, 202.
Tha-yet-mio, ville de Birmanie, 60, 163.
Thibet, 55.
Thom, 3.
Thung-Miau, nom d'un bungalow, 93.
Toiping, rivière de la Birmanie, 152.
Tongoo, ville de Birmanie, 163, 187.
Tun-Ling, traqueur birman, 74, 77, 78, 79, 87, 88, 95, 96, 97, 101, 105, 109, 116.
Tugaing, localité en Birmanie, 121, 123, 187.

U

Ullavar, rajah hindou, 68.

V

Védas, livres sacrés hindous, 55.
Voisin, 70.
Vossion, écrivain, 4, 159.

W

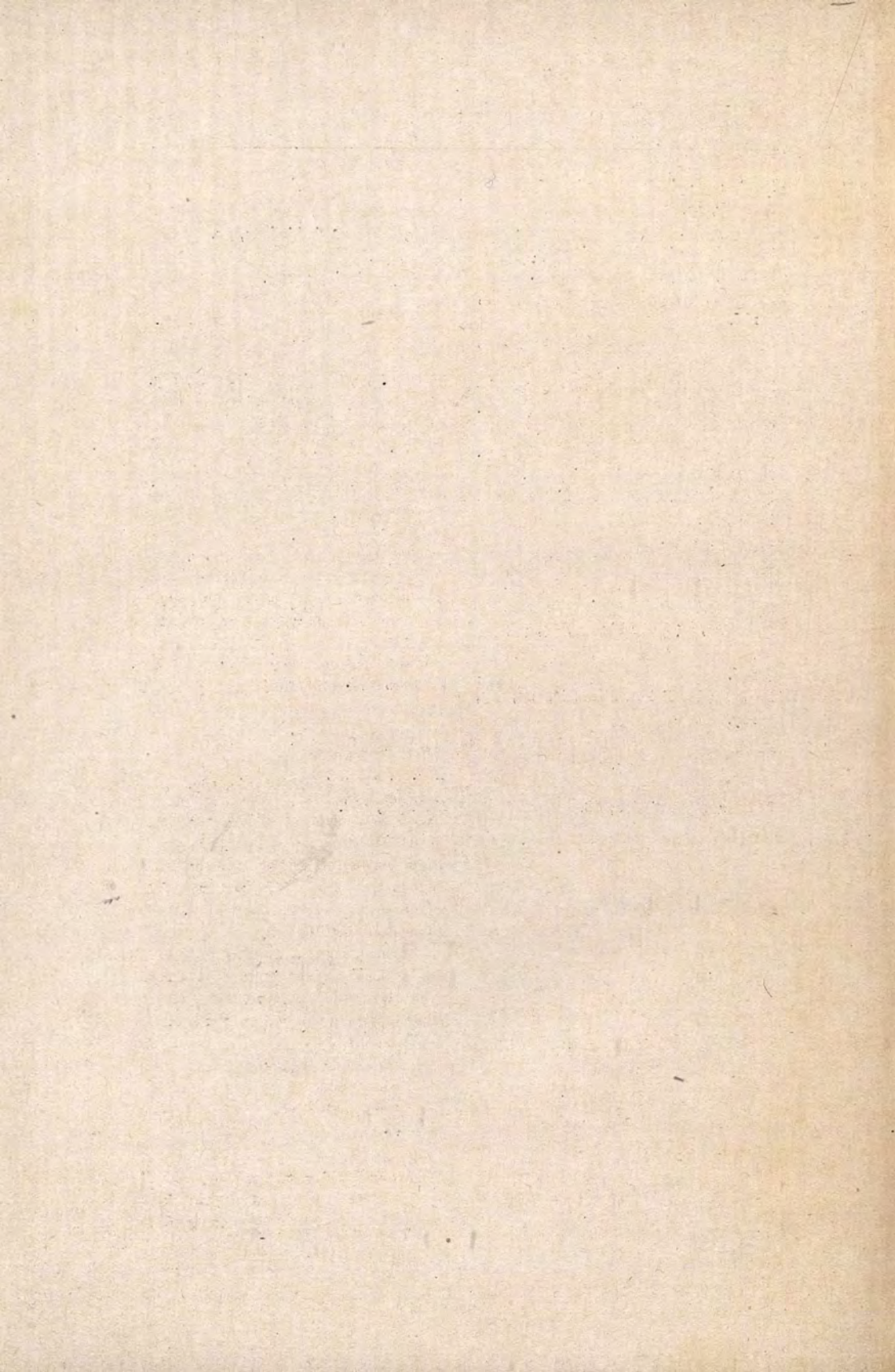
Wappyndong, localité en Birmanie, 187.
Warwickshire, nom du vaisseau sur lequel l'auteur s'est rendu en Birmanie, 9, 50.
Wheeler, docteur en médecine, 9.
Whesley Richards, fabricants d'armes à Londres, 178.
Wimla (forêt de), 53.
Wuntho, localité en Birmanie, 187.

Y

Yaï, localité en Birmanie, 187.
Yunnan, 148.

Z

Zanisut, localité en Birmanie, 187.
Zodiaque, 168.



INDEX DES NOMS COMMUNS

A

Abricot, 161.
Acajous, 22.
Agriculture, 157, 161.
Aigles, 31, 208.
Aliments, 174.
Alphabet birman, 212.
Ambre, 158.
Ananas, 161.
Andagoo Kyouk, ou grès argileux, 158.
Animaux, en général, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 215.
Annas, monnaie des Indes, 89.
Antimoine, 158.
Arbre à vernis, 160.
 — à huile, 160.
 — à caoutchouc, 22, 160.
 — du voyageur, 22.
Aréquiers, 22, 160.
Argent, 52, 139.
Armes, 171, 172, 174, 175, 176, 178.
Arreadal, bull terriers, chiens anglais, 204.
Arreca bitul, 21.
Art, birman, 40, 167.
Arums, 21.
Autels, 51.
Autour, 208.

B

Babouin, 205.
Bagages, 171, 172, 173.
Baleine, 16.
Ball-trap, jeu, 63.

Bambous, 22, 79, 80, 81, 82, 87, 88, 122, 129, 156, 159.
Bananier, 160, 161.
Banians, 22.
Barking deer, 94.
Basalte, 155.
Battue au tigre, 119, 120, 121, 203, 204.
Bazar birman, 1, 31, 39, 40, 136, 139.
Bécassines, 115, 116, 117, 183, 187, 206, 207.
Beltong, mise en..., 85.
 — (confection du), 85.
Bergeronnettes, 208.
Bétel, 165, 169.
Bêtes à cornes, 182.
Bijoux, 167, 168.
Bismuth, 158.
Bison, en général, 2, 35, 98, 104, 124, 183, 184, 198.
Bison malais, 96, 97, 98, 99, 101, 102, 104, 107, 111, 115, 184, 186, 187, 198, 199.
Bison gaur, 98, 186, 187.
 — gayal, 200.
 — (chasse au), 98, 99, 101, 104, 105, 107, 111, 186, 187, 198.
Bison (charge d'un), 101, 109, 110, 111.
 — mœurs, 198.
 — (traces de), 94, 98.
 — caractère, 198.
 — description, 198.
Blé, 158.
Bœufs, 2, 25, 124.
Bois, à teintures, 158, 160.
 — de teck, 108, 139, 156, 158, 169.
 — de caoutchouc, 160.

Bois de construction, 160.
Boissons, 174.
Bonites, 13.
Bouddhas, 51, 54, 55.
Bouddhisme, 17, 26, 31, 54, 56, 98, 166.
Bouddhistes, 32, 74.
Bouvreuils, 208.
Boy, serviteur, 32, 71, 116, 184.
Brahmanique, 54.
Brahme, 26.
Bread fruit, 21.
Bronze, 52, 142.
Brow-antlered-deer, cerf, du genre *thamine*, 187.
Brown, 25.
Buffles, 25, 36.
Buffle sauvage, en général, 36, 69, 187, 201, 202.
Buffle sauvage, description, 201, 202.
Buggy, espèce de voiture traînée par un homme, à Ceylan, 17.
Bungalow, maison de refuge et abri, 71, 86, 91, 95, 119.
Buzards, 208.

C

Cacaoyers, 22.
Café, 158.
Cafétier, 160.
Caille, 183, 207.
Calcaire, 155.
Caladiums, 21.
Camp, 102.
Campement, 105, 172.
Camper, 172.
Cancrelas, 209.
Canne à sucre, 160.
Canard, 115, 116, 117, 118, 183, 206.
Cannas, 21.
Caoutchouc, 25, 158, 160.
Capillaires, 21.
Carabine, calibre 577, voir 84, 178.
 — — 450, voir 84, 97, 99, 105, 126, 178.
Carabine, calibre 375, voir 84, 115, 178.
Cartouches, 178.
Cashew, 21.

Cattle eater, 73.
Centre de l'univers, 131, 141.
Cerf, description, 2, 35, 124, 183, 184, 187, 202.
Cerf (chasse au), 113, 114, 115, 116, 117, 187, 202.
Cerf (trophées de), 117.
Chacals, 183, 184, 205.
Champ de riz, 67, 72, 123.
Charbon, 155, 158.
Chariot de chasse, 115.
 — de fête, 57.
Chasses, 36, 71, 72 à 132, 178, 183, 185.
Chat sauvage, 183, 184, 205.
 — de la jungle, 183, 184, 205.
Chaussures, 172, 173.
Chaux, 155.
Chènes, 159.
Chevaux, 208, 209.
Chèvres, 124, 184.
Chiens, 25, 184, 208.
Chinchona, 159, 160.
Citron, 161.
Civilisation des Birmans, 148.
Climat, 156, 162.
Cloches, 47.
Cobras, serpent, 25, 209.
Cochon sauvage, 182, 184, 186, 187, 205.
Coco nucifera, 160.
Cocoa nut, 21.
Cocotiers, 21, 160.
Commerce, 69, 210, 211.
Comptoris, 210.
Coolies, porteurs, 75, 95, 123, 126, 129.
Coqs, 2, 124.
Corail, serpent, 98.
Corbeaux, 26.
Cormoran, 16.
Cotonnier, 160.
Coucous, 208.
Couteau de chasse, 178.
 — birman, 98, 125, 170.
Coutumes des Birmans, 57, 113, 114.
Couvents, 56.
Cuivre, 155, 158.
Cultures, 60, 157.

D

- Dacoït*, brigand, 72, 73, 75, 78, 95.
Dagobas, 31, 42, 46, 47, 48, 141.
Dah, sorte de couteau birman, 98, 125, 170.
Dames birmanes, 63, 139.
Dani, sorte de palmier, 160.
Danseurs cyngalais, 46.
Datte, 161.
Daturas, 21.
Dipterocarpus tuberculatus, 160.
Don, 167.
Dourian, 161.
Dracenas, 21.

E

- Éléphant* en général, 1, 2, 35, 36, 37, 71, 72, 73, 74, 76, 78, 79, 80, 85, 86, 87, 91, 95, 104, 108, 109, 124, 125, 127, 130, 174, 183, 184, 186, 187, 188, 190, 197, 198, 207.
Éléphant blanc, 2, 140, 189.
 — (caractère de l'), 193.
 — (charge de l'), 84, 191, 193, 196.
Éléphant (chasse à l'), 72, 73, 76, 77, 83, 84, 86, 89, 90, 126, 189, 190, 194, 195.
Éléphant (chasseur d'), 86, 194.
 — (défenses de l'), 79, 189, 190, 191, 192, 193.
Éléphant domestique, 109.
 — (empreinte du pied de l'), 72.
 — (épitaphe d'un), 90.
 — femelle, 84, 87, 88, 190.
 — (flair de l'), 193, 194.
 — (fumée de l'), 191, 192.
 — mâle, 88, 193.
 — (manière de chasser l'), 194, 195.
 — (marche de l'), 192, 194.
 — (mœurs de l'), 193.
 — (mensuration d'un), 89.
 — mort, 84, 89, 90, 196.
 — blessé, 82.
 — (nourriture de l'), 78, 88, 193.
 — (parties vitales de l'), 195, 196.

- Éléphant* (particularités de l'), 190.
 — (petit de l'), 85, 109.
 — (pied de l'), 72, 77, 89, 126, 192.
 — (poursuite d'), 72, 76, 77, 83, 126.
Éléphant (ravages causés par l'), 193, 194.
 — (saison pour chasser l'), 194.
 — solitaire, ou *rogue*, 35, 80, 190.
 — sans défense, 189, 193.
 — avec défense, 189, 193.
 — (toucher de l'), 194.
 — (trace de l'), 72, 76, 77, 83, 126, 192.
Éléphant travailleur, 41.
 — trophées d'un, 91, 92.
 — (trompe de l'), 194.
 — (troupeaux d'), 74, 83, 189.
 — (variétés de l'), 188, 189, 190.
Éléphant grass, hautes herbes, 79, 204.
Émeraude, 156.
Émerillon, 208.
Équipement, 171, 178.
Essences, 159.
Étain, 155, 158.
Eucalyptus, 22.
Evergreens, 159.

F

- Factoreries*, 210.
Faisan, 125, 207.
Falco Babylonicus, 208.
 — *chicquera*, 208.
 — *peregrinus*, 208.
 — *polumbarius*, 208.
 — *sacer*, 208.
Faucons pèlerins, 208.
Faune de Birmanie, 182.
Fauves, 69, 182, 183.
Femmes birmanes, 39, 59, 67, 165.
Fer, 158.
Fêtes des Birmans, 165, 166.
Ficus elastica, 159.
Figuier, 26, 161.
Fire-Flies, 25.
Flore de Ceylan, 17, 21, 22.
 — de Birmanie, 77, 152, 160.
Fondeurs, 170.

Fougères communes, 21, 159, 160.
— arborescentes, 21, 160.

Fourmis, 209.

Frangipane, 21.

Fruits de Birmanie, 161.

Fumées, 191, 192.

Fusils, 178.

G

Garry, espèce de fiacre birman, 39.

Gaurés, bisons, 98, 184, 186, 187, 199, 200.

Gaur, espèce de bison, 98, 184, 186, 187, 199.

Gaur (description du), 199, 200.

— (chasse au), 105, 200.

— mort, 105.

— (trophées d'un), 107.

— caractère, mœurs, 199, 200.

Ghee, 94.

Gibier d'eau, 116, 206.

— de forêt, 182, 206.

— petit, 182, 183, 185, 206.

— grand, 172, 174, 182, 184, 185.

Goondas, éléphant à défenses, 199.

Goyave, 161.

Granit, 155.

Grenat, 156.

Grès argileux, 158.

Grives, 208.

Guerres, anglo-birmane, 211.

H

Hamhertsia nobilis, 160.

Hemblonde, 155.

Hérons, 10.

Hibiscus, 21.

Hine, éléphant, 188, 189.

Histoire de la Birmanie, 210.

Hog deer, 184, 186, 187, 205.

Hopea odorata, 160.

Hôtellerie gracieuse, birmane, 82, 83.

Hti, ombrelle sacrée, 48.

Huiles, 158.

Hygiène, 172, 174.

I

Industrie, 167.

Insectes, 209.

Instruments, 178.

J

Jack, 21.

Jacuiers, 22, 160.

Jade, 156.

Jarres d'eau publiques, 141.

Jeypoore, culottes, 172.

Finrickshaw, mot japonais pour *rickhaw*, 17.

Jujube, 161.

Jungle, 2, 69, 71, 77, 79, 80, 87, 88, 95, 108, 111, 114, 122, 123, 125, 128, 140, 152, 156, 171, 172, 182, 183, 191, 194, 198, 204, 207.

Jungle fowl, volaille de la jungle, 183.

K

Khaki, tissu hindou, 172.

L

Lacks (de roupies), 51.

Lamas, prêtres mongols, 55.

Langage birman, 103, 104, 164, 212, 213.

Langerstæmia reginæ, 159.

Laques de Birmanie, 139, 167, 168, 169.

— de Chine, 168, 169.

— du Japon, 168, 169.

Latanas, 21, 160.

Légumineux, 161.

Léogryphes, 42.

Léopard, 2, 124, 183, 186, 187, 204.

Letpet, espèce de thé birman, 158.

Lianes, 21, 77.

Lièvre, 183, 205.

Lion, 42, 46, 87.

Lionne, 42.

Lit, 173, 180.

Littérature birmane, 212.

Livres sacrés, 212.

Locutions usuelles birmanes, 213, 214, 215, 216.

M

Madras, cuisinier de Madras, 174, 184.

Magasin de curiosités de Birmanie, 133, 142.

Magnoliers, 22.

Mahout, 109.

Mahseer, espèce de poisson, 183, 187, 208.

Maisons birmanes, 136, 156.

Maison de repos birmane, 82, 83.

Mamodururs prêtres de Ceylan, 55.

Man eater, 73.

Manganèse, 158.

Mangoustans, 161.

Mangue, 161.

Manguiers, 22, 60, 160.

Marabout, 208.

Marsouins, 15.

Matériel de voyage, 171.

Melanærea usitatissima, 168.

Melon, 161.

Mer, 148.

Millet, 158.

Mimosas, 22.

Mines de Birmanie, 156.

Mœurs des Birmans, 67, 165.

Moines, 167.

Mok-so, chasseurs birmans, 194.

Monastères, 1, 113, 169.

Montagnes de Birmanie, 148, 151, 152.

Mosquée, 12.

Mouches à feu, 25.

Mouches, 209.

Mousson, vent qui souffle dans les Indes, 14, 16, 26, 162.

Moustiquaire, 83, 173.

Moustiques, 83, 102, 173, 209.

Muchnas, éléphant sans défense, 189.

Musulmans, 32.

N

Natte, 136.

Ngapi, sorte de pâte, 39.

Nirvâna, 46, 51, 54.

Noix de coco, 161.

Nombres, 215.

Nomenclature de ce qu'il faut en chasse, 178.

Nomenclature des animaux à chasser en Birmanie, 186, 187.

Nourriture, 172, 174.

O

Objets d'art birmans, 40, 167, 168.

Objets de curiosité birmans, 40, 133, 142.

Oies, 183, 206.

Oiseaux, 207, 208.

Ombrelle sacrée, 48.

Or, 52, 155, 158.

Oranger, 160, 161.

Orchidées, 159.

Ours en général, 2, 98, 124, 183, 184, 187, 204.

Ours (rencontre d'un), 104.

— (chasse à l'), 204.

— description, 204.

Outillage de chasse et de voyage, 171.

P

Pagodes, 1, 31, 32, 41, 42, 46, 51, 69, 132, 141, 169.

Palais birman, 136, 139.

Palétuvier, 159.

Pâli, langue sacrée, 212.

Palmier, 21, 22, 31, 159, 160.

Pandanus, 158.

Pandanas, 22.

Panthère en général, 2, 35, 119, 124, 183, 184, 204.

Panthère noire, 97.

— (chasse à la), 97, 119, 120, 204.

Paons, 2, 124, 183, 207.

Papaye, 161.

Papayers, 22.

Papillons, 124, 209.

Parfums, 165.

Parties vitales du corps du gibier à viser et à toucher, 186.

Péas, 158.

Pêche, 86, 161, 183, 187, 208.
Perdreaux, 183, 207.
Perdrix, 183, 207.
Perroquets, 2, 124, 208.
Pétrole, 155.
Peuples de Birmanie, 158, 162.
Peuplier, 26.
Pharmacie, 178.
Phœnix paludosa, 159.
Pieds, 173.
Pies, 208.
Pigeons, 183, 207.
Pinçons, 208.
Pins, 159.
Piste d'éléphant, 72, 76, 77, 83, 126.
 — de bison, 94, 95, 99, 110.
 — de tsine, 94, 95, 99.
 — de gaur, 98, 105.
 — de rhinocéros, 123, 126, 127, 128, 129.
Plantes grimpantes, 159.
Pluies, 105, 156, 161, 162, 172.
Pluviers, 183, 207.
Poissons, 86, 183, 208.
Poissons volants, 13, 16.
Polo, jeu, 63, 68, 69.
Pomme, 161.
Pomme d'acajou, 161.
Poneys, 63, 68, 209.
Ponghys, prêtres birmans, 55, 113, 114, 135.
Poules d'eau, 124, 183, 207.
 — de forêt, 124, 207.
Poursuite d'éléphant, 72, 76, 77, 83, 125.
 — de bisons, 101, 105, 107, 109, 110, 111.
Poursuite de rhinocéros, 123, 126, 127, 128, 129.
Prêtres, 26.
Prêtres bouddhistes, 25, 55, 95.
Putso, tissu de soie, 64, 135, 141.
Pyathat, fronton, 135, 140.

R

Race, 164.
Rajah, 68.
Raisin, 161.
Rats, 209.

Recensement, 211.
Religion des Birmans, 31, 113, 114, 148, 166, 167.
Religieuses, 55, 167.
Reptiles, 125, 209.
Rhinocéros en général, 2, 104, 116, 123, 124, 125, 128, 174, 183, 184, 186, 187, 191, 196.
Rhinocéros, description, 197.
 — poursuite, 123, 126, 127, 128.
 — (chasse au), 125, 126, 127, 128, 129, 130, 198.
Rhinocéros, caractère, mœurs, 197.
Rickshaw, espèce de pousse-pousse ou voiturette à bras, de Ceylan, 17.
Requin, 15, 17.
Rivières de Birmanie, 151, 152.
Riz, 157, 158, 161.
Rizières, 31, 121.
Roupies, monnaie des Indes, 51, 63, 73, 185.
Rubis, 156, 158.

S

Sable argileux, 155.
Sacre, 208.
Sambur, espèce de cerf, 91, 184, 186, 203.
Sambur, description, 202.
 — (chasse au), 202.
Sanctuaires, 1, 31, 46.
Sanglier, 126, 183, 184.
Sangsues, 125.
Saphir, 156.
Sapotille, 161.
Sarcelles, 183, 206, 207.
Schleichera trijuga, 160.
Scolopendres, 21.
Scorpions, 209.
Seassamum, 158.
Sel, 158.
Sensitive, 22.
Serpent, 98, 209.
Shaheen (falco atriceps), 208.
 — noir, 208.
Shikaris, traqueurs birmans, 74, 76, 87, 117, 185.
Shooting topi, casque anglais, 173.
Shopping, flânerie, 38.

Sikh, ordonnance hindoue, 37.
Singes, 104, 124, 183, 184, 205.
Slouch hat, chapeau de feutre anglais, 173.
Soies de Birmanie, 136.
 — de Chine, 136.
Sol de la Birmanie, 152, 155.
Sources, 158.
Statistique de la Birmanie, 211, 212.
Steamer, 211.
Stupa, partie supérieure ou toit doré, 141.
Sucre, 160.
Succiruba, 159.

T

Tableau des animaux de la Birmanie, 184, 186, 187.
Talipot, 21.
Tamarin, 160.
Tamarinier, 160, 161.
Tapir, 184, 187, 205.
Teck (bois de), 108, 135, 139, 156, 159, 169.
Temples, 21.
Terre à potier, 158.
Thamein, tissu de soie, 52, 135.
Thamine, espèce de cerf, 87, 114, 184, 202.
Thamine, description, 202.
 — (chasse au), 114, 115, 116, 117, 202.
Thamine (trophées du), 117.
 — mort, 116.
Thé, 158.
Théâtre, 166.
Thisee, arbre à vernis, 168.
Tigre en général, 2, 35, 36, 73, 74, 91, 109, 119, 124, 126, 183, 184, 186, 187, 203.
Tigre, description, 203.
 — (chasse au), 91, 186, 187, 203, 204.
 — (battue au), 119, 120, 121, 203, 204.
Toilette, 174.
Tortues, 209.
Tougie, chef de village birman, 121, 123.
Traces d'éléphant, 72, 76, 77, 83, 126, 192.
 — de rhinocéros, 123, 126, 127, 128.

Traces de bisons, 94, 95, 99, 110.
 — de tsines, 94, 95, 99, 110.
 — de gaures, 98, 105.
Traité diplomatique, 210, 211.
 — de commerce, 210.
Traqueurs, 71, 72, 74, 98, 99, 101, 106, 121, 125, 127, 129, 130, 132, 172, 185.
Trophées, 91, 92, 101, 107, 117.
Tsines, bison malais, 96, 97, 98, 99, 101, 102, 104, 107, 111, 115, 184, 186, 187, 199, 207.
Tsines, description, 199, 200.
 — mâle, 101.
 — (chasse au), 96, 101, 109, 200.
 — (trophées d'un), 101.
 — mœurs, caractère, 199, 200.
 — traces de, 94, 96, 98, 98.
 — mort, 101.
Turquoise, 156.

U

Unghy, casaque courte, 64.
Urushi, vernis pour laques, 167.
Ustensiles, 180.

V

Vaches, 73, 91.
Végétation à Ceylan, 21.
Vernis, 167, 168.
Vêtements, 172, 178.
Villes de Birmanie, 163, 164.
Vipère, 115, 209.
Vocables usuels birmans, 213, 214, 215.
Vocabulaire birman, 213, 214, 215.
Volcans en général, 152.
 — de boue, 63.

W

Wild cattle, 182, 184, 186, 187, 199.

X

Xylia dolabriformis, 160.

Y

Ylang-ylang, 25.

Z

Zèbre, 46.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
1. — Portrait de l'auteur.....	Frontispice.
2. — Port-Saïd.....	11
3. — Canal de Suez.....	13
4. — Jeu de quilles sur le pont.....	15
5. — Éléphants à Ceylan.....	17
6. — Les plongeurs à Ceylan (Colombo).....	20
7. — Rue à Colombo.....	21
8. — Types cingalais.....	22
9. — Bord de rivière à Ceylan.....	24
10. — Paysage à Ceylan.....	25
11. — Paysage à Kandy (Ceylan).....	29
12. — Rue à Rangoun.....	32
13. — Vue de Rangoun.....	33
14. — Rue à Rangoun.....	35
15. — Jardin public à Rangoun.....	36
16. — La grande pagode à Rangoun.....	38
17. — Bazar birman à Rangoun.....	40
18. — Escalier et léogryphes de la grande pagode de Rangoun.....	41
19. — Esplanade intérieure de la grande pagode de Rangoun.....	43
20. — Petits sanctuaires sur l'esplanade de la grande pagode de Rangoun.....	45
21. — Sculptures à la grande pagode de Rangoun.....	47
22. — Motif ornamental de la porte principale de la grande pagode de Rangoun.....	48
23. — L'ombrelle sainte de la grande pagode de Rangoun.....	49
24. — Voiture de fête birmane.....	55
25. — Éléphants travaillant sur le chantier à Rangoun.....	59
26. — Sur l'Irraouadi. — Bateau de la Compagnie britannique.....	60
27. — Types tchines.....	61
28. — Voiture et types birmans.....	64
29. — Bateau birman pour le transport du riz.....	65
30. — Princesse birmane.....	67
31. — Village birman.....	71

	Pages.
32. — Halte dans la forêt. — Coolies tchines	75
33. — La jungle en Birmanie	79
34. — Plan de localité	81
35. — Charge à l'éléphant	85
36. — Éléphant mort	89
37. — Épitaphe d'un éléphant	90
38. — Défenses d'un éléphant (trophée)	91
39. — Pied d'un éléphant (trophée)	92
40. — Campement à Polimbia	94
41. — Chasse à la panthère noire	97
42. — Bison malais mort	100
43. — Trophée d'un bison malais	102
44. — Bison <i>gaur</i> mort	103
45. — Trophée de bison <i>gaur</i>	106
46. — Charge d'un bison malais	111
47. — Campement dans la haute jungle. — Traqueurs birmans	113
48. — Chasse au cerf thamine	115
49. — Trophée d'un cerf	117
50. — Plan de localité	122
51. — La vallée du Rhinocéros à Ta-ka-ghine, monts de l'Arakan	125
52. — Passage de la rivière Mône	131
53. — Types birmans à Mandalay	137
54. — La barque du roi Shebaw à Mandalay	139
55. — Les 450 pagodes à Mandalay	141
56. — Le capitaine Percy Smith	145
57. — Village de Birmanie	149
58. — Buffles birmans travaillant les rizières	155
59. — Jeunes filles tchines	160
60. — Carabines de chasse	173
61. — Éléphants asiatiques	187

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.....	I

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Départ de Marseille. — En route pour Suez. — Impressions et sensations de mer. — Les côtes d'Italie et de Sardaigne. — Le détroit de Messine. — La Méditerranée. — Arrivée à Port-Saïd. — Le canal de Suez. — La mer Rouge. — Journées de voyage à bord.....	9
--	---

CHAPITRE II

En vue de Ceylan. — Entrée pittoresque du port. — Colombo et les Cingalais. — Le lac et le monastère de Kandy. — Intérieur du pays; magnificence de la flore de Ceylan. — Le bouddhisme cingalais.....	19
--	----

CHAPITRE III

Arrivée aux Indes. — L'Irraouadi. — Rangoun et la pagode merveilleuse. — Le bazar birman. — Le bouddhisme birman. — Sanctuaires et religion. — Le Bouddha Gautama.....	31
--	----

CHAPITRE IV

En route pour l'intérieur. — Mœurs et coutumes des Birmans. — La femme birmane. — Le village de Mag-Wé.....	59
---	----

CHAPITRE V

Départ pour la chasse. — Traqueurs et compagnons; les préparatifs de chasse dans la jungle. — Chasses à l'éléphant. — Mon premier succès. — Impres-	
---	--

	Pages.
sions et sensations d'un Européen dans la jungle. — Le célèbre Kwa-Biouk. — Une épitaphe bien moderne.....	71
CHAPITRE VI	
Départ pour le pays du tigre. — Polimbia. — La chasse au bison — La panthère noire. — Les émotions du chasseur.....	93
CHAPITRE VII	
Nouvelles chasses au bison. — Tragédies et comédies de chasse. — L'ours manqué. — Derniers efforts pour chasser le tsine.....	98
CHAPITRE VIII	
En route plus avant dans les terres. — L'exploitation du bois de teck. — Rencontre imprévue d'éléphants. — Anecdote locale. — Aventure de chasse dans la jungle.....	108
CHAPITRE IX	
Fièvre et maladie. — Repos forcé. — Rêves de malade. — Nouveau départ pour la chasse. — Un monastère de ponghys; coutumes religieuses des Birmans. — Chasse au cerf. — Leggaigne et la chasse au marais. — Le prince de Galles.....	113
CHAPITRE X	
Apparition d'une panthère. — Nouvelle chasse infructueuse. — Battue au tigre sans résultat. — En route pour Ta-ka-ghine.....	119
CHAPITRE XI	
La chasse au rhinocéros. — A la poursuite d'un éléphant. — Incident burlesque. — Nouvelle chasse au rhinocéros. — Une veillée de Noël dans la jungle.....	125
CHAPITRE XII	
Retour à Rangoun. — Voyage à Mandalay. — Le centre de l'univers. — Les curiosités birmanes. — Dernier passage à Rangoun. — La rentrée en France.....	133

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

	Pages.
Nécessité de notions précises et de conseils pratiques pour la chasse en Birmanie. — Le climat. — Le pays au point de vue géographique et sportif. — La faune et la flore en général. — Les saisons. — La santé et l'hygiène. — Les habitants. — Le commerce et l'industrie. — L'art birman	147

CHAPITRE II

Outillage nécessaire pour un voyage en Birmanie. — Le genre de vie et les habitants. — Ce qu'il faut emporter pour une expédition de chasse. — Armes et bagages. — Quelques conseils pratiques	169
--	-----

CHAPITRE III

Les animaux en Birmanie au point de vue général. — Nomenclature de la faune birmane. — Les fauves et les bêtes à cornes. — Le grand gibier. — Le petit gibier	180
---	-----

CHAPITRE IV

Les éléphants. — Le bison. — Le bison gaur. — Le rhinocéros. — Le tsine. — Le buffle. — Le sambur. — Le thamine. — Le tigre, la panthère et le léopard. — L'ours. — Les autres gibiers à poil	186
---	-----

CHAPITRE V

Le petit gibier. — Gibier de forêt. — La pêche. — Les oiseaux et animaux domestiques	204
--	-----

CHAPITRE VI

Notices statistiques et administratives sur la Birmanie. — La langue birmane ..	210
---	-----

INDEX DES NOMS PROPRES	219
------------------------------	-----

INDEX DES NOMS COMMUNS	225
------------------------------	-----

TABLE DES ILLUSTRATIONS	233
-------------------------------	-----

TABLE DES MATIÈRES	235
--------------------------	-----



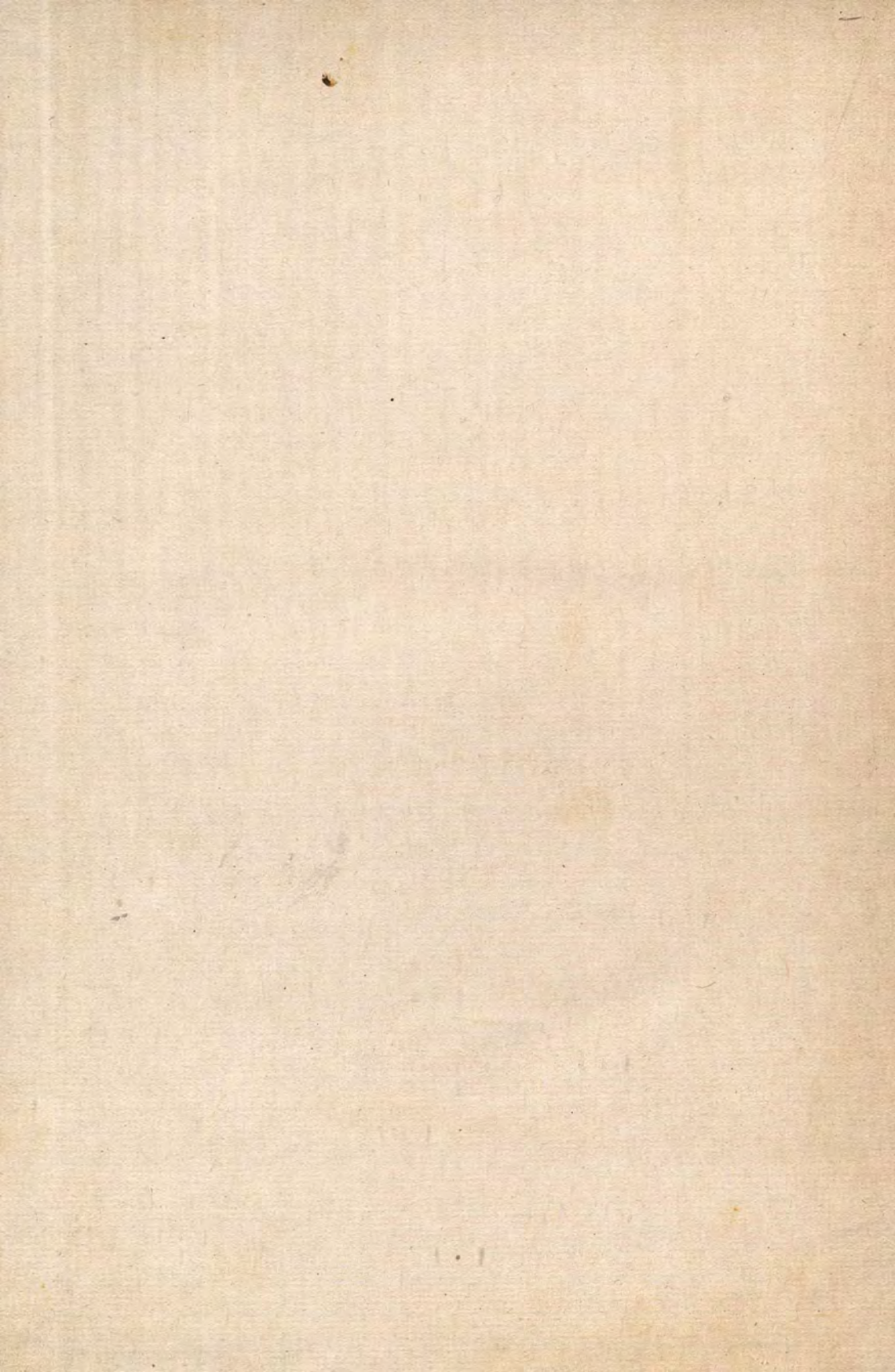
ACHEVÉ D'IMPRIMER

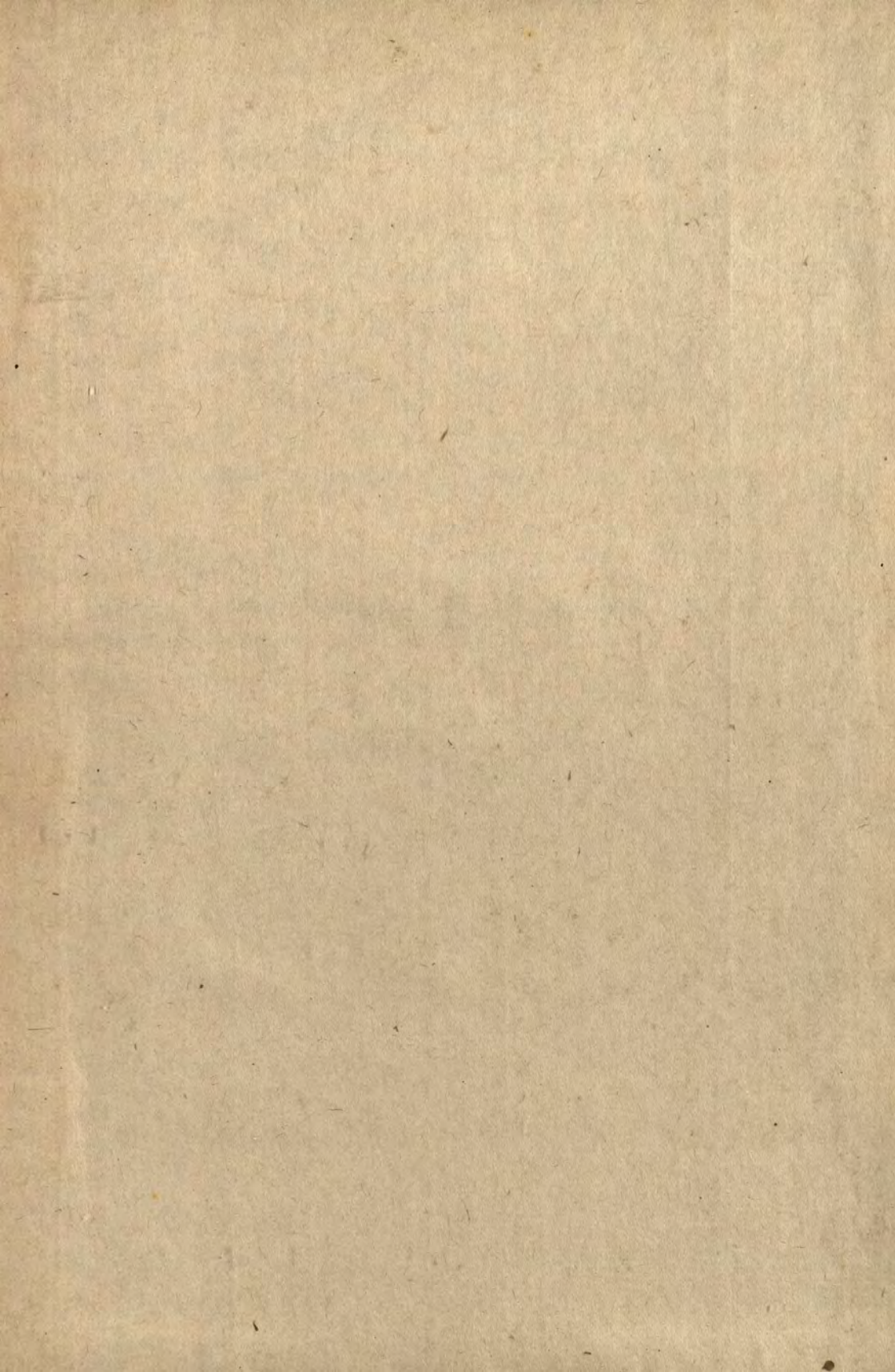
PAR

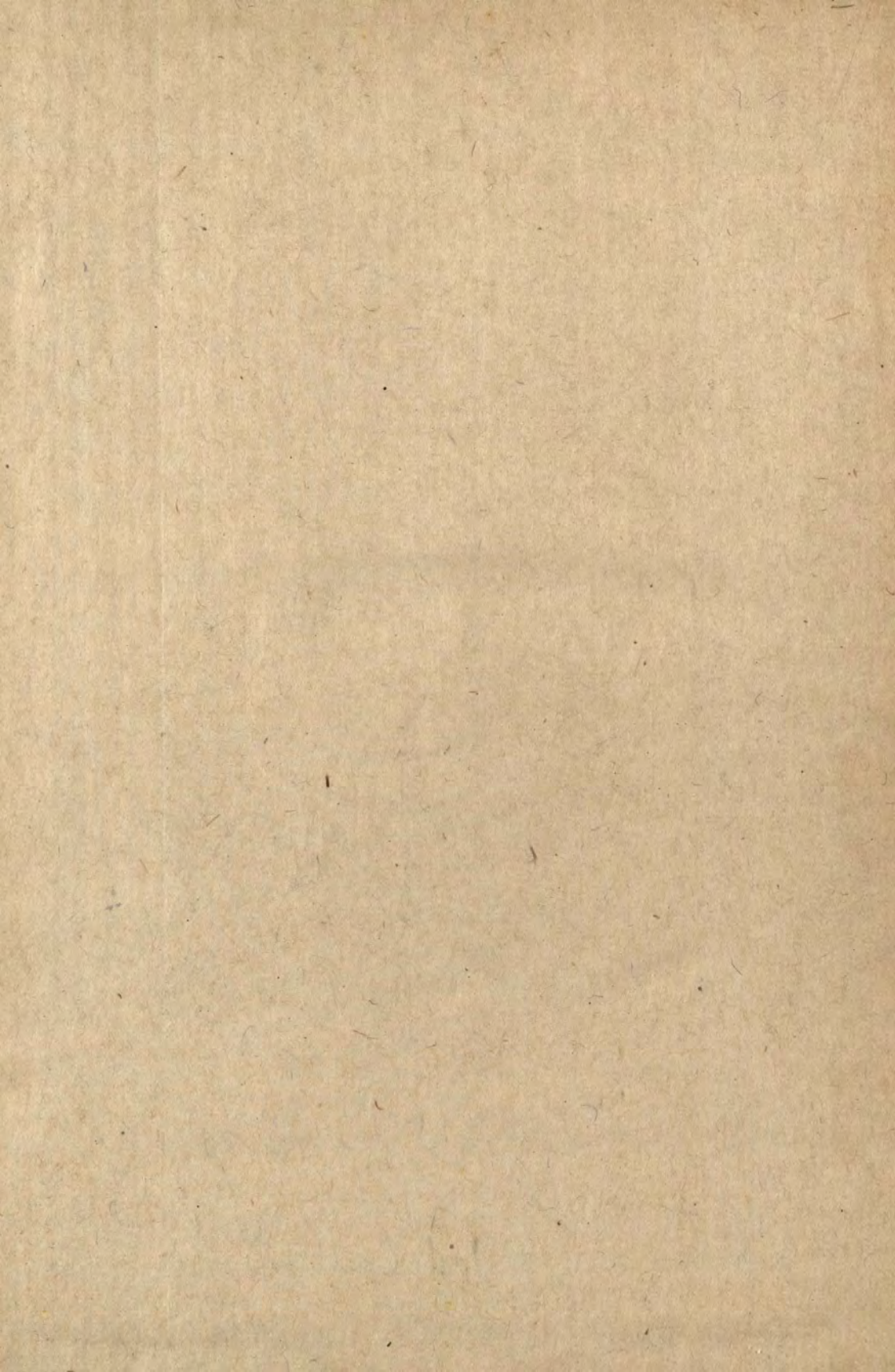
PLON-NOURRIT ET C^{ie}

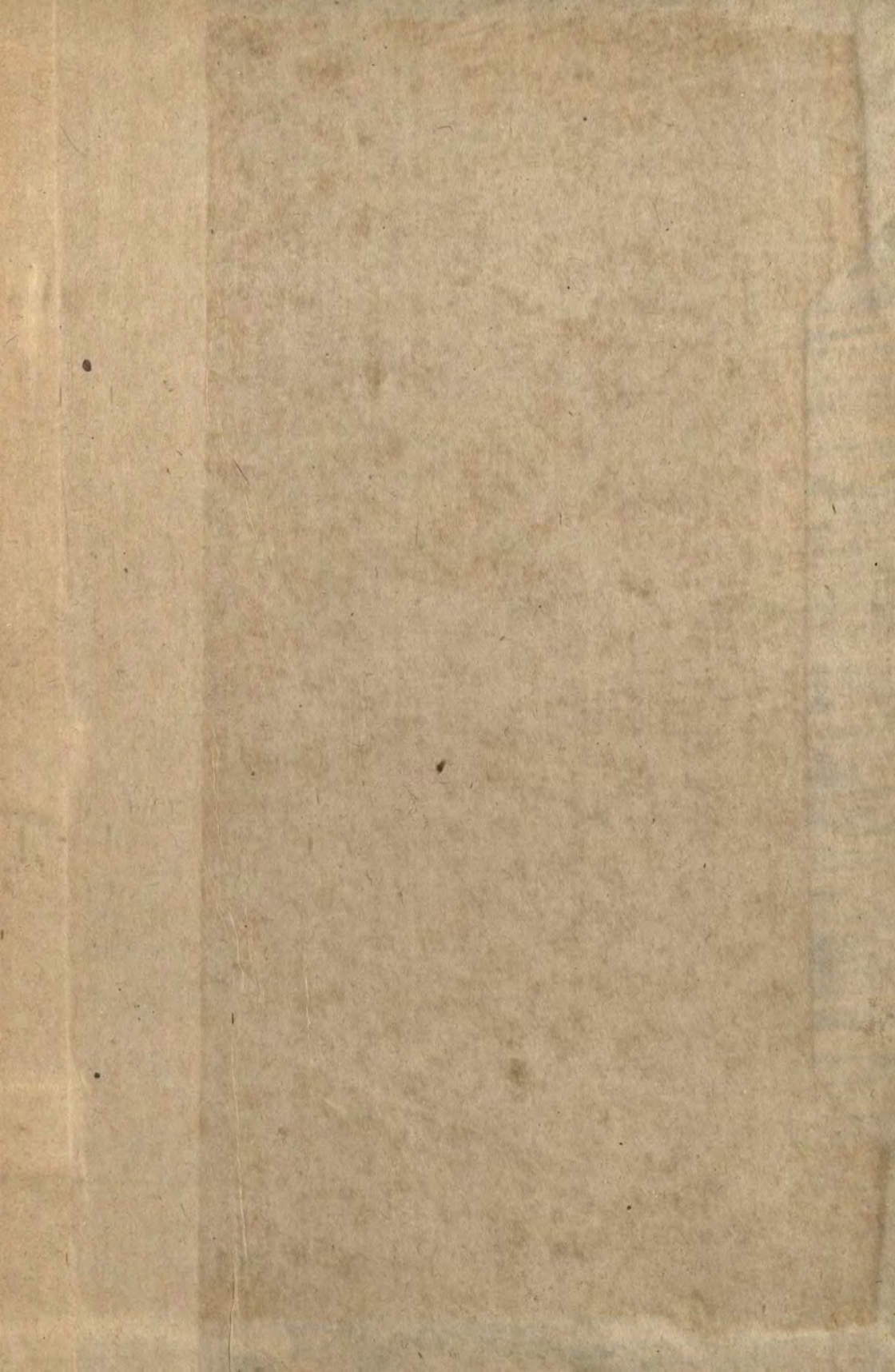
LE 26 MAI DE L'AN 1909











6247